UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04054 1971

JOHN M. KELLY LIBRARY

Donated by
The Redemptorists of
the Toronto Province
from the Library Collection of
Holy Redeemer College, Windsor

University of
St. Michael's College, Toronto

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR
TRANSFERRED

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/marieetlamechr00bade

BIBLIOTHECA
R.
NOPOLI.
XVI 9
12190

MARIE

ET

L'AME CHRÉTIENNE

DU MÊME AUTEUR :

Jésus et les Femmes dans l'Evangile

(2e *édition*).

MARIE

ET

L'AME CHRÉTIENNE

PAR

le R. P. BADET

Prêtre de l'Oratoire.

DELHOMME ET BRIGUET, ÉDITEURS

PARIS
83, rue de Rennes, 83

LYON
3, avenue de l'Archevêché, 3

1896

TRANSFERRED

TRANSFERRED

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR

ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO

PRÉFACE

Notre monde civilisé, par une défaillance commune à tout ce qui a vécu trop longtemps, semble voué, comme en son enfance, au culte grossier de la nature. Il s'absorbe dans la lutte sans trêve pour la conquête ou la conservation des jouissances propres à la vie présente, sans vues ultérieures, sans autre frein modérateur que l'ignorante simplicité des uns et l'hypocrisie intéressée des autres.

Si dans ce monde matérialisé, agonisant sous les ténèbres de la corruption morale, il existe encore des âmes comme il y en avait tant aux époques de robuste foi chrétienne et comme nous devons en demander beaucoup à Dieu pour la rédemption de ce siècle; des âmes jeunes ayant le mépris de la terre et de ses biens fugitifs, capables d'un vigoureux coup d'aile pour s'élever dans les sereines et douces régions du bonheur qui

échappe aux sens, mais que le cœur désire, espère et pressent avec des ardeurs d'évidence secrète et irrésistible; des âmes enfin à qui, pour vivre contentes ici-bas, en attendant la pleine félicité d'en haut, il suffit, à l'exclusion de tout autre aliment, d'un rayon émané de l'invisible soleil et d'une goutte de pluie tombée du ciel, c'est à elles, à elles seules que ce petit livre s'adresse; je le leur dédie.

Êtes-vous l'une de ces âmes? Ouvrez et lisez sans crainte. Peut-être, si j'en crois ce qui m'est arrivé en vous précédant, pour les reconnaître, dans les vallées et sur les sommets où je vais vous servir de guide, respirerez-vous des parfums et serez-vous investie de clartés qui vous feront oublier les difficultés et la longueur du chemin dans une joie pure et sans mélange. En avançant, vous ne serez pas seulement consolée, la grâce aidant, vous vous sentirez meilleure et plus croyante.

MARIE

ET

L'AME CHRÉTIENNE

CHAPITRE PREMIER.

Virgo præclara.

Premiers regards de la foi sur Marie.

Relever l'homme déchu pour le rétablir dans sa gloire primitive, comme une statue de prix qu'on replace sur un piédestal après des siècles d'oubli dans d'impures ruines ; — enlever le limon déposé dans sa conscience par le torrent fangeux des passions ; — rallumer dans son cœur la flamme éteinte de la charité divine ; — substituer dans son imagination, aux visions grossières et flétrissantes, les radieuses images d'un idéal infini et beau comme Dieu ; — l'intérieur ainsi restauré, soumettre ses sens à une discipline austère, sous l'influence d'une grâce qui diminue son goût pour les émotions coupa-

bles, et lui communique un mystérieux attrait pour la souffrance d'où sortent les transformations surnaturelles : tel est le but souverain que s'est proposé le Rédempteur, en répandant, pour le salut du monde, tout son sang sur le Calvaire.

Et de fait, la face de la terre a changé depuis qu'elle a bu le sang divin du Christ. En dépit de mille défaillances partielles, d'éclipses regrettables et du paganisme renaissant, l'empire des âmes appartient à l'Évangile. Ses principes de perfection morale transpirent dans les mœurs, le langage, les arts et les institutions de tous les peuples civilisés.

Une part glorieuse revient à Marie dans ce mouvement régénérateur qui a transformé une partie du genre humain. Il n'est pas nécessaire, pour s'en faire une idée, de descendre jusque dans ces profondeurs obscures où la théologie nous la montre vivifiant les âmes, les alimentant de grâces, ouvrant en elles les sources cachées de la sainteté. Il suffit de constater les effets extérieurs et tangibles de ce travail. Même à la considérer seulement comme l'incarnation de la Beauté morale, la Vierge Marie serait encore l'inspiratrice, dans ce qu'ils ont de plus pur et de plus délicat, des sentiments et des idées qui sont la meilleure gloire de notre civilisation chrétienne.

Ce qu'il y a de plus beau dans la civilisation, c'est l'homme, et, dans l'homme, c'est son âme. Une âme humaine est une plante délicate qui se déforme, s'étiole rapidement si un obstacle quelconque s'oppose à son développement normal. Elle n'apparaît dans toute sa splendeur qu'en s'épanouissant en liberté, au soleil de la grâce divine. Alors en elle, comme dans une fleur de choix, on distingue ce qui plaît aux regards : la couleur, et ce qui attire, pénètre, embaume : l'arome. L'éclat d'une âme est dans la forme lumineuse de son esprit accoutumé à s'élever dans les régions de la vérité, à monter jusqu'à Dieu, la vérité incréée, dont elle devient le brillant miroir. Le parfum d'une âme est dans l'essence de ce sentiment généreux et délicat, fait d'oubli de soi et d'amour pour autrui, qui répand autour d'elle la paix, la sérénité, la douceur et la joie.

C'est dire que notre âme doit, pour parler le langage de l'Écriture, luire et brûler ; luire comme la flamme, brûler ainsi que l'encens. Plus l'éclat qu'elle jette est vif, et suave l'arome qu'elle exhale, plus elle approche de la perfection et s'impose à l'admiration.

Chimère si l'on veut ! une telle conception sera toujours préférable à la chimère contraire. Mieux vaut spiritualiser l'homme que le matérialiser ; et l'idéal de l'éducation humaine sera

toujours de dégager l'ange de noblesse et de pureté, caché dans l'animal sensuel et vaniteux que nous sommes tous, de par notre naissance.

En haut ! en haut ! toute bouche qui jette ce cri de ralliement et se fait écouter a bien mérité du genre humain et doit être éternellement bénie. Or, qui a su, comme Marie, soulever les âmes en les arrachant à la matière et à elles-mêmes ? quels philosophes, poètes, artistes peuvent rivaliser sous ce rapport avec elle ? Elle demeure la grande enchanteresse des âmes baptisées, et la séduction sainte qu'elle exerce sur le monde chrétien est toute-puissante. Ah ! le vaste champ de gloire ouvert soudain devant mon regard ! Quelle moisson prestigieuse ! Dans ce large sillon de lumière, creusé par Marie au sein de l'humanité, je vois se presser, comme d'innombrables et brillants épis, les nobles intelligences qui ont pensé et les grands cœurs qui ont aimé, en subissant son charme, en demandant son inspiration.

Dieu, sans doute, demeure le principe de tout bien et de toute vérité. C'est à lui ressembler que nous aspirons. Nous ne serons heureux qu'en nous plongeant en lui, comme dans la source de la vie. Un seul moment de vision face à face et notre sort serait fixé pour jamais, tant l'attirance serait irrésistible ! Aussi, Dieu a-t-il voilé son visage et s'est-il caché dans une retraite inacces-

sible où nul homme vivant ne le verra. C'est la condition indispensable de notre liberté !

Dieu s'est dérobé à nos regards ; mais, en s'éloignant de nous, il a laissé dans l'univers de merveilleux reflets de lui-même. Partout rayonnent et sa puissance et sa sagesse et sa bonté. Il fallait cette lumière adoucie à la faiblesse de nos yeux mortels.

Notre destinée apparaît clairement ; deux mots la résument : chercher Dieu, notre fin suprême, et tendre à lui par le moyen des créatures qui nous entourent. La sagesse profane ose nier cette loi ; si sa négation venait à prévaloir, ce serait le signal pour l'homme des plus amères déceptions et des plus irréparables malheurs. Si nous ne nous servons pas des créatures pour monter, nous nous en servons pour descendre ; mais, au bas de la pente, s'ouvrent le gouffre de tous les vices et l'abîme de tous les désespoirs.

Parmi les créatures, celles qui nous aident le mieux dans notre ascension vers le Principe, sont évidemment les plus belles, celles où l'on remarque davantage de traits divins. Les voir, c'est les aimer, les aimer c'est se rapprocher d'elles, s'unir à elles de quelque manière, et, par elles, s'unir à celui dont elles offrent une éclatante image. On voit comment l'amour élève et sanctifie.

A ce titre, il n'y a pas de créature plus aimable

que Marie. Elle est à la fois si divine et si humaine, si proche de nous et si proche de Dieu ! Elle réunit au plus haut degré en sa personne ce qui charme, attire et retient. L'adoption que Dieu a faite d'elle pour fille, pour épouse et pour mère, lui vaut maintenant et pour toujours la première dignité au ciel. Sur la terre autrefois, c'était un être comme nous, voué aux misères, aux vulgarités de la vie, oublié, méprisé, en butte aux plus terribles épreuves.

Mère de Dieu, mère des hommes, incomparable de bonté, sublime de grandeur, elle est, dans le monde chrétien, la force dans laquelle la grâce divine se cache pour éclairer, toucher les âmes et les introduire dans le Royaume des cieux, c'est-à-dire dans la région des hautes et graves pensées, dans la région de la foi, du devoir, de l'amour et de la justice. Ce mystérieux attrait exercé sur nous par la Vierge Marie possède, dans sa puissance, je ne sais quelle suavité qui donne une saveur de plaisir aux plus durs sacrifices, aux plus austères mortifications.

La liste serait longue et imposante si nous essayions d'évoquer tous ceux qui ont passé sur la terre, en demandant à Marie le secret de cette beauté que nous admirons dans leur vie, leurs pensées, leurs œuvres, leur caractère, toute leur personne morale. Ce serait un interminable défilé où vous verriez se succéder des cortèges de rois

et de princes, des phalanges de grands hommes et d'illustres guerriers, des armées d'apôtres, de prêtres et de vierges consacrées, des multitudes où se confondent tous les rangs, toutes les conditions, tous les âges, tous les sexes. Ils vont, rivalisant d'enthousiasme et d'ardent amour, s'agenouiller dans les plus célèbres sanctuaires de la Vierge Marie ou devant les plus révérées de ses images : les rois, comme Louis XIII pour lui consacrer leur couronne, les guerriers, comme les chevaliers du moyen âge, pour faire bénir leurs armes sur ses autels, les moines et les vierges pour sacrifier leur chevelure à ses pieds, les riches pour lui abandonner une partie de leurs biens, les pauvres pour lui faire don de leur cœur. Tous lui prodiguent les témoignages et les preuves de leur dévotion, et tous en échange reçoivent un rayon de sa gloire virginale. Tant qu'une lumière céleste les enveloppe, le manteau des rois paraît sans souillure, l'épée des guerriers ne jette que des éclairs de sainteté et de justice, la chaste auréole des fronts consacrés brille d'un éclat plus pur et plus touchant, l'habitation des grands semble un vestibule du ciel et la chaumière des humbles prend un air de Bethléem ou de Nazareth.

On ne peut croire d'une foi vive aux merveilles réalisées en Marie, sans attacher sur elle un regard de ravissement, sans s'éprendre d'un noble

et saint amour pour elle, et sans se transfigurer par cet amour même. La vision est d'un charme à faire oublier toutes les beautés pâlies de la terre !

Aussi, les plus méditatifs de nos théologiens et les plus puissants de nos orateurs sacrés se surpassent-ils eux-mêmes aussitôt que Marie inspire leurs écrits et leurs discours ; j'allais dire leurs poèmes et leurs chants ! N'est-ce pas, en effet, un fleuve de poésie et d'éloquence, aux gracieuses images, aux sentiments surhumains, qui coule de la plume d'un saint Bernard ou des lèvres d'un Bossuet, incapables de penser à Marie sans que leur cœur déborde d'une admiration saintement passionnée ? C'est en cherchant leur inspiration dans le même idéal de beauté et de perfection que les artistes chrétiens ont produit leurs chefs-d'œuvre les plus vantés. Ce qu'en architecture ils ont bâti de plus majestueux et de plus élégant porte le nom de Marie, ce qu'en peinture, en sculpture, ils ont créé de plus ravissant et de plus céleste retrace les traits de Marie, ce qu'en musique ils ont composé de plus suave et de plus pénétrant chante les gloires de Marie. En exaltant les grandes âmes dans le meilleur sens du mot, l'amour de la Vierge Marie en fait jaillir le sublime.

Il est d'autres âmes, plus nombreuses, incapables de perpétuer, par un art immortel,

le souvenir de leurs visions saintes. Qui dira sur elles l'action de son culte ? Qui dira la somme de pensées droites, pures, saines, élevées, de sentiments nobles et délicats, déposée, par des siècles d'ardente dévotion dans l'intelligence simple des peuples ? Marie leur parlait un chaste et céleste langage ; c'est en se plaisant à l'écouter que leur conscience s'est échappée du terre à terre, je ne dis pas assez, du bourbier où elle se traînait, et qu'elle s'est élevée à cette hauteur qui subsiste encore aujourd'hui où les volontés se traînent en bas, où l'image de Marie ne sourit plus au-dessus des foyers chrétiens. C'est le culte de Marie qui a purifié dans l'esprit des masses l'idée de la femme. Malgré tant de profanations, malgré tant de crimes dont nous sommes témoins, cette idée demeure élevée, grande et sainte. Quand les passions se taisent en lui pour ne laisser parler que la voix de la nature, réformée par le baptême, l'homme du peuple la retrouve dans toute sa noblesse. Sa fille ne lui apparaît belle sous la fraîche couronne virginale et sa mère ne lui semble digne de respect sous l'imposante couronne de la maternité, que dans la mesure où sa foi, même inconsciente, les rapproche de la Vierge Mère ! Plus le rapport est parfait, plus elles lui plaisent.

Non, on ne le niera pas, ô Marie, mère

céleste, rien de vraiment grand, rien de vraiment beau ne s'est réalisé dans l'homme et dans le monde sans votre concours ! Vous avez été, dans le passé, l'âme des peuples chrétiens ! A vos pieds ils ont trouvé le secret de spiritualiser leurs pensées, d'elles-mêmes si terrestres, si charnelles ! Et nous, enfants dégénérés du christianisme, si, des bas-fonds où notre siècle rampe, nous prenons parfois un généreux essor vers ce qui est pur, vers ce qui est immatériel et divin, n'est-ce pas à vous que nous demandons des ailes ; n'est-ce pas sur vos traces que nous nous élançons, ô chaste et divine créature ?

Dans l'homme, à l'heure présente, l'intelligence est atteinte d'un mal très grave ; immortelle de sa nature, née pour vivre de la vie même de Dieu, de la vie éternelle, elle est sans cesse sollicitée et assiégée par les instincts de la vie inférieure. Le monde moderne se plaît aux seuls horizons terrestres, limite ses espoirs aux seuls intérêts qui passent et son bonheur aux seuls plaisirs qui touchent les passions. La science et les arts, l'écriture et la parole, tous les instruments de progrès, se retournant contre leurs propres fins, se réunissent, par un inconcevable abus, pour fermer sur la tête de l'homme les espaces infinis du ciel et replacer sa pensée dans les langes de la matière. C'est le retour à l'enfance de l'humanité.

Oh ! brisons ce cercle matériel où l'on s'efforce d'enfermer notre âme pour la mutiler, la profaner et la désespérer. Écartons les nuages épais et lourds qu'on entasse sur elle pour lui cacher la vue du ciel, sa vraie patrie. Gardons notre foi en ce monde invisible où la Vierge Marie brille d'une si éclatante lumière, après avoir passé si obscurément sur la terre. Que cet être humain en qui l'âme est tout et le corps rien, en qui la grâce a pleinement triomphé de la nature, demeure pour nous l'unique idéal de la beauté morale. En méditant avec amour les mystères dont Marie a été l'instrument, les vertus dont elle a offert un modèle si achevé, la gloire qui maintenant l'environne pour toujours, nous comprendrons sans peine que la vie présente a un autre but que le plaisir, un autre terme que le néant dans la mort, une autre règle que la passion. Nous aurons l'évidence que ces abîmes insondables que nous sentons en nous, et qui y subsistent en dépit de tous les crimes et de toutes les négations, ne sont pas des appels inutiles à une réalité plus solide et plus haute que la réalité changeante et misérable dont nous sommes obsédés ici-bas. Une sainte et divine intuition nous sera donnée, d'où sortira un mépris souverain de tout ce qui souille, avilit, avec un désir mystérieux des biens supérieurs, promis à la pureté du cœur et à la foi.

C'est ainsi que le culte et l'amour de Marie possèdent une toute-puissante vertu pour retenir les âmes simples et de bonne volonté dans la rectitude et dans l'honneur de la pensée chrétienne, la plus noble et la plus grande pensée dont puisse vivre une intelligence humaine puisqu'elle est une pensée divine.

CHAPITRE II.

Virgo sanctissima.

Pour faire suite à la méditation précédente.

Nous devons à l'influence du culte de Marie ce qu'il y a de plus pur et de plus délicat dans les principes qui dominent notre intelligence et sont la gloire du peuple chrétien. Mais qu'importe de s'élever à un sublime idéal, si la vie dément la pensée ? C'est le côté faible de toutes les philosophies humaines dont les théories, pour brillantes qu'elles soient, ressemblent trop aux nuages légers et inconsistants sur lesquels on ne bâtit pas ; jeux de la fantaisie intellectuelle, rien de plus !

La Vierge Marie, reflet humain de la beauté incréée, offre encore en sa personne une image incomparable de la sainteté de Dieu. Le don de charmer l'esprit et l'imagination ne va pas en elle sans le pouvoir de gagner les cœurs et de conquérir les volontés. Si nos pères s'inspiraient d'elle pour penser, ils s'en inspiraient surtout pour agir, et son amour était comme une lumière qui, en nourrissant leur âme, ennoblissait leur vie. L'admiration créait en eux une source d'émulation.

La pieuse et irrésistible émotion dont ils étaient

saisis au souvenir du nom, des grâces, des miracles, des bienfaits et des grandeurs de leur céleste Mère, ils n'éprouvaient pas seulement le besoin de l'incarner, pour la transmettre aux âges futurs, dans des œuvres d'art jamais assez magnifiques au gré de leur ardente dévotion ; ils se sentaient surtout pressés de lui donner corps dans les œuvres de leur vie, sachant qu'ils avaient à construire un temple invisible plus nécessaire que les édifices de pierres, à peindre sur la toile de leur âme un immortel tableau, à faire chanter en eux-mêmes le chœur de toutes les vertus.

Dans l'impossibilité où nous sommes d'énumérer tous les mystères, tous les actes, tous les états que l'histoire de Marie a offerts à la sainte et glorieuse imitation des chrétiens, il nous suffira, pour atteindre notre but, de toucher à deux ou trois points dont l'importance nous paraît sans égale dans la vie des âmes qui travaillent à leur sanctification, soit qu'elles débutent dans le chemin de la vertu, soit qu'elles tendent déjà vers les sommets de la perfection évangélique.

I. — Adducentur virgines post eam.

Des vierges se presseront à sa suite.

Anciennement, chez presque tous les peuples, la virginité n'était pas une vertu considérée. On faisait plus qu'ignorer sa valeur morale, on la

contestait, on allait jusqu'à la mépriser. En la rendant impossible, les vices avaient fini par la rendre incompréhensible et odieuse. La religion, qui élevait sur la terre des temples destinés à sa profanation, ne la tolérait pas même au ciel peuplé, par l'imagination des poètes, de dieux et de déesses sans pudeur.

La Vierge Marie est montrée au monde, et presque aussitôt une admirable révolution s'opère dans les idées et dans les consciences. Un prix inestimable s'attache à la vertu qui lui valut tant de gloire divine et tant de beauté surhumaine. Désormais, pour l'homme qui se respecte, la pureté de sa fille, la chasteté de son épouse, s'identifiant à son propre honneur, sont des biens plus précieux que tout l'or de l'univers et même que la vie. Nous ne concevons rien d'achevé dans aucun genre de perfection sans le rayon virginal. Où il cesse de briller, une ombre apparaît à nos yeux devenus exigeants ; notre idéal suprême n'est pas réalisé. Vertu sainte, vertu angélique, vertu divine, voilà désormais le nom de la pureté sans tache. Elle règne en souveraine dans le ciel chrétien : Dieu, son Fils incarné, ses anges sont vierges, et les bienheureux, au témoignage de Jésus, seront éternellement comme les anges de Dieu. Ici-bas, dans ce val de misères et en dépit des instincts, elle est la passion des âmes fières qu'a touchées une

grâce de choix. De plus, nous nous plaisons à la reconnaître et à la saluer dans ce que la nature présente à nos regards de plus frais, de plus gracieux et de plus exquis. En un mot, les choses mêmes qui ont le don de nous émouvoir et de nous ravir au plus haut point semblent revêtues du charme indéfinissable qui se dégage de cette qualité.

Depuis qu'elles l'ont vu briller au front de Marie, leur modèle et leur mère, les plus nobles parmi les filles d'Ève, dédaignant tout plaisir qui s'achète au prix d'une diminution ou d'une souillure, se sont éprises d'un ardent désir pour l'auréole virginale. On ne les compte plus celles qui se rangent sous la bannière de la Reine des Vierges, pour combattre les saints combats. Plus le culte de Marie, qui est par excellence le culte de la beauté morale, prend d'extension dans le monde, plus on voit paraître au milieu de nous de ces jeunes filles ambitieuses de servir Dieu et le prochain dans l'intégrité et l'honneur de leur être, plus on voit, sur notre terre régénérée, germer et fleurir de ces lis humains dont le calice ne s'ouvre que du côté du ciel, comme pour lui envoyer des parfums en échange de sa divine rosée !

Ces héroïnes de la virginité, dont notre monde chrétien ne saurait trop se glorifier, n'ont pas craint d'entrer, à la suite de leur auguste

patronne, dans les voies les plus ardues de la perfection surnaturelle. Éclairées par les lumières d'une foi supérieure, elles ont conçu le dessein hardi de s'associer activement à la Rédemption de l'humanité. Pauvres et frêles créatures, elles ont osé s'élever jusqu'à la pensée de la souffrance réparatrice, de l'immolation par amour. Le monde, voué au culte de la jouissance sous toutes ses formes, ne comprend pas et condamne ; il est dans son rôle. Nous savons, nous chrétiens, que si elles nous dépassent, c'est dans le sublime, dans le divin.

Tant que l'Évangile gardera sa vertu surhumaine, toujours il suscitera de ces vocations mystérieuses et nécessaires. Fortes de l'exemple de Celle que nous voyons, debout sur le Golgotha, pleurant et gémissant pour nous enfanter à la vie de la grâce, toujours d'angéliques et intrépides jeunes filles se sépareront de la foule indifférente ou impie, flagelleront sans pitié leur chair innocente, chargeront sur leurs épaules une lourde croix, graviront sans faiblir les pentes d'un nouveau calvaire pour y étendre leurs bras suppliants, comme de vivantes hosties, avides de souffrir, ambitieuses d'apaiser la justice éternelle et de payer la rançon des âmes coupables. Qui a vu de ses yeux l'une de ces nobles victimes faire joyeusement son sacrifice au pied des autels ne perdra jamais le souvenir de ce spectacle. Il faut

entendre avec quel accent, au prêtre qui leur pose cette question : « Voulez-vous la croix, la couronne d'épines et le glaive qui sont les joyaux de votre céleste époux »? elles répondent : « Oui, mon Père, je les veux à tout prix. » Alors, nul de ceux qui sont présents ne résiste à l'émotion qui s'empare de l'assistance. Les plus indifférents, les plus en garde contre la surprise de la sensibilité religieuse, essuyent une larme furtive. Cette larme est l'aveu qu'un profond mystère vient de s'accomplir.

Celui dont la froide raison se révolte devant cette loi de l'amour divin, celui-là n'entend rien à la folie de la croix ; s'il est encore chrétien, il a oublié de qui il est né, d'où il vient ; s'il est philosophe, il ignore qu'une larme, une goutte de sang versée d'une certaine façon, en tombant dans la balance du juge suprême, pèse davantage, pour le rachat d'une âme ou le salut du monde, que tous les travaux et que tous les hauts faits dont les hommes s'honorent ici-bas, mais en vain. Ah ! saluons, avec la reconnaissance et l'admiration qu'elles méritent, ces nouvelles Marie debout sur la montagne de l'expiation ; elles détournent la foudre que nos crimes attirent sans cesse du ciel sur nos têtes. Ne sont-elles pas, selon la remarque d'un profond penseur, les paratonnerres spirituels de nos sociétés coupables ?

D'autres saintes filles, plus touchées de l'amour avec lequel la Vierge de Nazareth prodiguait ses soins et ses tendres caresses à Jésus Enfant, à Dieu dans l'infirmité de la nature humaine, lui ont envié ce doux ministère. Se souvenant que tous ceux qui souffrent, les petits, les pauvres, les malheureux sont, de par une adoption solennelle, les membres vivants du Sauveur, elles ont trouvé le secret d'adapter les fonctions maternelles à leur virginité, de transformer en temple le séjour des misères humaines, enfin de faire du service des pauvres un véritable culte. Et vous les voyez, virginales et infatigables légions, quittant, sans regret comme sans espoir de retour, aussi bien les plus fastueuses demeures que les toits les plus humbles ; elles vont, le cœur rempli d'une charité infinie, demander aux portes d'un hôpital, d'un asile, d'une prison, d'une école, de se refermer pour jamais sur leur jeunesse et toutes leurs espérances de bonheur humain. Merveilleux dévoûment, fruit de la foi chrétienne qui aperçoit, atteint, embrasse l'homme à travers la Divinité. Elles offrent leurs forces, leur cœur, leur vie en holocauste à nos douleurs, à nos indigences, à nos faiblesses, devenues à leurs yeux des choses sacrées, des choses divines !

Et il se rencontre des hommes civilisés pour repousser avec mépris et colère de tels anges de miséricorde et de pitié, pour préférer à leurs soins

saintement délicats la froide et impatiente indifférence des mercenaires ! Se peut-il imaginer une aberration plus étrange ? Il faut aller en pays musulman, où la femme en général est tenue en si faible estime, pour entendre toutes les bouches glorifier unanimement cette belle invention de la sœur de Charité... « Ce n'est pas une femme de la terre, dit le Turc, c'est une femme descendue du ciel. » On ne pouvait définir en termes plus heureux cette créature toute de chasteté, de foi et d'amour, dont la religion exige qu'elle rende à l'homme les soins empressés et dévots dont elle entourerait Dieu lui-même, s'il revenait souffrir dans une chair mortelle ! La virginité a peuplé le monde d'innombrables sociétés de femmes consacrées, qui se réclament du nom de Marie. On les voit partout répandant au loin, sous les auspices et les livrées de la Reine du Ciel, la bonne odeur de leurs vertus et la contagion de leurs exemples salutaires. Elles soignent les corps malades ou infirmes, elles rachètent les âmes coupables. Elles servent et honorent Dieu et sont la plus pure gloire du Christianisme.

II. — Arca sanctificationis.

Elle est l'Arche de sanctification.

Pour être moins éclatant, le point de vue nouveau sur lequel nous allons porter nos regards

ne mérite pas une moindre attention. Il s'agit de l'action exercée par le culte de Marie sur la grande masse chrétienne, sur cette foule d'âmes mêlées aux luttes, aux dangers, aux misères de la vie profane, de la vie du siècle. Serait-ce témérité d'affirmer qu'il n'est pas de moyen plus efficace, soit pour les maintenir dans le bien lorsqu'elles sont tentées de mal faire, soit pour les y ramener quand elles sont tombées dans le vice ? Sortir du devoir est toujours facile ; on en sort par une porte agréable, le plaisir. Mais, le retour au devoir exige de tels efforts de volonté, implique de tels sacrifices douloureux à la nature qu'il paraît souvent impossible. Comment l'espérer, en effet, dans ces cas trop fréquents où le vice triomphant a desséché dans le cœur humain les dernières racines de la foi ? Le mal semble sans remède et cependant il suffit d'un instant à Marie pour terrasser l'orgueil des plus incrédules et des plus corrompus. On ne pouvait pas aller plus loin dans le désordre que ce jeune Florentin du XIV^e^ siècle, qui avait nom André Corsini. Un matin, à la sortie d'une fête scandaleuse, une force invisible s'empare de lui au moment où il passe devant une église, met le trouble dans son cœur, l'oblige d'entrer et le jette au pied de l'image de Marie. Des heures se passent, il se débat, il pleure, il gémit, il résiste, mais il ne peut se relever tant qu'il n'a pas dit oui à la voix qui le presse ! Il y a

tant de douceur dans la sévérité de cette voix qui lui reproche ses crimes et l'exhorte au repentir ! Il se soumet enfin et quitte l'église converti. Il tiendra héroïquement la parole qu'il a donnée à Marie, et le débauché aura, un jour, des autels.

Que de fois cette histoire s'est renouvelée, depuis, dans le secret des consciences! Tout à l'emportement de leurs passions, nombre d'hommes se hâtent de rompre tout rapport d'âme avec Dieu. Sa pensée leur est aussi importune que sa loi. Sont-ils parvenus à l'oublier, ils se réjouissent de cet aveuglement spirituel comme d'une conquête. C'est la conquête d'une paix passagère, de la paix dans la honteuse servitude du péché. Heureux si, dans ce naufrage de leurs sentiments religieux, ils ont sauvé comme une épave le souvenir de la Vierge Marie, et si un reste de confiance obscure, en son pouvoir divin, surnage dans leur cœur corrompu. Au choc d'un évènement providentiel, soudain ce souvenir se changera en lumière et cette confiance éclatera en prière ! C'est le salut, le salut certain, le salut par Marie ! A cette prière, en effet, succède le coup de la grâce, par lequel Dieu rentre en vainqueur dans l'âme éclairée, purifiée et rendue par le repentir au devoir, à la vertu, parfois même à la sainteté. Voilà les miracles dont Marie est coutumière. Sa main se retrouve dans la plupart des grandes conversions

qui viennent, dans le cours des siècles, consoler et réjouir l'Église. C'est à bon droit que l'un de ses plus beaux titres est celui de « Refuge des pécheurs ! » Elle a remède pour les maladies d'âme les plus invétérées, les plus désespérées. Fût-on le dernier des criminels et des blasphémateurs, on ne peut la rebuter dans son doux ministère, nos vices les plus honteux ne sont pas pour l'effrayer ni la décourager : à ses yeux de Mère, ce sont des plaies qui provoquent sa tendresse miséricordieuse. Arrêtée par notre obstination dans l'élan qui la porte vers nos misères, elle attend invisible, silencieuse, et se tient prête à accourir au premier regard, au premier appel que nous jetons vers elle.

Mais si Marie, suivant l'exemple de Jésus le Bon Pasteur, ne craint pas d'abandonner un instant la brebis fidèle pour voler au secours de la brebis perdue, c'est pourtant à la première qu'elle réserve avec sa prédilection ses soins les plus délicats et ses grâces les plus enviées ! Comment le baume que sa compassion répand sur nos blessures pour les guérir, aurait-il le prix du parfum que son amour communique à nos vertus pour les sanctifier. La fleur d'innocence, éclose dans les jeunes âmes sous la pluie féconde du baptême, réclame, pour s'épanouir dans tout l'éclat de sa fraîcheur, l'air pur et

vivifiant qu'on respire auprès des autels de la Reine des Vierges.

Ne sont-elles pas uniques pour la beauté, ces adolescences protégées par Marie contre les ardeurs des passions naissantes, guidées par Marie vers un idéal surhumain de perfection? Comme les anges dont leur candeur les rapproche, n'ont-elles pas des ailes pour passer sans souillures à travers la corruption du monde, et s'élever sans efforts aux plus difficiles devoirs? Quel prêtre n'a pas surpris dans les âmes tièdes encore des grâces du baptême, ce travail de préservation et de sanctification opéré par le culte de la sainte et immaculée Mère de Dieu? Telle jeune fille, n'ayant que son aiguille pour toute ressource, verra se lever tout à coup devant ses yeux surpris un avenir d'or et de plaisir, et son cœur n'éprouvera même pas une hésitation. Si elle se disait seulement : pourquoi ne pas faire comme tant d'autres; pourquoi m'user dans un labeur ingrat et repousser le bonheur offert? elle rougirait d'elle-même; elle serait honteuse et n'oserait plus lever les yeux vers le radieux visage de la Vierge Marie, tant elle craindrait de voir son maternel sourire changé en un regard sévère et indigné! Elle ne connaîtra jamais ni les jouissances, ni le bien-être de ce monde; mais elle aura une joie meilleure au cœur, la joie de Dieu, la joie céleste d'une conscience

pure, qui est le centuple promis dès ici-bas aux enfants du royaume.

Ah ! la dévotion à Marie a plus fait pour sauvegarder la morale et la pureté des mœurs que toutes les puissances humaines ! Nous savons la déplorable insuffisance de la raison, des lois, de la philosophie, de la science, pour préserver l'innocence d'une seule âme. Perdue sans ressource, la jeunesse qui ne suit pas d'autre guide, qui ne sent pas d'autre frein ! Si, par un reste de pudeur, par honneur humain ou par hypocrisie, les apparences sont sauvées, nous savons trop que le dedans ressemble à l'intérieur d'un sépulcre blanchi. On y chercherait en vain la pureté sans tache, la timide réserve, la modestie, la simplicité, la noblesse de pensée, l'élévation soutenue des sentiments, dont le charme est souverain en ceux qu'éclaire et réchauffe le doux rayon de la piété envers Marie.

Tout chrétien, ayant passé par les vicissitudes de la vie, sait d'expérience ce qu'il en est. Il sait que l'unique temps où il fut vraiment bon et vraiment heureux est celui où la Vierge Marie vivait mystérieusement dans son cœur. C'était alors en lui comme un chaste attendrissement accompagné de visions saintes et d'une paix sublime. Si, depuis, le trouble, l'obscurité et la sécheresse ont succédé à cet état qu'on pourrait appeler le prin-

temps spirituel de l'âme, c'est que le monde a introduit ses idoles dans le sanctuaire.

Ah! le monde et ses idoles, il faut que la jeunesse chrétienne, ambitieuse de conserver l'immatérielle beauté dont l'Évangile a fait briller l'idéal dans la conscience humaine, s'en détourne avec mépris, avec horreur..... Plaisirs enivrants, fêtes profanes, lectures à la mode, conversations légères et sceptiques, tout ce qui trouble la foi, ébranle l'imagination, agite le cœur, doit être sévèrement banni d'une vie dont on veut consacrer les prémices à la Vierge Marie.

CHAPITRE III.

Lignum vitæ.

Pour le mois de Mai.

Un antique souvenir s'offre à l'âme chrétienne au retour du mois qui porte le beau nom de Marie. D'un côté, ce qu'il y a de charmant dans la nature parée comme pour une fête, de l'autre, ce que le culte touchant rendu par l'Église à la Vierge exhale de mystique parfum, la poésie et la sainteté, qui semblent s'appeler pendant cette saison privilégiée, reportent naturellement la pensée vers la terre primitive, au temps où régnaient l'innocence et le bonheur. Ce mois est pour nous comme l'évocation de l'antique état de choses à jamais disparu, à jamais regretté.

Au séjour délicieux de l'Éden, dont tous les peuples ont gardé mémoire, au centre même du Paradis, s'élevait l'arbre dont le fruit devait entretenir une éternelle jeunesse dans le corps de l'homme. Là, sous l'ombrage de cet arbre bienfaisant, le soir, à une heure désirée, à une heure inoubliable, avait lieu l'entretien mystérieux et familier de nos premiers parents avec Élohim, le tout-puissant Auteur de l'univers. Tant que le père et la mère de l'humanité méritèrent de vivre dans le commerce intime de Dieu et de

porter le fruit de vie à leurs lèvres, ils furent immortels et ils furent heureux. Mais, hélas! cette félicité s'est évanouie pour eux comme un songe. Ils péchèrent en un jour d'inexplicable défaillance, et, depuis, Dieu a voilé son visage, c'est pourquoi nous nous agitons dans une inquiétude douloureuse; depuis, l'archange armé du glaive flamboyant veille à la porte du paradis terrestre, c'est pourquoi chacun de nous s'incline tristement vers la mort. L'Être infini s'est retiré de l'homme et la vie avec lui. Fils de parents maudits, il ne reste en nous que des désirs sans espérance.

Mais qu'entends-je? Quels sont ces accents? Être condamné à se consumer loin de Dieu, dans les amertumes de l'exil; à vivre et à mourir dans la malédiction du péché, se peut-il concevoir une infortune plus grande, une misère pire pour une créature intelligente? Et voici que l'Église, s'abandonnant à un pieux délire, prend un ton de fête et s'écrie, dans le tressaillement des joies pascales : « *O felix Adæ culpa*, oh! l'heureuse faute, que la faute d'Adam! »

Heureuse faute, en effet, puisqu'elle a été si magnifiquement réparée! Ne regardons plus en arrière avec des regrets; il ne tient qu'à nous de retrouver l'âge d'or, de reconquérir les biens perdus, et de transformer notre terre en un lieu

prédestiné, le lieu de la grâce, de la paix et de l'espérance, sinon du bonheur parfait.

N'est-ce pas dans la vue de rétablir l'ancien plan divin détruit que le Verbe s'est fait chair, est descendu parmi nous? A l'instar du Créateur, Jésus n'a-t-il pas ensemencé un champ dont il entend faire l'invisible Éden des âmes rachetées? N'a-t-il pas, pour l'arroser, ouvert dans son corps sacré les sources du sang généreux qui, depuis le Calvaire, ne cesse de couler en ruisseaux fécondants? S'il réside par l'Eucharistie dans nos tabernacles, serait-ce pour une autre raison que pour faire rayonner sa présence sur tous les points de cette terre de bénédiction? Et quand il vient en nous par la communion, que veut-il, sinon s'entretenir avec nous dans un intime et doux colloque, et nous communiquer l'éternelle vie dont il est le foyer.

Ce domaine surnaturel, c'est l'ambition du Maître qu'il couvre le globe terrestre tout entier; il l'appelle tour à tour sa vigne, son royaume, son église. Merveilleuse est la fécondité de son sol divinement amendé : on y voit, sous l'incessante pluie de grâces qui tombe du ciel et aux chauds rayons d'un soleil qui ne se couche jamais, germer à l'envi toutes les semences évangéliques (Jésus ne s'est-il pas comparé lui-même à un semeur), mûrir les riches moissons

que son œil contemplait dans l'invisible, près du puits de Jacob : moissons d'âmes pures, d'âmes humbles, d'âmes croyantes, d'âmes héroïques, d'âmes ornées du prestige de la sainteté chrétienne. Immortelle et auguste végétation qui, depuis dix-huit siècles, s'est acclimatée dans le monde ! Elle en a changé l'aspect de manière à ravir tout esprit qui étudie l'histoire et compare les temps.

Mais, dans ce jardin de l'Époux, un arbre superbe se dresse qui en est l'ornement principal. Il domine, abrite et féconde tout ce qui croît à l'ombre de son feuillage. La sève dont il déborde, la sève divine de toutes les vertus, s'en échappe par de secrètes issues, pour se répandre au loin et déterminer, çà et là sur notre terre, de magnifiques épanouissements de beauté surnaturelle.

Cet arbre, que nous pouvons appeler l'Arbre de vie du Christianisme, vous l'avez reconnu et salué de son nom ; c'est la Mère de Dieu et des hommes, c'est la Vierge Marie.

Dire que, pendant le mois de mai, Dieu nous donne rendez-vous chaque jour sous son ombrage, serait-ce tenir un langage singulier ? Assurément non. Une telle comparaison est familière à l'Écriture. L'Église, de son côté, en a tiré le plus heureux parti pour célébrer la gloire de la Reine qu'elle ne se lasse pas de chanter. Faisant parler Marie, elle ne craint pas de placer de telles paroles

dans sa bouche : « *Radicavi in populo honorificato* », J'ai plongé mes racines parmi tout un peuple de plantes choisies : — « *Ego quasi platanus juxta aquas* », Mes feuilles sont verdoyantes comme le platane du bord des eaux ; — « *Quasi cedrus exaltata sum in Libano,* » Mon port est majestueux comme le cèdre sur le Liban : — « *Sicut cinnamomum et balsamum odorem dedi.* » Mes fleurs sont odorantes comme le baume et le cinnamome ; — « *Fructus mei honoris et honestatis,* » Mon fruit est d'honneur et de sainteté.

Si, maintenant, nous levons les yeux vers Marie, ne nous semble-t-il pas la voir nous présenter son Fruit glorieux et saint, et si nous prêtons l'oreille, ne nous semble-t-il pas l'entendre nous dire encore : « *Accipite et manducate* », Prenez et mangez ? C'est bien ainsi que, depuis l'Événement de Bethléem, la Vierge de Nazareth apparaît aux regards de tous les croyants. Partout et toujours, le chrétien se la représente chargée du Fruit qu'a produit la fleur de sa virginité ; — ce Fruit qu'elle nous a donné, une fois, dans l'infirmité de la chair et qu'elle nous redonne chaque jour, depuis, dans les ineffables opérations de la grâce ; — ce Fruit que nous mangeons si souvent et dont la vertu puissante nous transforme en d'autres êtres, en des êtres saints et presque divins ; — ce Fruit, toujours consommé et renaissant toujours, dont les âmes qui en vivent ont

toujours faim : car, plus elles le contemplent, plus elles le trouvent désirable ; plus elles le goûtent, plus elles le sentent savoureux ; — ce Fruit enfin qui s'incorpore à nous dans le mystère eucharistique et dont le nom sacré est : Jésus !

Après une marche interminable sur le sable brûlant du désert, le voyageur ne parvient pas, sans éprouver une vive satisfaction, auprès d'une source ombragée de palmiers. Le voyez-vous, étanchant sa soif, apaisant sa faim, cherchant la fraîcheur et reposant sa vue sur les petites plantes épanouies à ses pieds comme pour lui sourire avec douceur ? Une délicieuse sensation de bien-être circule dans son corps exténué, sa fatigue s'en va, sa gaieté revient et il jouit d'une heure de contentement, avant de reprendre sa course haletante à travers l'immense région désolée.

Pour les âmes en voyage ici-bas, le monde, où elles sont condamnées à vivre un temps, ne ressemble-t-il pas, du moins si elles ne tiennent compte que de leurs instincts supérieurs, à un affreux désert ? Terre sans chemin où l'orientation est difficile et l'égarement presque certain, « *terra invia* », — vallée sans eau où ne jaillit qu'à de longs intervalles de sécheresse la source des sentiments purs, des sentiments profonds, si nécessaires à la vie de nos cœurs : « *terra ina-*

quosa » ; — sol inculte et dénudé où ne germe pas le froment de la vérité, où ne se rencontre pas le pain substantiel de l'intelligence ; « *terra inanis!* »

O vous, sur qui pèsent plus lourdement les ténèbres et les tristesses de ce temps matérialisé, vous qui marchez et n'avancez pas, cherchez sans trouver, aspirez sans atteindre, vous que l'ennui dévore, que l'inquiétude agite, âmes errantes, fatiguées, affamées, desséchées, âmes surtout de femmes et de jeunes filles dont les défaillances ont des suites si déplorables, dont la délicatesse est exposée à tant de chocs douloureux, ne demeurez pas insensibles aux maternelles attentions de l'Église, acceptez son invitation : sortez de votre désert et pénétrez à sa suite dans l'oasis spirituelle qu'elle a su vous préparer : venez vous reposer aux pieds de Marie, venez vous asseoir près de l'Arbre de vie de notre paradis chrétien, venez jouir de son frais ombrage, respirer son virginal parfum, vous nourrir de son Fruit béni.

Manifestement autour de nous, la foi décline, la charité s'éteint, l'espérance s'en va. Et ce qui disparaît avec ces trois vertus essentielles, c'est la patience dans l'épreuve, le courage dans la lutte, l'énergie dans le devoir et l'amour de ce qui est noble et beau. La nuit descend sur notre monde, la nuit glacée, la nuit mortelle. Le doute, l'erreur,

le mensonge, la mauvaise foi, l'égoïsme, la haine et le désespoir montent de l'abîme, menaçant de de tout submerger. La matière, le plaisir, le néant, voilà les dieux modernes aux pieds desquels mille voix bruyantes convoquent les hommes, pour leur malheur présent et éternel. Et les hommes, dociles à l'excitation mauvaise, de courir où l'on jouit en se démoralisant, en s'avilissant.

Il est bon pour qui veut réagir contre ces entraînements, d'écouter une autre voix, la voix douce et sainte qui nous invite à venir respirer un air plus pur, subir une influence plus noble, recevoir des impressions plus saines, goûter des joies plus consolantes. Où mieux trouver tous ces biens préservateurs qu'au pied des autels de la Vierge Marie, dans la fervente célébration du mois qui lui est consacré ? On ne peut s'approcher d'elle sans l'admirer, sans l'aimer, sans chercher à lui ressembler. Pendant les heures que nous passons, sous les regards de l'Auguste Reine du Ciel, à contempler son image debout sur un trône de lumières et de fleurs, symbole de sa beauté, à écouter la gracieuse mélodie des cantiques chantés en son honneur, ou bien à nous recueillir pour méditer ses vertus et invoquer sa puissance, il nous semble, si notre foi est demeurée simple, vive et ouverte aux émotions surnaturelles, qu'une douce clarté investit notre âme, la pénètre,

l'attendrit et la rend meilleure, après l'avoir rendue plus heureuse. Rien de tel pour exciter, dilater et élever les sentiments de délicate piété que Dieu a cachés au fond de tout cœur humain. On dirait que, pendant ce mois privilégié, la terre emprunte au ciel l'une de ses fêtes angéliques et que le temps dérobe à l'éternité l'un de ses plus doux instants. Ceux-là mêmes qui depuis longtemps se sont refroidis dans l'incrédulité ne résistent pas toujours à la pieuse séduction ; venus en curieux de spectacle ou de musique, ils ont parfois remporté un chaud rayon dans leur cœur. Que d'âmes chrétiennes, jusqu'alors incertaines et pusillanimes, ont retrouvé aux pieds de Marie l'ardeur dans la foi et la générosité dans le sacrifice, pendant que d'autres plus croyantes et plus aimantes y trouvaient le courage de monter toujours, de monter jusque sur les sommets les plus lumineux et les plus ardents de la sainteté.

Dans sa vieillesse, Colomba, le fondateur d'Iona, aimait, les soirs d'été, à se faire transporter hors de son monastère, dans un petit pavillon d'où, sans être vu, il bénissait ses religieux au passage, à leur retour des champs. — « N'éprouvez-vous rien près de ce lieu? » s'avisa de leur demander un jour le secrétaire du saint. — « Quand j'approche d'ici, répondit l'un d'eux, chaque soir, à la même heure, je respire un parfum délicieux, comme si toutes les fleurs de

la terre étaient réunies à cette place, je sens comme la flamme d'un foyer qui me réchauffe, sur mon épaule les lourdes gerbes deviennent légères. » Et tous ses compagnons de tenir le même langage. Le secrétaire reprit : « C'est notre vieux maître, qui ne pouvant plus venir au-devant de nous avec son corps, nous envoie le souffle de son âme pour nous embaumer, nous réjouir et nous consoler. »

Ce que l'esprit de saint Colomba savait faire, chaque soir pendant la belle saison, pour ranimer par une sainte joie ses frères épuisés de travaux et de privations, l'esprit de Marie, présent parmi nous pendant les cérémonies de ce mois béni, sait le faire mieux encore en faveur de ses enfants réunis au pied de ses autels.

CHAPITRE IV.

Benedicta in mulieribus.

Pour lire au temps de l'Avent.

Le plaisir est grand pour l'esprit de l'homme, amateur des beaux arts, de rechercher les esquisses où la main d'un maître s'est exercée, et de pénétrer ainsi dans le secret des préparations qui précèdent la mise au jour d'un chef-d'œuvre longtemps médité.

Ce siècle a surpris l'un des mystères de la nature. Il a retrouvé dans les entrailles de la terre les débris d'un monde disparu et force nous est de reconnaître que le Créateur a préludé par un essai puissant, mais imparfait, à son œuvre définitive. Les vieilles couches du globe ne recèlent-elles pas les ébauches des êtres que nous voyons vivre actuellement à sa surface ?

Nous savions depuis longtemps que, dans le plan divin, l'établissement du peuple Juif préparait et annonçait l'avènement du peuple chrétien, et que les institutions de Moïse présentaient les premiers linéaments de la Loi

nouvelle ; celle-ci tient à celle-là comme le corps à son ombre, comme l'arbre à ses racines.

La figure de Jésus-Christ, en particulier, se dessine avec tant de netteté sous les voiles de l'Ancien Testament, que, longtemps avant sa venue, la Synagogue n'ignorait rien de Lui. Si, au moment décisif, elle l'a méconnu, c'est pour avoir été aveuglée par sa propre science.

Moins accusés sans doute, mais très nombreux encore, sont, dans l'antiquité sacrée, les traits où Marie, la Mère du Sauveur, se trouve clairement désignée aux regards de notre foi. On l'entrevoit dans les récits de Moïse, dans les oracles des prophètes, sous le voile des événements de l'histoire sainte et à travers les objets les plus révérés du Temple. De l'aveu unanime des pieux commentateurs, on doit sans hésiter la reconnaître et la bénir dans les femmes éminentes qu'on préconise en Israël et dont l'Esprit-Saint s'est plu à relever la beauté, les vertus et le rôle salutaire. Toutes, par certains côtés, présagent et prophétisent la Créature auguste que nous saluons à l'origine des choses chrétiennes comme l'honneur et la gloire de son sexe.

Trois d'entre elles méritent d'être distinguées dans cette étude ; car, en résumant les traits de leur physionomie biblique, nous aurons le portrait prophétique complet de la Vierge Marie.

I. — Mutans Evæ nomen.

Vous avez donné au nom d'Ève une signification nouvelle.

Ève est le premier nom de femme cité dans l'Ancien Testament : Marie est le premier nom de femme que nous rencontrons dans l'Évangile. Avec Ève débute l'antique histoire de l'humanité déchue, avec Marie s'ouvre l'ère nouvelle de l'humanité régénérée. A comparer les vies de ces deux Mères de notre race, on voit que tout se ressemble et s'oppose en elles, que tout y est contrastes et similitudes extraordinaires.

Elles seules, parmi les femmes, ont eu le surnaturel privilège d'entrer dans l'existence sans connaître les souillures et les difformités du péché. Tout est pur et saint dans leurs origines. Au sortir des mains du Créateur, elles se virent ornées des plus rares perfections de leur sexe. Un corps dont il suffira d'affirmer qu'il était le miroir de la plus belle des âmes, une âme dont j'oserai dire qu'elle était le miroir de l'Être infini, du plus beau des êtres. Telle fut Ève un instant au paradis terrestre, telle fut toujours Marie sur la terre. L'une et l'autre naquirent en pleine lumière, en pleine sainteté, avec un degré particulier d'excellence du côté de Marie, qui jamais n'en est déchue.

Les conséquences du péché de l'Éden furent douloureuses pour Ève, elles ne le furent pas

moins pour Marie. La terre, pour l'une comme pour l'autre, n'est plus qu'une vallée de larmes. Toutes deux sont vouées à l'expiation : la première comme coupable, la seconde comme rédemptrice. Elles ont connu toutes deux le travail, la souffrance, l'humiliation, les misères de la pauvreté et le suprême châtiment : la mort. Pas plus que l'épouse d'Adam, la Mère de Jésus n'a été épargnée; mais si elle a subi rigoureusement la malédiction primitive, c'était pour la changer en bénédiction.

Mères du genre humain, elles apparaissent à nos yeux dans l'éloignement des siècles, semblables à deux sources jumelles d'où la vie s'échappe et se divise en d'innombrables canaux, pour sillonner la terre et la couvrir d'êtres intelligents et saints. Seulement, les eaux de l'une roulent de la fange, tandis que les flots de l'autre coulent avec une limpidité merveilleuse. C'est le sang vicié d'Ève qui circule dans nos veines, mais la grâce divine qui vivifie nos âmes nous vient de Marie. Hommes, nous sommes les fils d'Ève, chrétiens, nous nous reconnaissons les fils de Marie.

Dans leur maternité, toutes deux ont senti le poids de la sentence terrible prononcée contre la transmission de la vie au sein de l'humanité. Pour nous enfanter, chacune d'elles a pleuré, a jeté des cris de détresse. Encore la plainte d'Ève,

honteuse de nous communiquer le triste héritage de la déchéance, n'est-elle pas comparable au gémissement de Marie, nous assurant au pied de la Croix les bienfaits de la Rédemption.

Il n'est pas jusqu'aux deuils, dont fut assombrie l'existence de ces deux Mères des vivants, qui n'offrent une cruelle ressemblance. Ève et Marie possédaient un Fils, un Abel cher à leur âme parce qu'il était cher à Dieu, et cet enfant de prédilection, un jour, l'une et l'autre l'ont vu mort et ensanglanté, toutes deux ont serré dans leurs bras et arrosé de leurs larmes un cadavre dont elles ne pouvaient se séparer dans leur douleur. Pour comble d'affliction, toutes deux, dans le crime qui les atteignait au plus intime de leur cœur, reconnaissaient l'œuvre d'une main fratricide. Quels sujets de larmes ! Mais admirons la différence des résultats. Tandis que Caïn, maudit de sa mère, maudit de Dieu, poursuivi par le cri du sang d'Abel, en fut réduit à s'enfuir aux extrémités de la terre, nous, dont les crimes ont été les véritables bourreaux de Jésus, confiants dans le pardon de Dieu et dans la miséricordieuse bonté de Marie, nous avons la joie de pouvoir, grâce au prix du sang répandu au Calvaire, regarder vers le Ciel où nous nous acheminons. Nous ne fuyons pas ; nous accourons. De par l'immolation de notre frère Jésus, nous

sommes devenus les fils bénis de notre Père céleste et de notre Mère spirituelle.

Le parallèle entre Ève et Marie se soutient jusqu'à la fin, merveilleux dans les rapports, plus merveilleux dans les oppositions. Marie est bien une Ève nouvelle, une Ève véritable, une Ève qui n'a pas seulement changé en gloire la honte du nom, mais encore a converti en grâces les misères de la fonction maternelle. Marie est une Ève qui ne pèche pas, ne déchoit pas, mais qui relève et sauve..... *Mutans Evæ nomen...*

II. — Ecce Rebecca egrediebatur.

Voici venir Rébecca.

Si de la famille d'Adam, souche du genre humain, nous nous transportons dans la famille d'Abraham, père de la race élue, nous y saluerons une autre femme qui présente plus d'un trait gracieux de ressemblance avec Marie. Les pages, toutes parfumées d'antique simplicité, dans lesquelles Moïse raconte l'histoire de Rébecca, répondent presque ligne par ligne aux pages plus modernes, mais d'une saveur non moins exquise, où saint Luc nous a peint la Vierge de Nazareth. Les rapprochements s'offrent d'eux-mêmes pour nous charmer et nous édifier.

Abraham, devenu vieux, se rappelle qu'il doit être le Père d'une grande nation et comprend que l'heure est venue d'unir à Isaac une

jeune fille digne de cet honneur. Il ordonne à son fidèle serviteur Éliézer de partir pour la Mésopotamie, avec mission d'en ramener une épouse, choisie dans la maison de son frère. N'est-ce pas ainsi qu'au ciel, après avoir attendu quatre mille ans, Dieu se souvient de ses antiques promesses et pense à préparer la naissance d'un peuple nouveau ? N'est-ce pas ainsi qu'il députe à la terre Gabriel, l'un de ses anges les plus glorieux, et l'envoie en Galilée vers la fille d'Israël désignée pour servir d'instrument à ses desseins miséricordieux ?

Un soir, après une longue journée de marche, le serviteur d'Abraham arrive, avec son cortège presque royal, auprès d'une source où il rencontre Rébecca, sa future maîtresse. Ayant reconnu par un signe la jeune fille destinée à Isaac, il l'aborde avec respect et s'efforce de gagner son cœur par de riches présents. Ainsi l'Envoyé de Dieu, ayant franchi la distance du ciel à la terre, descend dans la plus humble maison de Nazareth et se trouve en présence de Marie sa future Reine, qu'il éblouit de sa lumière et salue en termes magnifiques.

Les deux Vierges se ressemblent et méritent la distinction dont elles se voient l'objet. Elles sont dans la fleur de l'âge, de l'innocence et de la beauté. A ces avantages, la sœur de Laban unit le charme d'une simplicité naïve et d'une

modestie parfaite : ce qui plaît surtout aux regards humains. De son côté, la fiancée de Joseph possède ces mérites plus cachés et plus capables de ravir les yeux d'un ange : elle porte en elle l'invisible splendeur d'une âme où Dieu habite et rayonne dans la profusion inouïe de ses grâces.

Charmée de ce qu'on lui promet, Rébecca accepte joyeusement la proposition d'Éliézer et se décide aussitôt à devenir l'épouse d'Isaac et par suite la mère d'Israël. Moins prompte à prendre un parti, Marie, après un instant d'appréhension bientôt calmée, consent aussi à ce qui lui est demandé par Gabriel, et prononce avec ferveur la parole d'humble soumission qui la rend Mère du Fils de Dieu et épouse de l'Esprit-Saint.

La rivalité des deux fils de Rébecca est célèbre, et on sait si la mère contribua puissamment à réaliser la parole de Jéhovah : « L'aîné sera assujetti au second ». C'est elle qui prépara la scène fameuse où Jacob surprit la bénédiction paternelle et devint ainsi l'héritier des promesses. C'est elle qui prévit les suites du stratagème et mit tout en œuvre pour soustraire son fils préféré à la terrible fureur d'Ésaü, inconsolable d'avoir perdu ses droits d'aînesse. On dirait l'histoire de la maternité spirituelle de Marie. Le genre humain dont elle est la mère selon la grâce se partage, aux yeux de la foi, en deux peuples rivaux, en deux peuples ennemis. Le premier, l'aîné selon les temps, vio-

lent comme Ésaü, c'est le peuple juif ; le second, le puîné, doux comme Jacob, c'est le peuple chrétien. Longtemps Israël, malgré ses défauts et ses infidélités, fut chéri de Dieu, comme Ésaü d'Isaac ; Jésus même lui réserve le privilège d'entendre sa parole et de voir ses miracles ! Mais au moment où le Rédempteur mourant étend les bras sur la Croix et laisse tomber sa bénédiction suprême, ce n'est pas Ésaü qui la reçoit, c'est Jacob. Et Marie est là, acceptant la mission de faire passer dans le peuple nouveau, qui va naître, les richesses paternelles dont le peuple ancien a fini par se rendre indigne, de dépouiller Ésaü de ses vêtements odorants pour en couvrir Jacob, de verser dans les âmes des baptisés les grâces de vie surnaturelle, jusque-là réservées aux âmes des circoncis. Quand le peuple rejeté s'aperçoit de cette substitution, il s'émeut et pousse des cris de colère et de haine. Il s'attaque à l'Église naissante et veut la détruire. Il commence la persécution et Marie est encore là pour soutenir, consoler, encourager les faibles. Sa parole, sa présence, son amour leur sont d'un précieux secours. Elle ne quitte la terre, pour aller rejoindre son divin Fils, qu'au moment où ses enfants sont devenus assez forts pour braver toutes les puissances de la terre et les vaincre.

Ainsi s'harmonisent dans leurs moindres détails les destinées de la Vierge des bords de l'Euphrate

et de la Vierge de Galilée. C'est ainsi qu'on retrouve l'Évangile dans la Genèse, avec des adoucissements de ton qui ne sont pas sans charme pour la foi. On éprouve, à considérer Marie dans l'éloignement de l'histoire, l'impression du voyageur qui, après avoir contemplé de près et dans une lumière éblouissante la blancheur d'un glacier, aime ensuite à le regarder à travers les brumes d'un lointain bleuâtre. C'est une douce et pure jouissance pour la piété.

III. — Surge, Debora, Surge !

Debout, Débora, Debout !

Sous Josué, les Israélites ont réussi à s'établir dans la terre promise, mais bientôt, ils sont aux prises avec mille difficultés pour se constituer en corps de nation. Ils sont divisés entre eux et de nombreux ennemis s'efforcent de les asservir : telle est leur triste situation.

Parmi les personnages suscités par Dieu pour rallier les tribus trop portées à s'isoler et pour les conduire à la victoire, au premier rang, brille une femme intelligente et intrépide : Débora.

Elle dresse son tribunal sur la montagne d'Éphraïm, à l'ombre d'un palmier. On y accourt de toutes parts. Elle juge les différends avec sagesse et s'efforce de rétablir la concorde en

Israël. Ayant réussi dans cette première partie de sa tâche, sans s'arrêter aux timides conseils des anciens, elle lève l'étendard de l'indépendance. A sa voix, une armée de dix mille hommes se rassemble et, sous sa conduite, marche intrépidement au combat contre les oppresseurs de son peuple. Une éclatante victoire fut la récompense de son courage. Dans l'enthousiasme du succès, elle entonna ce cantique triomphal : « Bénissez le Seigneur. Nul n'osait s'aventurer par les chemins, on cherchait les sentiers détournés, les hommes vaillants avaient disparu, jusqu'au jour où une mère a pris le commandement en Israël, où Débora s'est levée!... Débora chante; ce qui restait du peuple a été sauvé, et le Seigneur a combattu avec les forts. »

Nous formons le nouveau peuple d'Israël, et nous possédons parmi nous une Débora puissante et respectée. Dans tous les temples catholiques, son trône s'abrite à l'ombre du tabernacle. Nos autels sont sa montagne d'Éphraïm, l'arbre de la croix est son palmier. C'est là qu'elle donne rendez-vous à toutes les âmes troublées, à tous les cœurs blessés, à tous ceux que le doute ou la passion met en lutte avec eux-mêmes et avec le ciel. Dieu lui a conféré le don précieux de pacification. Ceux qui viennent à ses pieds implorer ses conseils retrouvent bien-

tôt le calme et se relèvent pleins d'une douce joie, d'une joie inconnue à la terre. Elle est la Reine de la paix... *Regina pacis.*

Le nouveau peuple de Dieu, comme l'ancien, est en butte aux attaques de nombreux et puissants ennemis. Souvent, il paraît sur le point de succomber, mais toujours, à l'heure critique, une intervention se produit qui assure sa délivrance presque miraculeuse, c'est l'intervention d'une femme, de Marie. Aussi, nos aïeux, dans leur reconnaissance attendrie, lui ont-ils décerné le beau titre de : « *Secours des chrétiens. Auxilium Christianorum.* » En ce moment même, la lutte soutenue par l'Église chrétienne est terrible. Toutes les forces humaines semblent réunies pour l'écraser. Déjà les sages tremblent et croient tout désespéré... Eh bien! qu'est-ce que cette blanche apparition, avec un long chapelet comme une arme à son côté, qui attire nos regards vers les Pyrénées? C'est Débora sur sa montagne convoquant les enfants d'Israël pour les conduire encore une fois au combat. Comptons sur l'aide de Marie : sa présence nous est un gage assuré de victoire.

Mais écoutons. C'est un nouveau cantique de triomphe. Comme Débora, Marie chante. Elle célèbre la puissance du Seigneur et la force de son bras. Elle dit les superbes confondus et les humbles exaltés — les riches ruinés et les pau-

vres comblés de bien — les puissants renversés et les misérables élevés sur des trônes ! Elle dit la victoire de ce qui est petit sur ce qui est grand, de ce qui est faible sur ce qui est fort, de ce qui est pauvre sur ce qui est riche. Elle chante le triomphe du bien sur le mal, du ciel sur l'enfer, de l'Église sur le monde ! Heureux les dix mille ! Heureuse l'élite des combattants qui auront serré leurs rangs autour de la mère d'Israël ! Avec elle, ils reprendront en chœur les strophes sublimes du *Magnificat*.

Vers la fin de la nuit, à l'orient, le ciel peu à peu blanchit et se colore de vives couleurs ; c'est l'effet produit sur les vapeurs de l'atmosphère par les rayons du soleil encore invisible, mais qui va paraître. Marie n'est pas encore, et déjà au front d'Ève, la Mère du genre humain, de Rébecca, la mère d'Israël, de Débora, la libératrice du peuple de Dieu, nous avons aperçu un idéal de beauté évidemment emprunté à sa virginale, maternelle et royale splendeur. Elles se sont levées sur le monde antique ces femmes vénérables comme l'aube de Celle dont la douce lumière devait réjouir le monde nouveau.

Il est un phénomène encore plus admirable que l'aurore. Pendant les mois d'été, quand le soleil a disparu de l'horizon, la moitié du ciel demeure longtemps embrasée de mille feux ; rien

d'enchanteur comme cette heure du soir avec ses clartés adoucies, ses tièdes haleines et son silence religieux. Aux femmes chrétiennes, depuis que Marie a quitté la terre, revient le grand honneur d'offrir à nos regards un spectacle semblable. Elles ont pour vocation de retenir et de fixer dans leurs âmes les reflets des vertus dont Marie s'est montrée ici-bas le modèle glorieusement sublime. Jusqu'ici, malgré de trop nombreuses défaillances, on peut dire qu'elles n'ont pas manqué à ce devoir sacré. Les filles ressemblent si bien à leur Mère qu'on ne peut passer devant elles sans respect et sans admiration. Mais qu'elles prennent garde, il en coûte aujourd'hui pour conserver des mœurs irréprochables, des idées saines, des sentiments purs, dans un milieu qui tend à les amoindrir, à les détacher de leur idéal et à les ramener aux seuls instincts de la nature. Qu'elles luttent contre l'esprit corrupteur de la génération présente, qu'elles travaillent incessamment à se perfectionner encore avec le secours de la grâce qui ne leur fera jamais défaut. Par là seulement, elles se préserveront et grandiront toujours; ainsi seulement, elles pourront continuer de briller dans notre ciel chrétien, comme le radieux crépuscule de la Vierge Marie.

CHAPITRE V.

Tu lætitia Israël.

Pour lire au temps de Noël.

La piété chrétienne se plaît à cueillir les fleurs mystiques qu'elle rencontre à chaque page dans la vaste prairie des Écritures (le mot est de saint Jérôme) et à les déposer au pied du trône qu'elle dresse à la Vierge Marie dans le secret des cœurs. Pour peu qu'elles possèdent un cachet de beauté, de grandeur ou de sainteté, les choses inanimées dont il est fait mention dans les livres sacrés, lui servent à illustrer son culte envers la Mère de Dieu. Ingénieuse, elle sait en tirer d'heureux rapprochements, de touchantes comparaisons.

Le cèdre qui couronne les cimes du Liban, le manteau de verdure jeté par avril sur les flancs du Carmel, la tapisserie printanière qui s'étale dans les plaines de Jéricho ne représentent plus seulement à ses yeux l'ornement de la terre sainte : quand les prophètes célèbrent la gloire du Liban, la beauté du Carmel, la rose de Jéricho, c'est à la Vierge de Nazareth, à sa majesté, à ses vertus, à ses grâces, qu'elle pense avec admiration.

Que lui parle-t-on du temple de Jérusalem ? elle a devant elle le sanctuaire vivant de la Divi-

nité ! Le Saint des Saints où repose l'ombre de l'Éternel, l'Arche d'alliance, gage de salut pour Israël, l'autel des parfums d'où monte vers le ciel l'encens de l'adoration, seule, Marie, au moment où elle porte le Verbe incarné dans son sein, en offre l'auguste réalité. Enfin, le nouveau Salomon n'a rien à envier à l'ancien. Il a trouvé en Marie sa maison d'or, sa tour d'ivoire, son siège de sagesse. En elle, il a tenu sa cour.

Les données semblables qu'une étude attentive permet de découvrir dans le texte inspiré sont nombreuses, mais il n'en est pas, ce semble, de plus saisissante que la relation mystérieuse dont nous nous proposons d'établir l'existence entre la maternité divine de Marie et trois miracles marquants dans l'histoire sainte. Jusque dans les moindres nuances, les analogies entre les faits anciens et le fait nouveau sont d'une telle évidence, qu'il est impossible de ne pas voir dans les premiers comme une préparation prophétique du second. Il y a de ces intuitions qui raffermissent l'âme dans la foi mieux que tous les raisonnements abstraits.

I. — Rubum incombustum.

Le buisson ardent.

Moïse n'étant encore que gardien des troupeaux de Jéthro, son beau-père, eut une vision sur le mont Horeb, au Sinaï. Un buisson prit feu tout

à-coup sous ses yeux : la flamme était vive et le buisson n'en souffrait pas dommage. Surpris, Moïse se dit : « J'irai regarder de plus près ce grand prodige et savoir pourquoi le buisson brûle et ne se consume pas. » Il avait déjà fait quelques pas, quand, du milieu des flammes, une voix lui crie : « N'approche pas et quitte tes chaussures, car le sol que tu foules est saint. Je suis le Dieu de ton père, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. » A ces mots, le berger cache son visage, n'osant plus regarder vers le Seigneur.

La voix continue : « J'ai vu l'affliction de mon peuple en Égypte, j'ai entendu les cris que lui arrache la dureté de ses oppresseurs, et je suis descendu pour le délivrer des mains des Égyptiens et l'introduire dans une terre de choix, dans une contrée spacieuse où le lait et le miel coulent en ruisseaux. »

Ce simple et beau récit pourrait devenir la première page de l'Évangile, tant les voiles sont transparents ! Le mystère de l'Incarnation s'y trouve admirablement figuré. Le lendemain de Noël, nous chantons, avec l'Église, cette antienne à la gloire de Marie : « Dans le buisson incombustible contemplé par Moïse, nous reconnaissons votre glorieuse virginité conservée, ô Mère de Dieu ! intercédez pour nous ! »

La presqu'île du Sinaï où paissaient les maigres brebis de Moïse, n'est-ce pas le monde où

les âmes, affamées de justice et de vérité, erraient, avant la descente de Dieu dans notre humanité. L'erreur régnait parmi les hommes comme le sable au désert ; le vice, pareil au vent brûlant du midi, flétrissait en eux toute vertu, stérilisait toute bonne semence.

Un seul point de l'univers échappait en partie à cette désolation : la Judée. Là, pendant de longs siècles, un peuple privilégié s'est nourri de quelques grâces surnaturelles, comme les troupeaux de Moïse de quelques touffes d'herbe au Sinaï. Ce petit pays possède aussi son Horeb sur lequel se reproduisit, en un jour à jamais béni, l'antique prodige du buisson ardent ; c'est la colline de Nazareth. Dans le sein d'une Vierge, aussi humble, aussi méprisée qu'un arbuste sans valeur au désert, descend Celui qui est « la lumière incréée, le soleil, la splendeur du Père ». Le feu de la Divinité pénètre cette faible créature et l'embrase ; du centre d'elle-même partent des rayons éblouissants qui transfigurent son être sans le détruire.

« Seigneur, fait dire un Père de l'Église à l'ange Gabriel au moment où Dieu le charge de son message auprès de Marie, Seigneur, le trône où vous êtes assis semble embrasé de mille feux ; comment une frêle créature humaine pourra-t-elle subsister parmi les flammes de votre infinie majesté ? » — « Souviens-toi, répond le

Seigneur, souviens-toi du buisson dans le désert ; il brûlait mais ne se consumait pas. Je renouvellerai ce prodige en Marie. De ma présence en elle, sa personne et ses vertus retireront un éclat et un honneur qui raviront à jamais tous les yeux admis à contempler cette grande vision. »

Nouveaux Moïses, ce privilège est le nôtre ; mais, pour approcher de ce profond mystère, nous devons dépouiller nos âmes de tout sentiment terrestre et tenir humblement baissés les regards de notre raison. La Divinité incarnée dans le sein virginal d'une enfant de seize ans ! Devant ce fait, le sens humain blessé dans ses susceptibilités reste confondu, et la nature se révolte en voyant ses lois renversées !

Arrêtez, pensées de l'homme, ne franchissez pas le seuil de cette adorable vérité ; la région où vous voulez pénétrer est sainte, c'est un domaine réservé. La foi seule, mais une foi simple et respectueuse, peut sans danger jeter un regard hardi sur ce prodige des prodiges. Elle seule mérite d'entendre avec émotion la voix divine qui sort du nouveau buisson ardent et qui dit :

« Je suis le Fils du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, je suis le Messie promis et désiré. J'ai vu les souffrances des âmes, j'ai entendu leurs cris de détresse, et je suis descendu pour les arracher aux puissances du mal, les in-

troduire dans le royaume de la justice, de la vérité et de l'amour, dans la contrée large et spacieuse où le miel et le lait coulent en abondance. »

Quel langage plus digne de l'Homme-Dieu ! Quelles paroles plus propres à caractériser les fins et les résultats de l'Incarnation ! C'est par le moyen de la chair, prise au sein de Marie mais immolée sur le Calvaire, que l'enfer a été vaincu et l'homme délivré de l'esclavage du péché, c'est dans cette chair sacrée, immolée de nouveau mais mystiquement sur nos autels, que nous trouvons l'aliment divin dont l'Église, après l'Esprit-Saint, a dit qu'il est « la fleur du froment et le plus pur miel du rocher ».

C'est ainsi que la réalité se dégage de l'ombre et que Marie, illuminée des rayons du Dieu qu'elle a reçu dans son sein, demeure le véritable buisson ardent dont l'apparition étonne mais réjouit : n'annonce-t-elle pas la délivrance du genre humain captif du démon, ne prépare-t-elle pas l'avènement du grand peuple de Dieu, du peuple chrétien ?

II. — Ti Virga florescens.

Vous êtes la Verge fleurie.

Revenu au désert du Sinaï, non plus en pasteur de brebis mais en conducteur de peuples, Moïse, par l'ordre de Dieu, prend un jour les baguettes des chefs d'Israël et les dépose dans

l'Arche d'alliance, en face de l'oracle. Chacune d'elles portait le nom de son possesseur. Dieu avait résolu d'en finir, par un prodige, avec les murmures et les contestations qui s'élevaient sans cesse dans le peuple, au sujet du suprême pontificat. Le lendemain, il se trouva que la verge d'Aaron était entrée en végétation pendant la nuit et avait poussé des bourgeons, jeté des fleurs et porté des fruits. A ce signe non équivoque de la volonté divine, Aaron fut solennellement reconnu par tous pour grand prêtre. Quant à la verge miraculeuse, elle fut, par un nouveau commandement de l'Éternel, replacée dans le tabernacle de l'alliance, comme un mémorial de la rébellion des enfants d'Israël.

Dans la suite, les rabbins juifs ont fait à cette verge une légende merveilleuse. Ils racontent qu'Adam étant inconsolable d'avoir été chassé du Paradis terrestre, Seth, son jeune fils, eut l'idée singulière d'aller supplier l'Ange, commis à la garde de ce lieu de délices, d'en rouvrir les portes au malheureux exilé. Le Chérubin, naturellement, fut inflexible ; par compassion cependant et pour adoucir à l'enfant l'amertume d'un refus sans espoir, il daigna lui remettre en souvenir du passé une branche cueillie à l'arbre de vie. Plantée par Adam dans le désert, elle prit racine et devint à son tour un arbre magnifique où fut coupée la baguette qui fit tant de

prodiges entre les mains de Moïse, avant de passer dans celles d'Aaron.

On ne peut s'y méprendre, ce rameau dérobé au Paradis terrestre et s'acclimatant dans la vallée des larmes est évidemment l'image symbolique de Marie qui, préservée de la tache originelle et par conséquent demeurée dans tous les droits de l'innocence primitive, fut arrachée comme par force de son lieu natal, pour être transplantée dans la terre d'exil, dans la terre maudite, parmi les iniquités et les douleurs.

Dans ce même rameau retrouvé, sous la forme d'un de ses rejetons desséchés, en la possession d'Aaron, pour produire un miracle de floraison et de fructification, qui ne reconnaîtrait cette tige de Jessé, cette femme bénie dont la virginité, par la vertu d'une parole attendue de Dieu, se couronne de la fleur chantée par les prophètes, de la fleur divine au nom si doux de Jésus ! Un fruit en est sorti, il a mûri sous le regard de Dieu et à l'ombre de Marie. N'a-t-il pas été broyé comme le froment par la meule, afin de se transformer en pain de vie, et écrasé comme le raisin par le pressoir, pour devenir le vin enivrant des âmes ?

Le signe de la verge fleurie donnée au peuple d'Israël fait penser au signe plus auguste de la Vierge Mère dont parle le prophète dans sa vive apostrophe à la maison de David. Si le genre humain y était attentif, il ne tarderait pas à

reconnaître dans l'Emmanuel, dans le fils de Marie, le seul pontife capable d'offrir à Dieu un sacrifice acceptable, et le seul docteur assez puissant pour faire cesser les dissentiments religieux qui divisent les hommes.

Enfin, cette verge d'Aaron, replacée comme mémorial dans l'Arche d'alliance, ne doit-elle pas nous faire ressouvenir qu'au Ciel et sur la terre Marie occupe un rang d'honneur, depuis qu'elle nous a donné Jésus. Ici-bas, ses autels sont inséparables des autels de son divin Fils, son image nous sourit dans le voisinage du tabernacle et son nom est béni partout où le nom de Dieu est sanctifié. Là-haut, son trône domine les trônes des Séraphins, elle est assise à la droite du Verbe incarné ; elle est la Reine du royaume de Dieu.

O tige de Jessé, ô Marie, il nous plaît de vous révérer sous le gracieux symbole de la verge miraculeusement fleurie ! Vous êtes la gloire du nouvel Aaron et la consolation du nouvel Israël. Ce n'est point pour nous inspirer de la crainte que votre virginité s'est épanouie dans la divine maternité, mais pour calmer nos souffrances, embaumer nos blessures et charmer nos yeux. Vous n'êtes pas le mémorial de la colère, mais Celui de la miséricorde

III. — Sicut pluvia in vellus.

La rosée descendue sur la toison.

Après la longue période de paix due à la vaillance et à la sagesse de Débora, les enfants d'Israël retombèrent de nouveau sous le joug de leurs ennemis, en punition de leurs crimes. Les Madianites les tenaient depuis sept ans dans la plus humiliante servitude, quand Dieu, touché des cris qui montaient vers Lui, résolut d'intervenir pour délivrer son peuple repentant. Un ange vint de sa part trouver Gédéon, de la tribu de Manassé, et lui annonça qu'il serait le libérateur de ses frères. L'humble laboureur, ne pouvant se croire l'objet d'une telle distinction, lui, le dernier des membres de la plus obscure famille, ne se rendit qu'après avoir obtenu plusieurs signes manifestes de la volonté divine. Il avait dit en particulier dans sa prière : « J'étendrai une toison sur l'aire ; si la rosée de la nuit descend sur elle sans humecter le sol à l'entour, je saurai, Seigneur, que vous avez décidé de sauver Israël par mes mains... » Il exécuta son dessein, et, le lendemain à l'aube du jour, pendant que toute la terre à l'entour était demeurée parfaitement sèche, la toison étendue sur l'aire se trouva si humide, qu'en la pressant Gédéon put remplir un vase de la rosée qui en découla. Il n'hésita plus, il prit

les armes, et la victoire, Dieu aidant, couronna ses efforts.

Tel est l'événement que l'Église se plaît, dans sa liturgie de la fête de la Purification, à rapprocher du grand mystère de l'Incarnation qui a rendu Marie glorieuse pour jamais : « O Dieu, s'écrie-t-elle, lorsque vous naquîtes de la Vierge d'une manière ineffable, vous descendîtes comme la pluie sur la toison, pour sauver le genre humain ». Et l'Église a raison, car de part et d'autre les circonstances rapportées par l'Écriture se prêtent admirablement à une comparaison suivie.

Lorsqu'après quatre mille ans, Dieu veut accomplir son œuvre de rédemption en faveur du genre humain tombé dans le plus triste état moral, n'est-ce pas un ange aussi qu'il députe vers la plus humble des filles de Galilée, pour lui proposer le grand honneur d'en être l'instrument ?

L'entretien de Gabriel avec la Vierge de Nazareth semble reproduire le dialogue qui eut lieu entre l'ange d'Epha et Gédéon : « Le Seigneur est avec vous, ô femme bénie entre toutes les femmes », dit à Marie l'Ange du Nouveau Testament. » — « Le Seigneur est avec vous, homme vaillant entre tous les hommes », avait dit plus de mille ans auparavant l'Ange de l'Ancien Testament au laboureur de Manassé. » — « Ne craignez rien, ajoute Gabriel, voici que vous con-

cevrez et que vous enfanterez un fils. Vous l'appellerez Jésus (c'est-à-dire Sauveur). » — « Va dans ta force et tu délivreras Israël... Ne crains rien », avait prononcé le céleste interlocuteur de Gédéon. » — « Comment cela se fera-t-il? » objecte Marie dans l'Évangile. — « Donne-moi un signe », avait supplié le laboureur du livre des Juges.

C'est ici que le symbole devient d'une précision remarquable, car le signe de la toison humide accordé à la prière de Gédéon, rend merveilleusement compte de l'effet qui suivit les dernières paroles échangées dans l'entrevue de Nazareth. Marie dit : « Qu'il me soit fait selon votre parole », et à l'instant la promesse de l'Ange se réalise. La vertu du Très-Haut descend sur elle. Le Verbe divin emprunte à cette douce créature le plus pur de sa substance, prend à cette chaste brebis sa toison et s'en revêt pour devenir l'Agneau de Dieu, le tendre et innocent Agneau réservé pour le sacrifice. Que dis-je? pendant que le genre humain se consume dans l'aridité de l'erreur et la flamme impure du vice, il pénètre de sa divinité la chair virginale, prise au sein de Marie, et imprègne cette toison sans tache de la vraie rosée céleste.

De rudes mains un jour s'empareront de cette chair de Marie unie au Verbe, se saisiront de cette toison sainte et, pendant les longues heures

de la Passion, la presseront d'une étrange manière. Depuis dix-huit siècles, la précieuse liqueur qui en découle ne cesse de tomber dans le calice que l'Église tient au pied de la croix pour la recevoir. Chaque matin, elle place sur l'autel ce calice plein de cette sanglante rosée. Elle le présente à Dieu en sacrifice d'expiation pour désarmer sa justice, et d'adoration pour reconnaître son souverain domaine. Elle l'offre aux âmes comme un bain salutaire qui lave leurs souillures, comme un breuvage délicieux qui apaise leur soif, comme une sève puissante qui leur communique de saintes énergies.

Les deux flambeaux de l'Ancien et du Nouveau Testament, en se rapprochant, donnent une merveilleuse clarté qui réjouit la foi. Plaignons ceux dont l'esprit demeure dans la nuit malgré tant d'évidence. Le buisson en feu sur l'Horeb, la verge fleurie dans le tabernacle, la toison se remplissant de rosée sur l'aire de Gédéon, chacun de ces trois symboles met puissamment en relief un des côtés du grand mystère de l'Incarnation accompli en Marie ; réunis, ils nous présentent le tableau complet de l'Annonciation tel que l'a peint saint Luc. Ouvrons son Évangile. Voici l'Ange chargé de la plus sublime mission, et l'obéissante brebis qui consent à recevoir la

céleste rosée attendue par le genre humain pour sortir de l'esclavage de l'enfer. Voici la tige stérile par elle-même qui fleurit miraculeusement et porte un fruit béni. Voici encore sur la colline de Nazareth l'obscur buisson qui s'illumine et s'embrase au contact de Celui qui s'appelle : Le Feu dévorant.

Comme Moïse, baissons les yeux en présence de cette grande vision, dépouillons nos préjugés humains et ne permettons à notre esprit que des pensées de respect et d'adoration en présence de cet incroyable prodige de Dieu descendant dans le sein d'une Vierge. Comme Aaron, plaçons la verge fleurie dans le Saint des Saints de notre âme. Que le souvenir et l'image de la Mère de Dieu ne quittent jamais le sanctuaire de notre cœur. Qu'Elle y soit toujours l'objet d'un culte pieux et attendri en même temps qu'une source de douces lumières et de parfums délicats. Comme Gédéon enfin, pressons souvent la toison conservée dans l'Eucharistie. Elle est pleine d'une vertu divine. Pressons-la avec amour, avec force, afin d'en exprimer d'abondantes grâces qui servent à la sainteté et au bonheur de notre vie.

CHAPITRE VI

Maria

Pour la fête du saint Nom de Marie.

Marie, ce nom, de tous ceux que nous donnons à notre Mère céleste, demeure le plus excellent. Nom sublime de la Pureté virginale, nom glorieux de la Puissance souveraine, nom béni de la Bonté aimante. Comme le Nom de Jésus, chanté par saint Bernard, il est doux à la bouche qui le prononce, mélodieux à l'oreille qui l'entend, suave au cœur qui le médite.

L'Église ne se lasse pas de le répéter, de l'invoquer, de l'exalter. Chaque jour, elle emprunte la grande voix de ses cloches pour le mieux faire retentir.

A la nuit tombante, elle le jette dans les ténèbres comme un appel à la lumière : *Ave, Maria.* Dès l'aurore, elle le mêle aux concerts du matin : *Ave, Maria,* et semble vouloir avec lui mener le chœur de la création. *Ave, Maria*, encore à midi, pour remercier Dieu de nous avoir donné par Marie ces clartés intenses qui baignent les pays chrétiens. Comme à chaque instant il est matin, soir ou midi en un lieu du monde, on

peut dire que le nom de Marie monte sans cesse dans les cieux, porté sur les ondes sonores, envolées de nos clochers.

Ave, Maria, répètent avec l'Église toutes les âmes qui croient, prient, aiment, luttent, souffrent, espèrent ! *Ave, Maria*, c'est le cri du pécheur, c'est la prière des saints ! *Ave, Maria*, balbutie l'enfant, *Ave, Maria*, chante la vierge, *Ave, Maria*, murmure le vieillard.

Disons les excellences de ce nom sacré.

I. — Magnum nomen ejus.

Grand est son Nom.

Aux yeux des hommes, les plus grands noms sont ceux qui occupent les premières places dans l'histoire.

Qu'il s'agisse du gouvernement des peuples, de la défense de la patrie ou de l'avancement des sciences, les noms mêlés aux événements les plus illustres, aux victoires les plus éclatantes, aux découvertes les plus merveilleuses, en reçoivent un incomparable éclat. Ils sont écrits dans tous les livres, gravés dans toutes les mémoires. Ils reviennent sur toutes les lèvres et font vibrer tous les cœurs. Gloire éphémère comme l'histoire qui la distribue !

Il n'y a qu'une histoire immortelle, celle qui s'écrit au ciel sur le grand livre de Dieu. Un

jour nous la lirons avec étonnement, car les jugements portés par les hommes y seront rectifiés, les faits racontés par eux avec enthousiasme y seront réduits à leur juste mesure, et la plupart des noms illustres y seront passés sous un dédaigneux silence.

De cette histoire éternelle, rédigée par la Sagesse infinie, la seule vraie, la seule importante, nous connaissons trois pages capitales, et déjà nous pouvons dire qu'il n'est de noms vraiment glorieux que ceux dont elles parlent. A ce titre, le nom de Marie, sans contredit, est à jamais le plus illustre des noms humains.

Lisons la première de ces pages : Dieu, artiste suprême, a réalisé ses idées en dehors de Lui, il les a mises au jour. C'est tout le mystère de la création. Mais Dieu n'a pas créé au hasard, et l'unité règne dans ses œuvres. Une idée première, essentielle, appelle et coordonne toutes les autres. A l'origine des choses, l'idée de l'Homme-Dieu domine tout et avec elle l'idée de Marie qui en est le complément nécessaire. Jésus ne s'appelle-t-il pas le nouvel Adam, et Marie la nouvelle Ève? Marie a partagé avec son divin Fils l'honneur d'être présente à la pensée créatrice, comme la fin où tout aboutit, comme la règle selon laquelle tout a été organisé dans l'univers. Le nom de Marie est intimement mêlé à la gloire de la création : dès ce moment, il est illustre.

Maintenant, essayons de concevoir sans Marie la Rédemption qui est le second fait principal de l'histoire éternelle. N'en est-elle pas l'indispensable instrument? Soit que le Sauveur naisse dans la crèche, qu'il grandisse à Nazareth, qu'il prêche l'Évangile, qu'il expire sur la Croix, ou qu'il revive dans l'Église, Marie, sa Mère, occupe toujours la première place à ses côtés, recevant les premiers rayons de sa lumière, éclipsant tout ce qui l'entoure. Elle est inséparable de la vie, de la mort et des œuvres de l'Homme-Dieu. Dans nos temples, les autels de la Mère se dressent près des autels du Fils : c'est dire que toute la gloire de la Rédemption rejaillit sur son nom.

Le dernier grand évènement, celui qui résume, couronne et explique tous les autres, a le ciel pour théâtre et l'éternité pour cadre. Il s'agit de la glorification et du bonheur des élus. Or, l'élue par excellence, n'est-ce pas Marie? Elle est la Reine du Royaume ! elle est la Mère de la Famille! Vers elle sont tournés tous les yeux et tous les cœurs. Sa vue réjouit les anges et les saints. Elle est la plus belle, la plus glorieuse, la plus honorée, la plus heureuse! Dans l'immense acclamation qui monte vers Dieu, source de toute félicité, le nom de Marie retentit harmonieusement uni à celui de Jésus.

Ainsi, dans l'histoire qui seule restera, dans l'histoire écrite avec la vérité absolue, dans l'his-

toire qu'on lit au ciel et dont l'Église nous apprend quelques fragments, la première place appartient au nom de Marie. Ce nom domine le temps et l'éternité

Marie, ce nom a commencé de retentir, dans le silence de toutes choses quand Dieu s'est mis à l'œuvre pour créer l'univers : — Marie, ce nom ne cesse de retentir sur la terre depuis que Dieu s'est dévoué pour sauver les hommes. — Marie, ce nom, quand tout ici-bas aura pris fin, continuera de retentir dans le ciel dont l'une des joies sera de le répéter sans cesse.

C'est la vraie gloire !

II. — Oleum effusum nomen tuum.

Ton nom est comme un parfum répandu.

En prononçant un nom, on évoque à l'instant la personne qui le porte. Ce nom dit tout ce qu'elle est. Il rappelle les qualités et les défauts de son caractère, la vivacité ou la lenteur de son esprit, la bonté ou l'égoïsme de son cœur, les vertus ou les vices de son âme, la noblesse ou la légèreté de sa conduite, la grandeur ou la bassesse de ses actions. On peut dire que le nom est tout l'homme. Ne suffit-il pas, sans ajouter d'autre blâme ou d'autre éloge, de prononcer son nom pour honorer le saint ou pour faire rougir le misérable? Judas : ce nom porte en lui sa propre

flétrissure. Vincent de Paul : ce nom est à lui-même sa propre louange.

A ce titre, de tous les noms, le plus sublime est en premier lieu celui de Dieu, car il dit la perfection suprême, et après celui de Dieu le nom de Jésus, car il exprime la même perfection rayonnant à travers une nature humaine sans tache. Si maintenant nous prononçons le nom de Marie, nous disons ce qu'il y a de plus excellent après Dieu et après Jésus ! Il n'est pas un nom humain ou angélique qui puisse soutenir la comparaison. En face du nom de Marie, tous les autres noms pâlissent.

Nous croyons qu'au ciel, il y a de brûlants séraphins, de brillants chérubins, de puissants archanges : mais ils ne peuvent, nous le savons, rivaliser avec Marie, en aucun genre de grandeur, de gloire ou de beauté.

Que parle-t-on sur la terre d'admirables vierges ? Marie est la plus pure. — De reines célèbres ? Marie est la plus auguste. — De mères glorieuses ? Marie est la plus sublime. — D'épouses fidèles ? Marie est la plus chaste. — De femmes saintes ? Marie est la plus éminente. — De femmes martyres ? Marie est la plus héroïque.

Marie ; ce nom dit toutes les grâces, tous les mérites, toutes les vertus, toutes les prééminences, toutes les excellences, dans une mesure qui défie l'appréciation.

Marie ; au ciel et sur la terre, pas un nom de créature ne résonne comme celui-là.

De plus, les noms adorables de Jésus et de Dieu n'ont toute leur signification que si on les éclaire en les rapprochant du doux nom de Marie. Isolés, ils expriment l'infini, la toute-puissance, la justice, l'immensité de l'Être suprême. Sont-ils unis au nom de Marie, nous comprenons aussitôt jusqu'où Dieu a porté l'amour et la miséricorde, jusqu'où Jésus-Christ s'est abaissé pour gagner nos cœurs et nous attirer à Lui par la confiance. La suavité tempère la majesté ; ceux qui tremblaient se rassurent.

Si de ces hauteurs divines nous redescendons sur la terre pour considérer les progrès immenses accomplis au sein de l'humanité depuis l'Évangile, nous voyons le nom de Marie briller comme un phare éclairant sur plusieurs points la marche en avant de la civilisation. Ce nom est inséparable de certaines vertus nouvelles, de certains triomphes éclatants, de certains chefs-d'œuvre d'art qui ont décidé de l'existence, de la grandeur et des mœurs des peuples chrétiens.

Voilà pourquoi le nom de Marie est ineffable. Voilà pourquoi il est, à lui seul, la plus noble des louanges. Nous ne le méditerons jamais assez pour en avoir la pleine intelligence, nous ne le répéterons jamais assez à la gloire de notre Mère. Aucun nom n'évoque une beauté humaine plus

achevée, une perfection morale plus grande, une dignité plus auguste, un pouvoir plus haut, une influence plus prépondérante.

III. — Admirabile est nomen tuum.

Ton nom est plein de mystères.

Serait-il étrange d'avancer qu'aucun homme n'a reçu son vrai nom ? Tout nom porté ici-bas a deux sens qui n'ont entre eux aucun rapport, si ce n'est de hasard. Citons Bossuet : ce nom, auquel les hommes ont attaché l'idée du génie oratoire, ne présente par lui-même qu'une idée incertaine. Ce qui prouve que dans les noms humains le sens déterminé par le vocabulaire concorde rarement avec le sens créé par l'opinion.

Chacun de nous aurait le nom qui lui convient si un prophète, lisant nos destinées dans l'avenir, se fût rencontré près de notre berceau pour en faire le choix. C'est pourquoi la plupart de nos noms ne signifient rien ou ne signifient pas ce que nous sommes.

Pas plus que le nom de Jésus, le nom de Marie ne peut être une appellation de hasard. Il a l'esprit de Dieu pour auteur ; c'est dire qu'il a été choisi en connaissance de cause. Ne soyons donc pas surpris s'il a plusieurs sens très profonds dans la langue originale, et si tous conviennent, à la lettre, pour désigner la femme vénérée qui le porte.

Les savants chrétiens nous avertissent que le premier sens naturel du nom de Marie est *Domina*, c'est-à-dire : Souveraine, Maîtresse. C'est de là que nous est venue la belle expression de Notre-Dame. Quel vocable mieux approprié pour désigner la Mère « du Roi des rois », du Seigneur des seigneurs ? Elle règne sur toutes les hiérarchies célestes, c'est pourquoi nous disons Notre-Dame des Anges. Elle règne sur la nature dont les lois fléchissent au gré de sa volonté, aussi l'appelons-nous Notre-Dame des Miracles. Elle règne, enfin, sur les hommes qu'elle se plaît à combler de bienfaits, et les hommes reconnaissants la saluent du titre de Notre-Dame de Grâce !

Notre-Dame ! quelle touchante traduction du nom de Marie !

Le second sens naturel de ce nom béni est : Étoile de la mer. L'Église a consacré cette interprétation dans l'hymne « *Ave, Maris Stella* » dont les premiers mots sont la paraphrase de « l'*Ave, Maria* ». Je vous salue, Étoile de la mer, comme nous disons : Je vous salue, Marie.

Ce sens nouveau caractérise admirablement l'une des plus touchantes fonctions de Notre-Dame, qui est de nous éclairer dans nos ténèbres, de nous diriger dans les grandes tourmentes de la vie, de nous éloigner des écueils, de nous

amener au port du salut malgré tous les flots soulevés.

Marie, Étoile de la mer, quelle invocation propice pour le passager dont la barque est souvent en détresse !

Enfin, toujours suivant l'opinion des docteurs ecclésiastiques, Marie signifie : Océan d'amertume. Ce troisième sens nous dit de quel prix Notre-Dame a payé sa gloire !

L'Église semble s'en être inspirée lorsque, contemplant Marie debout au pied de la croix, elle s'écrie avec le prophète : « A quoi te comparerai-je, à quoi t'assimilerai-je, Vierge, fille de Sion ? » et répond de même : « Ta souffrance a l'immensité de l'Océan. »

La douleur pénétrant jusque dans les dernières profondeurs de l'âme pour la saturer d'une amertume infinie, et la battre de ses vagues, comme l'océan le rocher du rivage, avec une violence que rien ne peut calmer, un flux et un reflux que rien ne peut lasser ; la douleur heurtant, brisant, broyant et revenant sans cesse à la charge avec une impétuosité nouvelle : quelle image pour peindre ce qui se passa dans le cœur de la plus tendre des Mères debout au pied de la croix de son divin Fils ! Et cette image est évoquée par le nom même de Marie !

Lorsque certains noms privilégiés nous revien-

nent à la mémoire ou sont prononcés devant nous, il arrive parfois à notre cœur de s'émouvoir et à nos yeux de se remplir de larmes. Ces noms nous sont si chers! Ils disent tant de choses douces ou sacrées ! Nom de la femme qui nous a portés dans ses bras ! Nom du coin de terre qui nous a vu naître ! Nous ne refusons rien de ce qu'on nous demande en invoquant les deux noms de Mère et de Patrie. Aucun sacrifice ne nous coûte ! Réclame-t-on notre sang, nous le donnons joyeusement.

Ah ! si nous nous sentions vraiment les enfants de la plus sainte, de la plus miséricordieuse et de la plus puissante des mères, nous n'entendrions jamais son nom sacré résonner à nos oreilles sans tressaillir de joie, sans être animés d'une généreuse ardeur de vertu. Il éclaire l'esprit d'une si chaste lumière, il embaume le cœur d'un si virginal parfum ; il communique à l'âme une si noble énergie !

Le chrétien fervent le sait. Aussi, le nom de Marie monte-t-il sans cesse à ses lèvres avec celui de Jésus !

Jésus ! Marie ! C'est sa formule de louanges et d'actions de grâces. C'est sa manière de célébrer la gloire et les bienfaits de Dieu. Avant que ces deux noms aient retenti sur la terre, Dieu était si méconnu et les hommes si misérables !

Jésus ! Marie ! C'est l'expression de sa foi et

de sa confiance en deux puissances et en deux amours inséparables quand il s'agit de nous faire du bien, toujours en éveil sur nos besoins et toujours prêts à entrer en action pour nous secourir !

Jésus ! Marie ! C'est sa prière préférée dans les doutes, les tentations, les dangers, les tristesses et les désespoirs ! C'est aussi son cri de ralliement dans le combat, son cri de joie dans la victoire, son cantique dans le bonheur.

Il est un instant dans la vie où il sera plus doux et plus consolant encore d'unir ces deux noms sacrés, c'est l'instant suprême, l'instant terrible et plein d'angoisses pour qui a conscience d'une justice éternelle !

Ah ! puisse l'éclat de ces deux noms briller à nos yeux mourants comme l'espérance infinie ! Puissions-nous exhaler notre âme en murmurant dans une dernière invocation : Jésus ! Marie ! Le juge souverain ne serait-il pas désarmé ?

CHAPITRE VII.

Mater.

Pour la fête de la Maternité de Marie.

Marie, Mère de Dieu ! Ce titre défie nos hommages. Il semble exclure la familiarité et commander le plus religieux respect. Celle qui le porte se trouve placée si loin de nos misères humaines, si près de la majesté infinie. Être imposant, sacré, inaccessible, qui fait penser à l'Arche d'alliance sur laquelle les Israélites osaient à peine jeter un regard de pieuse curiosité. *Fœderis Arca.*

Mais le Dieu qui s'est dépouillé des rayons de sa gloire, afin de se montrer à nous sous les traits d'un père, d'un ami, pouvait-il laisser Marie dans l'isolement d'une dignité transcendante ? Non. Aussi l'a-t-il rapprochée de nous. Il a voulu qu'elle nous apparût avec l'auréole de suave bonté qui plaît à l'homme sur le front de sa mère.

C'est pourquoi nous aimons Marie plus encore que nous ne la vénérons. La crainte se perd dans la confiance qu'elle nous inspire. Le nom béni de Mère sort sans effort de nos lèvres naïves d'enfant, à l'âge où nous prêtons nos serments à la Reine du ciel ; il reviendra de lui-même sur nos

lèvres flétries de moribond, lorsque nous l'appellerons à notre secours contre le souvenir d'une vie coupable, et contre les appréhensions d'un redoutable avenir.

Si une personne vénérable par l'âge et les vertus nous couvre d'une affectueuse protection, volontiers nous la regardons comme une mère. Elle en a les sentiments sans en avoir la réalité. Si nous disons à Marie qu'elle est notre Mère, ce n'est pas seulement pour figurer l'amour reconnaissant de nos cœurs pour ses bienfaits. Elle est vraiment à nos âmes ce que la femme dont nous tenons l'existence physique est à nos corps. Elle nous a donné la vie surnaturelle, nous sommes nés d'elle, selon la grâce.

Admirable et consolant mystère dont il importe de sonder les profondeurs. Nos âmes aussi avaient besoin d'une mère. Dieu l'a compris et il nous a donné Marie!

I. — Quæ est Mater mea?

Ai-je une mère?

Dans son ardeur à nous sauver, Dieu n'a pas cru faire assez en empruntant notre langage pour nous dévoiler ses secrets, nous dicter ses lois, nous promettre ses grâces. Il a pris une âme, un corps ; il a revêtu notre humanité. Il est descendu parmi nous avec des pensées, des sentiments, des émotions, des mœurs semblables aux nôtres. Il

a trouvé le chemin le plus court pour arriver à notre cœur, pour nous persuader et nous gagner à ses miséricordieux desseins. Nous résistons à la force, elle nous ploie et nous révolte ; à la vérité imposée, elle nous humilie et nous froisse ; mais nous nous rendons à l'amour désintéressé. Il le savait bien Celui qui nous a faits aussi fiers que sensibles. Aussi a-t-il choisi l'amour pour son principal moyen d'action, et le christianisme est-il par excellence la religion du cœur.

Dieu a cherché et découvert, dans les entrailles de notre humanité, les sentiments les plus purs et les plus profonds, ceux des jours d'innocence ; il les a réunis et concentrés dans un être, a pris cet être, se l'est identifié et s'est présenté au monde bon comme un père, tendre comme un époux, affectueux comme un frère. Il revendique, en effet, tous ces titres, et la rédemption est le rétablissement, entre notre Auteur et nous, des relations les plus intimes qui se puissent concevoir ici-bas.

Or, tout se tient et se lie dans l'œuvre de la régénération. De la base au sommet de l'édifice, la même idée directrice doit se retrouver. Dès lors, est-il surprenant qu'il y ait place en Dieu pour ce que l'homme éprouve de plus fort et de plus doux ici-bas ? Il est bon d'avoir un père, un ami, mais leur affection, pour grande qu'elle soit, quand elle ne nous fait pas défaut, ne suffit point

à contenter notre cœur. C'est ailleurs qu'il faut chercher l'amour qui peut suppléer tous les autres et qui ne manque jamais à personne.

Du berceau à la tombe, nous portons en nous, à l'endroit le plus sacré de notre pensée, une image chérie. Nous la regardons avec attendrissement lorsque nous sommes délaissés de tous, nous la consultons avec fruit dans nos jours sombres, aux heures du péril ou du malheur nous recourons à elle avec consolation. La douce vision éclaire et rassérène la vie. Elle émeut l'homme fait, elle arrache encore des larmes au vieillard. Une mère a sa place marquée à jamais dans le cœur humain, elle exerce sur lui une influence décisive. Qui n'a pas connu sa mère ici-bas aura beau s'entourer de frères et d'amis, il y aura toujours en lui de l'orphelin.

Tels nous a faits la nature. Le christianisme ne méconnaîtra pas ce côté de notre être. Il n'exclura pas un ordre de relations aussi intimes, aussi nécessaires, aussi douces. Il les admettra, au contraire, avec un caractère plus prononcé de noblesse et de sainteté. Des hommes régénérés par la grâce de Jésus-Christ il a composé une vaste famille de frères. Il leur a donné Dieu pour Père, il leur doit une Mère. Et pourquoi non? Déjà dans l'ancienne loi, comme s'il eût été impatient de répondre à certaines exigences de notre nature, Dieu, alors si terrible sous le nom de Jéhovah,

force toutes les expressions du langage pour donner à son peuple fidèle l'idée avant-courrière de la grâce réservée aux temps futurs. Par la bouche inspirée de ses prophètes, il se compare tantôt à la nourrice qui allaite l'enfant, *quasi nutritius*, tantôt à la mère qui le caresse et l'embrasse, *si mater blandiatur*. Il renchérit encore sur ces pensées. Comme s'il eût été jaloux de dépasser même la tendresse d'une mère, il ajoute ces mémorables paroles : « Une femme fût-elle capable d'oublier le fruit de ses entrailles, pour moi, jamais je ne vous oublierai ». Les Juifs lisaient ces touchantes protestations de leur Dieu dans les livres d'Isaïe.

Il est manifeste, Dieu envie les liens d'amour par lesquels il nous a unis les uns aux autres. La tendresse maternelle surtout provoque son cœur à une sorte d'émulation. Il nous aime avec passion, il nous le dit avec feu, et cependant nous demeurons intimidés en sa présence. A nos yeux son autorité souveraine nuit à sa bonté. Il reste père, il reste juge, il reste la raison sévère, inflexible. Sa justice met des bornes à sa miséricorde, à sa clémence. Petits et pécheurs, nous tremblons devant lui.

Entre le cœur de Dieu et le cœur de l'homme une place est libre, la même que nous remarquons ici-bas, entre le cœur du père et le cœur de l'enfant. La religion ne sera ni moins ingénieuse ni moins bonne que la nature. Elle aussi saura

utiliser le cœur de la femme, mais de la femme prise dans son caractère le plus auguste, le plus pur, le plus indulgent. Elle fera intervenir entre Dieu et notre âme si souvent gênés dans leurs relations, si souvent mis en conflit par le péché, l'influence qui s'interpose sans cesse au foyer domestique pour apaiser d'un côté et rassurer de l'autre, pour enlever le malaise et diminuer la tension des rapports. On verra Dieu, comme un Père, céder de ses droits avec complaisance, et l'homme, comme un enfant, s'enhardir à croire et à espérer. Mais cette mère désirée, réclamée, pressentie par notre foi, existe-t-elle ? Quelle créature humaine possède l'honneur d'être alliée à Dieu pour présider à la famille chrétienne ? Est-il besoin de la nommer ?

II. — Hæc est Mater.

Voici ma Mère.

Selon l'Écriture, Dieu a façonné en dernier lieu de ses propres mains la mère destinée à donner naissance au genre humain. A Ève, s'arrête la marche ascendante de la création. Elle apparaît comme le couronnement de l'œuvre des six jours. Pour l'orner, le Créateur n'a pas compté ses dons. Il s'est plu à la combler. Il a voulu, pour me servir d'une expression célèbre, que la mère des vivants fût la mère de beauté. Elle fut

telle en effet aussi longtemps que le péché n'eut pas terni sur son front l'éclat de l'innocence et versé des flots d'amertume dans son cœur.

Il s'impose qu'à l'origine des choses nouvelles nous apercevions à côté de l'Adam nouveau, auprès du berceau de nos âmes, une Ève, une Mère qui ne le cède en rien à la première, que dis-je, qui la dépasse encore en perfection à nos yeux. Dieu a jugé comme nous. Il avait choisi une vierge pour donner la vie temporelle à son fils unique. Dans ce dessein, il l'avait séparée des filles déchues de notre race, et il avait épuisé sa puissance à la rendre digne d'être le sanctuaire du Verbe incarné, le sanctuaire de la Sainteté et de la Beauté suprêmes. Devenue Mère de Dieu, cette vierge dominait d'assez haut l'univers et brillait d'un assez vif éclat pour qu'aucune femme ne pût être rapprochée d'elle ; même l'Ève des beaux jours du paradis pâlissait devant sa fille, sur laquelle jamais n'a pu s'étendre l'ombre pernicieuse du péché. L'honneur d'être la Mère du genre humain racheté revenait de droit à Marie. Elle seule pouvait paraître avec gloire à côté de l'Adam céleste. Elle seule pouvait être acceptée de nos cœurs. Elle seule possédait le prestige sans lequel la vraie maternité n'existe pas. Le premier élément ou si l'on veut la première forme de l'amour filial n'est-ce pas l'admiration ? L'Église le savait. Elle n'a pas oublié, dans les litanies qu'elle

chante en l'honneur de Marie, de la saluer sous le titre de Mère admirable, *Mater admirabilis*.

Le rôle de la maternité ne se borne pas à exciter l'admiration. Il exige d'autres qualités que celles réclamées par notre besoin d'idéal. Une mère a des fonctions pratiques et utiles à remplir. Elle est essentiellement une médiatrice. Apaiser, protéger, consoler, c'est sa tâche quotidienne au foyer domestique. Elle est la puissance bienfaisante sous les ailes de laquelle l'enfant s'abrite avec bonheur. Aux heures de crainte, c'est son refuge assuré, son refuge aimé. La colère et la sévérité paternelles échouent devant cette barrière protectrice comme l'océan furieux s'arrête devant le grain de sable du rivage.

Dans l'ordre surnaturel, le Père, c'est Dieu, et l'enfant, c'est chacune de nos âmes. Où trouver l'être intermédiaire, l'être assez proche de Dieu pour exercer sur lui un réel pouvoir, assez proche de nous pour avoir prise sur nos cœurs?

Où trouver une dignité assez grande pour que Dieu compte avec elle, une bonté assez bénigne pour que le plus misérable d'entre nous ose s'en prévaloir? Où? si ce n'est en Marie, si ce n'est dans la femme que nous voyons au ciel triompher au-dessus des anges, après l'avoir vu travailler sur la terre parmi les humbles.

Le dernier des hommes, pour pécheur ou criminel qu'il soit, s'approche sans effroi de cette

femme du peuple, de cette ouvrière, compagne d'un charpentier, de cette créature humaine, petite, modeste, méprisée, ne sortant de l'ombre silencieuse où elle a passé sa vie entière que pour faire bénir sa prévoyance miséricordieuse. Son existence, ses travaux, ses vertus, tout rapproche Marie des malheureux : ils se sentent de sa race, de sa famille. Auprès d'elle, ils sont bien auprès de leur Mère. Que craindraient-ils? Ne sont-ils pas en sécurité?

Le premier des êtres, en présence de celle qu'il a choisie pour Mère, établie Reine des Cieux, élevée à une excellence d'état unique, n'est plus libre de donner cours à sa colère. Aussitôt qu'il voit Marie s'intéresser au coupable, il n'est plus libre de frapper, de châtier, de punir. Le regard, la prière de Marie arrêtent son bras. Il ne peut rien lui refuser, parce qu'il ne peut la contrister. Qu'elle supplie, demande ou exprime un désir, Dieu se plaira toujours à faire sa volonté. Un refus, une hésitation de la part de Dieu paraissent également impossibles.

Voilà bien la Mère qu'il fallait à nos âmes, la mère toute-puissante sur le cœur du père, toute-puissante sur le cœur de l'enfant.

Enfin, la fonction par excellence de la mère est de donner la vie, et, après l'avoir donnée, d'aider par des soins de tous les instants à sa conservation et à son développement. Une autre que

Marie ne pouvait efficacement remplir cette tâche à l'égard de nos âmes ! Ici, nous touchons au nœud sacré de tous nos mystères, nous sommes au point central des grands desseins de Dieu sur nous. La maternité spirituelle de Marie est la conséquence forcée de sa maternité divine. Le jour où elle enfantait le Rédempteur, elle devenait la cause et le principe de la vie surnaturelle. Tout chrétien qui remonte à l'origine du fleuve dont les eaux salutaires coulent en lui s'arrête nécessairement aux pieds de Marie. D'elle est sortie la vie qui l'anime. Il la reconnaît et la salue avec amour comme la mère de son âme. S'il vit spirituellement, c'est par elle, s'il espère vivre d'une vie surnaturelle plus intense, c'est encore par elle. Marie n'est pas une source qui s'est tarie après avoir donné une fois Jésus au monde. La source continue de se répandre de plus en plus abondante. Elle cherche des issues toujours plus nombreuses. Elle veut sillonner par mille canaux la terre entière pour y vivifier la foule des âmes qui sont encore dans la mort. C'est dire que sa maternité spirituelle est toujours en action, comme nous le montrerons dans le chapitre suivant.

O Marie, il convenait que vous fussiez notre Mère, non seulement à cause de vos éminentes qualités et de votre puissante bonté, mais encore à cause de la plénitude de vie qui est en vous et

qui demande à s'épancher. Votre choix s'imposait. Vous ne pouviez nous donner Jésus sans nous donner la vie. Vous ne pouviez avoir l'honneur d'être la mère de Dieu qu'à la condition d'être encore la mère des hommes.

O Mère, le ciel et la terre vous saluent sous ce titre glorieux et doux. Il est à vous pour toujours comme celui de Père est à Dieu. Le chrétien qui tremble devant son juge sait où trouver un asile : vos bras comme votre cœur lui sont largement ouverts. Qu'il s'y jette avec confiance, il ne sera pas trompé !

Un homme, que le désespoir oppressait, se prosterna un jour devant l'image de Marie. Il priait en sanglotant. Il disait et redisait ces paroles touchantes : *Monstra te esse matrem*, montrez que vous êtes ma mère ! Une mère a pitié de son fils malheureux, ayez pitié de moi ; une mère couvre son enfant à l'approche du danger, secourez-moi ; une mère entoure de soins son enfant malade, soulagez-moi, montrez que vous êtes ma mère. Il priait et sa prière semblait n'éveiller aucun écho dans le ciel. Rien ne répondait à ses gémissements, à ses supplications, que la tempête dont son cœur était bouleversé.

Après une longue attente, une attente pleine

d'angoisses, le tumulte intérieur finit par s'apaiser et, tout à coup, dans un endroit de son âme, une voix très douce murmura ces mots : *Monstra te esse filium*, montre que tu es mon fils ! Le malheureux comprit, il fit le nécessaire et Marie le sauva.

Cette réponse intérieure, grâce d'en haut ou inspiration d'une conscience croyante, contient un salutaire enseignement : Marie se montre notre vraie Mère lorsque nous nous montrons ses véritables enfants. Pour avoir le droit de placer en elle une confiance sans bornes et d'espérer tout de son intervention auprès de Dieu, il serait insuffisant de l'honorer des lèvres, de la vénérer et de l'aimer en paroles. Elle ne se laisserait pas toucher. Les seuls enfants qu'elle se plaise à écouter sont ceux qui s'efforcent de ressembler à Jésus, son fils premier-né. Vivons de la vie de Jésus, devenons semblables à lui, doux et humbles, pieux et purs, esclaves du devoir, soumis à Dieu ; haïssons le mal, luttons contre la passion, cherchons les biens du royaume, et alors venons aux pieds de Marie, notre Mère nous reconnaîtra, elle ne saurait nous laisser périr. La vie présente, la mort, l'éternité n'auront pour nous plus rien d'effrayant. Marie sera toujours avec nous, pour nous protéger, nous bénir et se montrer en tout notre Mère.

CHAPITRE VIII.

Mater alma.

Pour faire suite au chapitre précédent.

Montons au Calvaire et plaçons-nous au pied de la croix où Jésus est sur le point d'expirer. Nous y serons témoins d'une scène mille fois racontée, mais toujours nouvelle, toujours émouvante pour un cœur chrétien. La sainte victime a bu jusqu'à la lie le calice d'amertume. Son corps percé, couvert de plaies sanglantes, achève de souffrir et de mourir. Son âme, en proie à une indéfinissable angoisse, achève d'offrir à la justice suprême le sacrifice qui doit sauver le genre humain. Le Sauveur s'apprête à jeter le grand cri final, le cri de victoire qui clôt le temps de la malédiction et ouvre l'ère de la grâce. Mais auparavant, il fixe ses yeux mourants sur le petit groupe d'amis fidèles, présents à son agonie, et, du même regard plongé dans l'avenir, il aperçoit le cercle immense des chrétiens qui dans la suite des âges viendront pleurer d'amour à ses pieds. Alors son âme tressaille. « Femme, dit-il à Marie dont le cœur en cet instant solennel est blessé de mille glaives, femme, voilà votre Fils ». Il lui

désignait l'apôtre Jean, le représentant de cette Église, de cette magnifique assemblée de frères et d'amis soudain évoquée dans une vision sublime.

Cette parole sacrée ne créait pas entre Marie et nos âmes une relation nouvelle. Elle révélait un mystère caché. Elle manifestait un fait existant, mais encore ignoré.

Ce qu'une femme ressent pour l'enfant à qui elle vient de donner le jour, Marie au Calvaire l'éprouve pour l'Église naissante. Une tendresse infinie qu'elle ne se connaissait pas s'éveille en son cœur. Elle regarde les hommes avec des yeux nouveaux. Elle s'avoue leur mère, leur vraie mère au sens surnaturel et divin. Après dix-huit siècles, lorsque nous, les derniers venus du peuple chrétien, nous nous agenouillons au pied de ses autels, nous ne sommes pas des étrangers ni des inconnus pour elle. Ses entrailles maternelles s'émeuvent à notre aspect, car de nouveau elle entend la suprême déclaration de Jésus : « Femme, voilà votre fils ». En chacun de nous, à mesure que nous passons ici-bas, elle en trouve une application vivante.

La maternité proclamée au Calvaire n'est pas un vain titre. Elle comporte vis-à-vis de nos âmes des fonctions réelles, des fonctions admirables. Nous essayerons de nous en rendre compte en établissant un parallèle instructif entre Marie et nos mères d'ici-bas. Ce sont, en effet, de part et

d'autre, même ministère, mêmes devoirs, même amour, avec quelque chose de plus saint et de plus sacré du côté de la mère de nos âmes Chez nos mères tout est humain, en Marie tout est divin.

I — MATRES NOSTRÆ.

Nos mères.

Après l'avoir conçu, porté dans ses entrailles et mis au monde, la mère reçoit son frêle enfant, l'allaite et l'entoure de soins délicats. De son dévouement, toujours éveillé, toujours prêt, elle lui forme comme un sein nouveau où elle continue de lui donner la vie. Elle le dispute à la faiblesse, aux dangers, à la maladie, à la mort qui le guettent et le menacent sans cesse. Une autre tâche bientôt s'impose à elle. A mesure que le corps se fortifie, l'âme se développe. Il s'agit de la former à la vie qui lui est propre. La mère n'y manque pas. Elle initie son enfant à la vérité et lui donne les premières leçons de vertu. Elle l'introduit dans la famille, la religion, la société. Elle assiste les premiers pas qu'il fait dans ce monde nouveau. Elle ne l'abandonne jamais. L'enfant grandi pourra refuser son assistance, elle ne se lassera pas de la lui offrir. Tant qu'elle vivra, elle lui ouvrira ses bras comme un refuge pour les heures de souffrance et les heures de tempête. En mourant, elle lui laissera

le souvenir de son amour pour l'éclairer et le consoler. Voilà le ministère dont nos mères terrestres s'acquittent avec une tendresse que rien ne saurait décourager. Elles sont l'instrument béni dont Dieu se sert avec une délicatesse sans égale pour nous introduire dans la vie naturelle. Tant que l'enfant n'a pas atteint la perfection vitale, la mère n'a pas terminé sa mission.

Au moment où il est conçu, l'homme reçoit la vie dans son principe, à l'heure de sa naissance, il la reçoit dans son exercice le plus limité ; au temps de l'enfance et de l'adolescence, il en reçoit peu à peu les forces et les énergies ; lorsqu'enfin il quitte la maison paternelle pour s'établir dans le monde, il en acquiert la plénitude et l'indépendance. La part de la mère est grande dans ce quadruple don de la vie. Son action tantôt subordonnée, tantôt supérieure, mais toujours unie à celle du père, s'exerce avec plus de constance dans la durée, plus de douceur dans les procédés et plus d'efficacité dans les résultats.

Si maintenant nous nous élevons jusqu'au monde surnaturel, nous constaterons que Dieu s'est merveilleusement répété, tant la maternité spirituelle est calquée fidèlement sur la maternité temporelle.

II. — Dedit Dominus ut conciperet et pareret.

Dieu lui donna de concevoir et d'enfanter.

Il est un premier acte d'amour par lequel Dieu saisit notre âme et la prédestine à la vie de la grâce. Cet acte constitue la conception spirituelle. Toutes nos destinées en dépendent. Il en est le principe fécond. Nous pouvons déterminer l'instant précis où nous avons été réellement et efficacement appelés à quitter les régions de la mort pour entrer dans celles de la vie. A n'en pas douter, ce fut l'heure où le Verbe s'est fait chair. Dès ce moment, en effet, nous étions présents à la pensée de Jésus-Christ. Son premier acte humain fut de s'offrir pour nous à la divine justice. A peine conçu lui-même, il priait son Père d'avoir pitié de nous, de nous pardonner, de nous adopter et de nous sauver, et dès lors sa prière était entendue. Notre vocation à la vie chrétienne et à la vie éternelle date du jour de l'Annonciation, ce jour-là, nos âmes furent, elles aussi, conçues surnaturellement.

Mais, si dans cette mystérieuse opération le Verbe ne s'était pas rencontré avec Marie pour agir de concert avec elle, ce précieux résultat n'aurait pas été obtenu. Ses desseins miséricordieux sur nous eussent été à jamais frappés de stérilité. Rien d'efficacement salutaire n'en serait sorti. Le libre concours d'une créature humaine

a été réclamé, il était nécessaire. Il a été accordé et la parole qui l'octroyait a eu sur tout l'événement une influence décisive. Nous pouvons l'affirmer, tant cette vérité paraît évidente, si nous avons été conçus spirituellement, c'est dans le sein de Marie en même temps que Jésus. Le même amour virginal qui a donné au Christ le principe de la vie terrestre nous a donné le principe de la vie céleste.

Presqu'au lendemain de cet événement d'où est sortie la régénération du monde, la Vierge-Mère de Dieu, entreprend un long voyage. Elle va visiter sa parente, cette Elisabeth dont l'ange Gabriel avait annoncé la prochaine et miraculeuse maternité. Aux premiers mots que Marie prononce, Jean tressaille dans sa prison et étonne sa mère. Ah ! c'est qu'une extraordinaire transformation a été soudain opérée en lui ! Le Sauveur a sanctifié son précurseur. Or, n'est-ce pas la démarche de Marie qui a permis à Jésus d'approcher de Jean, n'est-ce pas la voix de Marie qui a tiré Jean de son inconscience et lui a révélé la présence de Jésus ? A la Mère de Jésus revient l'honneur d'avoir préparé et rendu possible l'action surnaturelle qui a fait du fils d'Élisabeth le plus grand parmi les hommes nés de la femme. Nous voyons là le premier effet de la seconde maternité de Marie et l'image de ses interventions incessantes pour procurer à Dieu des

enfants et à Jésus des frères et des apôtres. Sa main est dans tous les événements qui rapprochent un homme de la lumière et du salut, et sa voix dans tous les appels qu'entendent les âmes endormies dans la nuit ténébreuse. Elle agit, elle parle, elle s'emploie activement dans le but de les réveiller et de les disposer à recevoir le grand bienfait d'une vie nouvelle. Elle ne se lasse jamais, elle ne s'effraie ni de la distance, ni des obstacles, quand il s'agit de nous atteindre. Elle est toujours la Vierge qui d'un pas empressé franchit les montagnes de Judée. Elle nous a tous conçus avec Jésus, son premier-né, et elle continue de nous porter dans le sein de son amour, en attendant qu'elle puisse nous enfanter à la grâce.

Que le jour de notre naissance spirituelle, le jour sacré où notre âme entre dans le monde de la sainteté et respire l'air pur du ciel chrétien, se lève pour la première fois sur les fonts baptismaux ou pour la vingtième fois au tribunal de la pénitence, cette autre piscine régénératrice, l'hommage de notre reconnaissance et de notre amour doit monter vers Jésus et Marie comme vers notre Père et notre Mère. Tous deux, d'un même effort, ont contribué à nous introduire dans la vie de la grâce. Nous le savons, c'est dans le sacrifice du Calvaire que la foi trouve la cause puissante qui, en détruisant le péché, a détruit la

mort. Mais nous savons aussi que, si Jésus a souffert d'atroces douleurs pour nous sur la croix, au pied de la même croix, et pour la même cause, une femme unie à lui par le sang et l'amour en a reçu le terrible contre-coup. Avant de prendre le chemin du ciel pour nous justifier devant Dieu, les souffrances du Rédempteur ont pris le chemin du cœur de Marie pour s'y enrichir de ses gémissements et de ses larmes.

O grâces de pardon, ô grâces vivifiantes, soit que vous tombiez dans l'âme d'un enfant nouveau-né ou dans l'âme d'un chrétien coupable, c'est la passion de Jésus, mais aussi la compassion de Marie qui vous attirent et provoquent votre chute bienfaisante.

Au Calvaire même, le Sauveur a constaté le fait. Par ce nom de femme qu'à l'étonnement de nos cœurs il donne à sa Mère en un moment aussi cruel, il la salue comme sa mystique épouse. Il nous désigne à elle comme les fruits de ce sanglant mais fécond mariage : « Voilà votre fils, voilà le fils que nous engendrons ensemble, voilà le fils de notre commun et douloureux amour. » C'est pourquoi, au sortir des eaux baptismales où nous trouvons la vie, et des eaux de la pénitence où nous la retrouvons après l'avoir perdue, Marie nous reçoit entre ses bras maternels, comme les enfants nés de ses larmes mêlées au sang de Jésus-Christ.

III. — Alii et vitam æternam do eis

Je les ai élevés et je leur donne la vie éternelle.

Le temps présent est l'époque de l'enfance et de l'adolescence pour nos âmes régénérées. Notre devoir constant est de grandir pour arriver à la plénitude de l'âge. Toujours avancer, toujours progresser dans la vertu, dans la sainteté, toujours se rapprocher de cette perfection dont l'Évangile nous a tracé les règles, tel est le programme qui s'impose à nous. C'est la loi chrétienne. Dans la lutte pour atteindre un si noble but, Marie nous assiste invisible, mais vigilante et active. Elle est à nos côtés pour surveiller nos premiers pas, nous soutenir, nous défendre, nous relever après nos chutes, nous affermir dans nos progrès.

On peut se demander pourquoi l'Écriture est muette sur Marie à partir du jour de la Pentecôte. Une dernière fois elle nous la montre au Cénacle recevant le Saint-Esprit en compagnie des apôtres, et c'est tout. La vieillesse et la mort de la Mère de Jésus restent ensevelies dans une impénétrable nuit. A notre sens, il est une raison mystérieuse et profonde à ce silence des écrivains sacrés.

Il nous fait entendre que la scène du Cénacle dure toujours. L'histoire évangélique de Marie se ferme sur ce fait, parce que ce fait ne prendra fin qu'avec le monde. Marie siège à jamais dans l'assemblée apostolique devenue l'immense peu-

ple chrétien. L'Esprit-Saint repose toujours sur elle dans sa plénitude, et c'est d'elle qu'il part toujours en se divisant pour descendre sur chacun de nous et y opérer notre sanctification. Marie demeure, dans l'Église, le centre du feu divin qui embrase les âmes, les anime, les met en mouvement pour le noble et incessant exercice de la vie surnaturelle. D'elle à nous rayonnent avec une intensité croissante la lumière, la chaleur et la force dont l'action a renouvelé le monde moral. Comme elle a travaillé avec Jésus à nous enfanter, elle travaille avec l'Esprit créateur et vivificateur à nous fortifier, et ce concours qui la consacre encore une fois nôtre mère, la rend en même temps l'Épouse de l'Esprit-Saint. Nous voyons là une belle raison de ce titre qu'à l'envi lui ont prodigué tous les saints.

La période d'évolution va prendre fin, l'heure sonne pour le chrétien de quitter le séjour incertain de la terre et d'aller s'établir dans l'heureux et immuable séjour du ciel. Pourquoi prions-nous Marie avec tant d'instance de se souvenir de nous à l'heure de la mort et de nous recevoir entre ses bras au sortir de ce monde? Pourquoi la saluons-nous comme la patronne de la bonne mort et comme la porte du ciel? Ah! c'est que sa mission ne se termine pas ici-bas! elle se continue à travers la mort et au delà.

Au moment suprême où nos destinées se fixent

pour jamais, notre Mère céleste est présente. Là éclate sa tendresse, là se concentre l'effort de son pouvoir, là triomphe son assistance. Elle aussi mourut; sa mort fut l'acte d'amour le plus ardent qu'elle ait produit, son cœur en a été brisé; le plus excellent, son âme avait atteint le point culminant de la perfection; le plus saint, il procédait d'une dernière grâce supérieure à toutes les autres. Armée des mérites incalculables de son bienheureux trépas, elle accourt invisible au chevet d'agonie de ses enfants. Elle les dispute à la tentation, au désespoir, elle rassérène leur pensée aux abois, elle leur fait produire l'acte d'abandon et d'amour qui purifie et sauve non pas seulement de l'enfer, mais encore du purgatoire; en un mot, elle leur obtient une fin semblable à la sienne. L'enfant s'endort doucement entre les bras et sur le sein de sa mère.

La mort n'a eu sur Marie qu'une action passagère. Dieu devait à la pureté sans tache, à l'innocence de son corps de le glorifier sans retard. Il le fit, et depuis le jour de son Assomption, notre Mère jouit, dans les splendeurs de l'immortalité, de la parfaite intégrité de sa nature. Elle seule possède présentement ce privilège avec Jésus son divin Fils. Mais un jour, nous aussi, nous ressusciterons après la courte expiation du tombeau. Une vertu toute-puissante ranimera nos cendres, nous restaurera, nous illuminera et nous sancti-

fiera dans nos corps retrouvés pour toujours. La vertu qui est dans la chair virginale de Marie passera en nous. Sa beauté, sa gloire nous seront communiquées! Nous serons beaux et immortels comme elle. En attendant, son amour veillera fidèlement sur nos tombes marquées de la croix.

Mais le ciel et la terre ont passé. La consommation finale s'est produite. Tous les enfants sont réunis dans la maison du Père. Les joies éternelles, les joies sans mélange sont devenues leur partage. Ils jouissent du bien infini, ils jouissent de Dieu! Marie ne reste pas étrangère à leur félicité, elle contribue pour une part singulière à leur rendre le séjour du bonheur plus gracieux et plus doux. Eternellement, les élus se plairont à la contempler, à la bénir, à la chanter; comme elle, à les voir à ses côtés, à les entourer de sa tendresse, à les combler de ses bienfaits. Toujours elle sera notre Mère, comme toujours nous serons ses enfants.

Après ce tableau en raccourci, mais complet des fonctions de Marie auprès de nos âmes, nous le comprenons sans peine, c'est une vraie mère que Dieu nous a donnée en elle. Il a voulu que cette auguste Créature, en qui il a mis la fleur de tous les sentiments maternels, fût pour chacun de nous au point de vue spirituel ce qu'elle a été pour Jésus dans l'ordre corporel. Elle est liée à Jésus pour jamais par tout ce qu'elle a

donné de substance humaine à Jésus. Elle est liée éternellement à nous par l'être nouveau que nous tenons d'elle. Depuis le moment où la vie divine prend obscurément le chemin d'une âme jusqu'à celui où elle s'y épanouit en pleine gloire céleste, Marie ne cesse d'influer sur son développement et son progrès. Elle est la mère de Jésus selon la nature, elle est la Mère de nos âmes selon la grâce.

Quel chrétien pourrait sans que sa foi tressaille penser à la Mère de Jésus? Ne sait-il pas d'où procède le fleuve aux flots impétueux, aux flots sans cesse grossissants, qui féconde et fait fleurir le vaste désert de son âme. Ah! les saints frémissements, les mouvements généreux, n'est-ce pas le Cœur de Marie qui les transmet à son cœur? Ne se sent-il pas sous le charme d'un regard maternel tombé d'en haut, d'un regard dont la flamme l'enveloppe tout entier de la plus vive et de la plus douce tendresse. Vision ineffable! Certitude délicieuse! Pourquoi craindre? L'œil de la plus aimante des mères nous protège! Son cœur débordant de grâces nous vivifie! Si désolés et si faibles que nous soyons, il suffit que nous n'opposions point d'obstacles volontaires à l'expansion de la vie émanée d'elle, pour la voir grandir en nous.

Nous avons reçu de nos mères de la terre une existence misérable, triste, remplie de souillures et de douleurs, et cependant nous les aimons, nous

les chérissons. Elle nous l'ont donnée avec tant d'amour ! Elles l'ont protégée, soutenue, consolée avec un dévouement si extraordinaire ! Notre amour filial est leur récompense. Il acquitte notre dette envers elles. Il a le secret de les émouvoir et de les rendre heureuses. Ne devons-nous pas à Marie ce qu'il y a de plus pur, de plus délicat et de plus suave dans ce sentiment ? Elle nous a fait et nous continue le don incomparable de la vie surnaturelle, de la vie telle qu'elle est en Dieu, de la vie telle que nous la désirons, ne lui devons-nous pas en échange le don de nos cœurs ? Ne devons-nous pas l'aimer, la chérir et mettre en elle toutes nos espérances ? Y a-t-il un autre moyen de lui causer du bonheur et de lui payer la dette de nos âmes ?

CHAPITRE IX.

Pia Mater.

Pour faire suite aux chapitres précédents.

Rares sont les mères sans affection. S'il se rencontre des femmes assez dénaturées pour rejeter loin d'elles le fruit de leurs entrailles et abandonner au hasard l'être frêle qu'elles ont eu le malheur de mettre au monde, nous les flétrissons du nom de marâtres et nous vengeons ainsi la maternité.

Une vraie mère ne cesse jamais de porter dans son cœur celui qu'elle a porté dans son sein. Elle ne perd jamais de vue son enfant, elle le suit pas à pas dans l'existence avec le regard de son âme. Elle s'intéresse à tous les événements où il est mêlé. De pensées, de désirs, d'ambitions, de craintes ou de joies, elle n'en a plus que pour lui. Elle oublie sa propre personnalité. C'est lui qui vit en elle, il est le roi de son cœur. Il se peut que ce tableau paraisse trop chargé. On sera indulgent. Quel fils ne croit que toutes les mères se ressemblent?

Osons maintenant porter un respectueux regard sur le cœur de Marie, de cette réelle et aimable mère de nos âmes, pour y étudier, à leur source

même, les sentiments dont il est animé à l'égard de chacun de nous. Marie nous aime tendrement, d'un amour de mère ; il n'est pas un chrétien digne de ce nom qui n'en ait la douce assurance. Sa foi ne lui permet pas l'ombre d'un doute. Au seul énoncé de son nom, à la seule vue de son image, il se sent délicieusement ému tant qu'il est pieux et pur. On dirait un bon fils qui se souvient de la meilleure des mères.

I. — Cor Matris.

Le cœur d'une mère.

En créant l'homme, Dieu mit en lui premièrement la bonté. Belle pensée de Bossuet partout connue et citée. Serait-il téméraire de la compléter en ajoutant que le Créateur a réservé toute la délicatesse de cette précieuse qualité pour en orner le cœur maternel ? Cette seconde pensée semble aussi évidente que la première.

La bonté est le lien qui nous unit, la vertu cachée qui nous fait trouver du bonheur à nous rapprocher les uns des autres. La sympathie, l'amitié, l'amour en sont les formes diverses comme tout ce qui touche, émeut, va au plus intime de l'âme, en est le fruit.

Il ne paraît pas déplacé de faire ici l'histoire rapide de ce sentiment primordial et de montrer comment il naît et se développe en nous pour triompher dans nos mères.

Lorsque l'homme aperçoit en dehors de lui un reflet de sa vie, de ses aspirations, de ses douleurs, qu'il rencontre quelque chose de soi dans un autre, aussitôt un frisson mystérieux le parcourt tout entier. C'est une vibration de son être, un tressaillement de son cœur dans une joie délicieuse. Plus la ressemblance aperçue est parfaite, plus le bonheur éprouvé est exquis. Ainsi, chose étrange, ce qu'il y a de plus pur et de plus désintéressé en nous repose en définitive sur un certain amour de soi, mais entendu dans un sens qui exclut l'amour-propre.

Presque nulle en présence de la matière inerte et stérile, la sympathie s'éveille en nous à l'aspect de la plus humble plante, née dans un champ ou dans un jardin. Cette plante nous représente notre vie et nous l'aimons. Comme nous, elle apparaît petite et frêle ; comme nous, elle grandit lentement pour s'épanouir en un jour de gloire fugitive et bientôt se dessécher et mourir. Dans l'éphémère existence d'un brin d'herbe, nous retrouvons toute la destinée humaine, voilà pourquoi la vue d'un végétal nous plaît, nous émeut, parfois nous attendrit aux larmes. Un auteur de ce siècle a écrit le roman d'un prisonnier et d'une fleur. Tous ses autres livres sont oubliés, on lit encore celui-là avec émotion. Qui a jeté une imperceptible semence dans un peu de terre, et en a suivi l'évolution, a connu ce sentiment.

Il grandit et devient plus vif en présence des êtres doués d'une vie plus parfaite, plus semblable à la nôtre. Dans l'animal, nous apercevons presque tous nos organes, beaucoup de nos besoins, quelques-uns de nos instincts. Comme nous, il a de la tendresse, il souffre, connaît la joie et la tristesse. C'est pourquoi le pauvre, dénué d'affection plus élevée, repoussé et méprisé par le reste des hommes, s'éprend d'une si touchante amitié pour le chien fidèle qui lui tient compagnie, partage son logis et son pain, le caresse, le défend et le regarde d'un œil intelligent et doux.

Ce n'est plus seulement une ressemblance plus ou moins vague et éloignée que l'homme aperçoit dans l'homme, ce sont les traits de son visage, les mouvements de son cœur, les idées de son esprit, les habitudes de sa vie. Aussi l'homme aime-t-il l'homme comme il n'aime aucune autre créature. Cette affection s'appelle l'humanité, l'amour du prochain. Elle est innée en nous. Elle y semble souvent obscurcie, altérée, dénaturée par les passions ; mais pour l'y faire reparaître dans sa pureté et son ardeur native, il n'est pas nécessaire d'une grande vertu. Il suffit de se supposer dans un isolement absolu, loin de ses semblables, seul au monde, sous le plus beau ciel, sur une terre parée à souhait de plantes et d'animaux utiles et agréables. Quel vide, quel ennui dans ce paradis terrestre ! Ah ! comme nous donnerions tous les

soleils et toutes les étoiles, toutes les fleurs et tous les oiseaux, pour avoir le bonheur de contempler un visage humain, quand ce serait le visage de notre plus mortel ennemi !

Tous les hommes se ressemblent par la nature, mais diffèrent dans mille détails, par l'origine, la naissance, la langue, les mœurs, les nuances de la pensée, du caractère et du sentiment. Effaçons une à une ces différences, et nous verrons tomber successivement les barrières qui séparent nos cœurs. Des similitudes toujours plus grandes apparaissant, l'affection mutuelle devient plus nécessaire, plus fraternelle, plus intime, plus absolue. Nous voyons naître l'amour de la patrie qui est l'amour réciproque des hommes habitant le même pays, parlant le même langage, ayant les mêmes intérêts généraux ; l'amitié qui est l'amour des hommes rapprochés entre eux par la communauté des idées, des goûts, des inclinations et des travaux ; l'amour familial qui est l'amour des êtres vivant sous le même toit, mangeant le même pain, ayant le même sang dans les veines.

Telle est la marche ascendante de la bonté. Et maintenant interrogez une femme. Essayez d'apprendre d'elle pourquoi son enfant lui est cher plus que tout au monde, pourquoi cet objet la séduit, la captive sans qu'elle puisse un instant en distraire son inquiète pensée. Demandez-lui d'où vient qu'elle laisse paraître une émotion si

soudaine, si passionnée, en le retrouvant après une longue absence. Elle vous répondra que c'est une loi de son cœur. Elle vous dira que la nature ne peut se démentir. Cet homme qu'elle revoit a été formé de sa chair, de sa substance, c'est là ce qui émeut ses entrailles et cause à son âme de si tendres mouvements.

Pour cette raison, nul ici-bas ne peut aimer comme une mère, avec cette force, cette persévérance, cette obstination, ce dévouement, cette indulgence, cet héroïsme, cette foi, cet absolu de l'amour. Elle seule peut s'oublier à ce point, se donner ainsi, parce qu'elle est sûre de se retrouver tout entière dans l'objet de son affection ; son fils, c'est elle-même, éternellement elle-même, exclusivement elle-même. Elle peut se sacrifier sans réserve et toujours ! En livrant tout, elle ne hasarde rien. Tel est l'essence de l'amour maternel. On chercherait en vain un plus bel épanouissement du cœur humain, une plus douce fleur de bonté.

II. — Cor Mariæ.

Le Cœur de Marie.

La religion chrétienne a superposé à l'ordre naturel un ordre nouveau. Elle élève la portée de nos vies et donne à toutes nos facultés une activité surhumaine en leur proposant un objet supérieur à atteindre. Elle s'empare de tout

notre être pour le rapprocher de l'Être divin. En pénétrant dans le cœur de l'homme, elle ne le refroidit pas, elle ne le rétrécit pas. Elle le purifie, au contraire, l'embrase d'un feu sacré et le dilate presque à l'infini. Le sentiment dont nous avons suivi le développement, depuis l'instant où il s'éveille dans l'homme jusqu'à celui où il règne souverainement dans la mère, saisi et sanctifié par la grâce d'en haut, devient cette sympathie plus profonde qui, sous le nom de charité, unit es âmes en Dieu. La charité, elle aussi, a ses degrés et ses progrès. Elle aussi évolue d'une admirable manière.

Si l'homme s'émeut à la vue des ressemblances que d'autres créatures ont avec lui, le chrétien éprouve une émotion pareille, mais plus vive encore et plus douce, lorsqu'il aperçoit en dehors de soi une image ou quelques vestiges de la vie surnaturelle de son âme. Dieu lui-même, sous le nom de grâce, le Dieu créateur et rédempteur, est la vie du chrétien. Qu'il se laisse entrevoir à notre esprit, ou se fasse sentir à nos cœurs, nous frémissons d'un saint respect, nous tressaillons sous la joie qu'il nous cause. Nous aussi, nous aimons les êtres de la nature, parce que nous retrouvons en eux nos goûts, nos habitudes, nos destinées extérieures. Mais ils nous sont chers surtout en tant qu'ils sont les miroirs de la sagesse, de la puissance et de la bonté divines. Ils nous sont

chers encore à raison de l'affinité mystérieuse qu'ils possèdent avec le Christ. N'a-t-il pas au ciel et sur la terre tout ramené à l'unité dans sa personne incarnée ? Toutes choses nous apparaissent sanctifiées en Dieu et en son Christ, c'est pourquoi, dans le silence de la méditation, notre esprit s'épuise en admiration et notre cœur en tendre adoration. « Mon frère le soleil, mes sœurs les étoiles, mes frères les oiseaux, ma sœur la rose ! » Ces expressions font sourire. Elles semblent naïves sur les lèvres du séraphique François d'Assise, elles cachent cependant un sens profond, sublime. La pensée du saint disait : « O créatures, nous avons le même Père, tous nous chantons sa gloire, tous nous faisons sa volonté, toi, soleil, en éclairant le monde, vous, les fleurs, en l'embellissant, vous, les oiseaux, en le charmant, moi, chétif humain, en le sanctifiant. » Et il exhalait son âme dans ce poème, très beau, longtemps célèbre, aujourd'hui oublié, qui s'appelle : le cantique du soleil. Chrétienne et mystique paraphrase de l'hymne antique d'Israël, si connu de ceux qui prient : « *Benedicite omnia opera Domini, Domino*... Toutes les créatures du Seigneur, bénissez le Seigneur ! » Il y a donc un saint amour de la nature. Dieu y est partout présent comme dans son temple. Partout le chrétien l'y rencontre, l'y reconnaît et l'y adore dans l'allégresse de son cœur purifié.

Mais la nature entière pâlit devant l'homme où Dieu règne. Le mystère de charité surnaturelle prend ici un caractère encore plus sacré. Il touche et remue l'âme jusque dans ses profondeurs. Il la pénètre d'une infinie douceur et l'initie aux joies ineffables, aux joies éternelles du ciel. Il est impossible à deux chrétiens fervents, à deux hommes riches du même don, vivant de la même grâce, de se rencontrer ici-bas, sans éprouver la plus vive sympathie l'un pour l'autre, alors même qu'une heure auparavant ils s'ignoraient selon le monde. Le Dieu qu'ils ont en eux et qui les anime les rapproche plus intimement que tous les liens du sang. « Voyez comme ils se chérissent entre eux », disaient les païens de nos premiers modèles dans la foi De son côté le Saint-Esprit n'a-t-il pas fait écrire des chrétiens primitifs qu'ils ne formaient qu'un cœur et qu'un esprit ? Dieu entrevu dans une âme est, pour une autre âme où il habite, le plus puissant des aimants. Il l'attire suavement, irrésistiblement, et la retient avec plus de force que cent chaînes d'airain. Il n'y a pas d'amitié, en ce monde, plus douce, ni plus stable, que celle dont Dieu est le nœud. Toutes les autres s'affadissent, celle-là augmente toujours en attraits ; toutes les autres se maintiennent par un intérêt déguisé, celle-là vit d'elle-même ; toutes les autres finissent ou s'altèrent, celle-là grandit toujours.

la mort même ne peut l'atteindre, l'éternité la consacre.

Placez, pour la première fois en présence, deux chrétiens qui soient deux saints, c'est-à-dire deux hommes qui n'ont plus rien de l'homme, deux êtres de l'âme desquels le divin déborde pour se répandre en beauté sur leur visage, en miracles dans leurs œuvres, en vertus héroïques dans leur vie, et vous serez témoins d'une scène comme il doit s'en produire souvent au ciel. Ils se reconnaissent sans s'être jamais vus, ils s'aiment sans s'être jamais parlé. Ils éprouvent à se rencontrer une indicible émotion. Saint François, père des Frères Mineurs, et saint Dominique, père des Frères Prêcheurs, viennent à Rome de deux contrées différentes, ils se voient, tombent dans les bras l'un de l'autre et se perdent dans une extase prolongée. S'il n'y avait que des saints sur la terre, le bonheur y habiterait ; il serait le fruit de l'amour divin qui brûlerait dans tous les cœurs.

Au-dessus de cette fraternité sainte, de cette fraternité en Dieu, il existe entre les âmes une relation surnaturelle plus étroite encore. Il y a la paternité spirituelle. Avoir donné à un autre la foi, la grâce, la sainteté, Dieu ; avoir fait ce don au prix de mille labeurs et de mille souffrances, en renonçant à tout en ce monde et en s'exposant à l'infamie où à la mort ; c'est avoir engendré

dans le Christ, c'est se sentir des entrailles de père, c'est aimer d'un amour plus fort que la mort, c'est aimer à l'infini. Nul n'a parlé de cet amour comme l'apôtre Paul. Ses épîtres sont remplies des effusions de sa tendresse. Il reconnaît la vie de son âme en ceux qu'il a convertis. Il se voit revivre en eux. Ce sont ses enfants, il les aime ineffablement. A leur souvenir ses larmes coulent. Il voudrait assurer leur bonheur par le sacrifice de tout ce qu'il a et de tout ce qu'il est, *Omnia impendam et ipse superimpendar*. Soit qu'il écrive à ses très chers fils de Corinthe, à ses bien-aimés d'Ephèse ou à son disciple Timothée, il le fait avec tout son cœur, et quel cœur! Le grand cœur de Paul, dira saint Jean Chrysostôme.

Nous possédons, ce semble, tous les éléments nécessaires pour comprendre l'amour maternel dont Marie aime nos âmes. Le sentiment de sympathie surnaturelle que nous venons d'analyser, et dont nous venons de surprendre la touchante manifestation en saint Paul, doit exister à sa plus haute puissance et trouver son couronnement en celle que nous saluons comme la Mère du genre humain régénéré.

Un chrétien étant un autre Jésus-Christ, Marie ne peut abaisser sur lui ses regards sans y reconnaître et y aimer le fruit béni de son sein. On voit parfois, c'est une remarque de Bossuet, une mère de la terre caresser extraordinairement

l'enfant d'une autre. Elle n'en a pas de raison sinon qu'il est la vraie peinture du sien. C'est ainsi qu'il porte la tête, qu'il tient les mains, tel est le son de sa voix. Emue, elle regarde avec des yeux de mère cet enfant étranger. N'aurions-nous qu'une ressemblance lointaine avec Jésus, ne porterions-nous gravés dans notre âme que quelques-uns de ses traits, Marie déjà s'intéresserait à nous avec une maternelle tendresse. Mais ce n'est pas seulement à l'état de peinture et d'effigie qu'elle retrouve en nous son divin Fils. Il y est par sa grâce. Il y vit, il y grandit. Il nous pénètre de sa divinité. Il fait passer en nous, peu à peu, les propriétés de son être. Il nous assimile à lui dans la mesure de notre foi et de notre docilité. Il en résulte dans les saints une sorte d'identité avec lui qui fait dire à l'Apôtre : « Ce n'est plus moi qui vis, mais le Christ qui vit en moi. » Dans ces conditions, conçoit-on que Marie puisse séparer dans son amour deux êtres si intimement unis, si parfaitement semblables ? A ses yeux, Jésus et le chrétien ne forment qu'un seul objet qu'elle aime d'un même et indivisible amour.

Et ce Jésus qu'elle aperçoit en nous, n'est-ce pas son bien, n'est-ce pas sa vie à elle ? Et qui donc, sinon elle, l'a donné et le redonne sans cesse au monde. Un pécheur se convertit, un converti se sanctifie, un saint entre dans la gloire, qu'est-ce à dire, sinon que Marie a vu

passer dans un autre, sous forme de grâces et de bienfaits surnaturels, une part de son bonheur et de sa perfection, le meilleur d'elle-même et de sa vie. Plus nous recevons d'elle, plus elle nous avoue pour ses fils, plus elle se sent notre Mère. En nous regardant, elle peut oublier le ciel, n'est-il pas en nous ? Elle peut sans crainte détacher ses yeux de Dieu et de Jésus, source de sa félicité ; elle les contemple dans nos âmes, et sa joie en est augmentée. Marie n'a qu'un amour maternel, immense, sans bornes, qui, d'une même étreinte, embrasse Dieu et l'homme, Dieu, à qui elle a donné la vie naturelle, l'homme, à qui elle a donné la vie surnaturelle.

Tout ce que nous avons dit de l'amour maternel serait à répéter ici. En Marie, la charité divine est portée à son comble. Marie nous aime au même titre que nos mères terrestres, d'un amour nécessaire, fondé sur l'essence même de l'amour, d'un amour invincible, éternel, que rien ne pourra jamais altérer ni diminuer.

Et maintenant, une question surgit dont la solution jettera une vive lumière sur tout le sujet que nous venons de méditer. Nous savons en quel lieu et à quel moment Marie a commencé à nous aimer d'un amour maternel. Il est certain

que ce fut au Calvaire lorsqu'elle nous reçut de Jésus pour enfants. Mais pourquoi Jésus a-t-il choisi cette heure douloureuse, cette heure suprême pour déclarer à Marie sa maternité spirituelle ?

Parmi les motifs qu'on peut alléguer, il en est un surtout dont la portée est magnifique. Il suffit de l'énoncer pour en voir l'évidence, pour en sentir la délicatesse.

Le drame de la passion touche à sa fin. Marie est toujours au pied de la croix. Elle a bu à longs traits le calice d'amertume. Elle s'est longuement rassasiée du terrible spectacle. Pas un seul instant elle n'a détourné les yeux de ce Fils couvert de plaies, inondé de sang, palpitant sous la douleur, étendant les bras, dans une sublime prière vers un Père inflexible, dans une ineffable plainte vers un peuple incrédule et sans pitié. Elle est debout et elle pleure, son intrépidité et ses larmes disent ce qu'elle éprouve. Jamais, à un autre moment, elle ne s'est sentie plus mère. Son émotion est inexprimable ; la douleur, en exaltant son amour, fait battre son cœur avec des mouvements dont la violence et la tendresse ne sauraient être rendues dans aucune langue humaine.

Comme si Jésus l'eût attendue à la limite extrême de l'amour, il saisit cette occasion unique pour lui dire, en lui désignant l'homme nouveau

représenté par l'apôtre Jean : « Femme, voilà votre fils. » Quelle sublime attention de la part du Sauveur expirant ! Quelle preuve suprême de sa bonté ! Par cette parole, il détourne sur nous la vive et impétueuse flamme qui, du cœur de sa Mère, montait vers lui en ces déchirantes circonstances. N'était-ce pas lui dire : « A cette heure, vous m'aimez plus que jamais, plus qu'aux jours paisibles de Nazareth, qu'aux jours bénis de Bethléem, l'ardeur dont brûle pour moi votre cœur est véhémente, infinie... O mère, tout cet amour, je vous en prie, je le veux, je l'ordonne, répandez-le sur mes frères, sur les nouveaux enfants que vous engendrez avec moi ! » C'est ainsi que la veille au Cénacle, après le souper suprême, il avait fait à Dieu cette touchante prière : « Père, je suis en eux, je vous en conjure, reportez sur eux la tendresse que vous avez pour moi ! » *Dilectio, quâ dilexisti me, in ipsis sit.*

Ainsi que Dieu, Marie a entendu la prière de son Fils. Éternellement la scène du Calvaire sera présente à sa pensée. Éternellement, en abaissant ses regards sur nous, son cœur sera ému. L'amour douloureux du pied de la croix s'est transformé au ciel, mais il n'a pas changé de nature. Il a gardé ses véhémences, il a gardé ses délicatesses. Nous croyons à l'amour sans bornes de nos mères de la terre, pourquoi ne croirions-nous pas à l'amour infini de notre Mère selon la grâce ?

CHAPITRE X.

Mater Dolorosa.

Pour le jour de la Compassion de Marie.

Le Créateur s'apprête à punir la désobéissance de nos premiers parents. Il a résolu de les exclure du Paradis terrestre. Déjà le serpent, premier auteur de tout le mal, a été l'objet de sa réprobation. Bientôt l'homme à son tour sera frappé, condamné au labeur et à la mort. Mais auparavant, Dieu décide du sort de la femme deux fois coupable et pour avoir écouté l'esprit malin et pour avoir séduit son compagnon. Il s'adresse à elle et c'est en ces termes qu'il lui signifie l'arrêt de son châtiment particulier : « Tu enfanteras dans la douleur. *In dolore paries.* »

Depuis soixante siècles, cette sentence pèse sur la seconde moitié du genre humain comme une loi de malédiction. Depuis soixante siècles, la souffrance est inséparable de la maternité. Nul être de notre race n'entre en ce monde sans coûter à sa mère des gémissements et des larmes.

La femme élue entre toutes pour donner naissance au Verbe incarné ne devait connaître, dans cette auguste fonction, ni les humiliations ni les angoisses des enfantements ordinaires. A Bethléem, l'Enfant-Dieu apparaît comme un rayon de lumière, et sa virginale Mère tressaille dans la joie de l'extase.

Mais la loi de malédiction reprend ses droits sur Marie elle-même aussitôt qu'elle consent à devenir la mère spirituelle des hommes. Comme toutes les autres filles d'Ève, elle se trouve atteinte par la terrible parole : « Tu enfanteras dans la douleur. » C'est la raison pour laquelle nous voyons, dans son existence, le jour ténébreux du Calvaire faire opposition à la nuit illuminée de Noël, les terreurs du pied de la Croix succéder aux sourires de la Crèche, la maternité dans le sang et les larmes remplacer la maternité dans le ravissement. Marie a payé cher l'honneur de nous introduire dans un monde nouveau. L'Église la salue sous les noms de Reine des martyrs, de Mère des douleurs, et l'on sent que sa pensée va encore au delà de l'expression.

Pourquoi ce mystère d'infinie souffrance ? Pourquoi Dieu n'a-t-il pas épargné celle qui est sa Mère en même temps que la nôtre ? N'aurait-il donc pu trouver dans sa sagesse un moyen de la placer près de nos cœurs sans la faire passer par de terribles épreuves ?

I. — In dolore vita.

Notre vie vient de la douleur.

Rien dans la maternité ne remplaçant le don de l'existence, si Marie n'avait pas souffert, elle ne serait pas la vraie mère de nos âmes, car elle n'aurait pas contribué personnellement à les faire naître à la grâce. Notre naissance spirituelle est en effet un événement encore plus douloureux que notre naissance temporelle.

Depuis la déchéance, Dieu ne peut plus se communiquer à nous avec la satisfaction et la joie qu'il laissa voir le jour où Adam s'est échappé, de ses mains créatrices, dans tout l'éclat d'une jeunesse immortelle et d'une beauté sans tache, dans son corps et dans son âme. Notre berceau surnaturel n'est plus dans l'Éden. Pour le trouver, il faut monter au Calvaire.

Dieu n'est pas libre de rendre la vie comme il la donne. En la donnant, il n'agit que par amour, et l'amour, tant qu'il est le maître, exclut la tristesse et la souffrance. Mais avant de la rendre à ceux qui l'ont perdue par le péché, il doit prêter l'oreille aux réclamations de son impérieuse et éternelle justice ; cesser d'être juste lui serait aussi difficile que de cesser d'être bon.

Veut-il régénérer l'homme déchu, relever l'homme tombé, sa sagesse a pour tâche ardue de

concilier des désirs et des droits absolument opposés, les désirs de l'amour et les droits de la justice.

Celle-ci exige que la vie perdue par suite du péché, c'est-à-dire par suite d'un plaisir coupable, orgueil de l'esprit ou jouissance de la chair, ne ressuscite dans l'âme humaine qu'au prix d'une souffrance compensatrice, d'une souffrance humiliante et douloureuse en raison des joies déréglées dont l'être intellectuel et sensible a été le siège. Il lui faut des larmes et du sang, elle aura des larmes et du sang.

La justice est inexorable, mais l'amour est ingénieux. La loi suivra son cours, mais les rigueurs principales en seront pour Celui qui nous aime et veut nous sauver. Puisque l'homme doit être puni avant de rentrer en grâce, puisque l'homme doit souffrir, Dieu se fera homme pour opérer une admirable substitution. Il descend dans notre chair, revêt notre humanité, l'humilie, la froisse, l'immole et la jette aux pieds de sa justice comme une victime digne d'elle. Éternelle accusatrice, inflexible vengeresse, t'apaiseras-tu ? Si tu réclames une expiation infinie, regarde, voici les angoisses du jardin des Oliviers, et voilà tes meurtrissures du Calvaire.

Ce prix payé, la vie surnaturelle est libre de sortir du Cœur de Dieu et de prendre une fois encore le chemin du cœur de l'homme. Rien ne

s'oppose plus de la part du ciel à ce qu'elle coule abondante et se répande à travers l'espace et les siècles pour régénérer, sanctifier tous ceux qui gémissent dans les ténèbres et à l'ombre de la mort.

Nous comprenons maintenant pourquoi Dieu n'a ni pu ni voulu soustraire Marie à la loi de douleur. Puisque Marie est la vraie Mère de nos âmes, qu'elle est intimement associée à l'œuvre réparatrice, qu'elle influe directement sur la transmission de la vie surnaturelle, que nous sommes nés d'elle et de Jésus, elle était astreinte à souffrir dans les mêmes conditions et au même titre que Jésus.

C'est pourquoi le grand dessein de notre salut a nécessité l'accomplissement de deux drames émouvants, l'un extérieur, l'autre invisible, qui se sont déroulés simultanément avec des péripéties identiques, le second étant la reproduction exacte du premier. La foi nous montre, en effet, deux croix sur le Calvaire, et sur ces deux croix, deux victimes unies d'amour et d'intention. Sur la croix qu'on voit, Jésus souffre et se lamente, sur la croix qu'on ne voit pas, Marie gémit et pleure. Tout ce qu'éprouve Jésus a sa répercussion immédiate dans le cœur de Marie. Les mêmes clous déchirent leurs pieds et leurs mains, les mêmes épines enlacent leurs fronts, les mêmes coups frappent leurs membres, les mêmes outrages atteignent leurs âmes, les mêmes soupirs

s'échappent de leurs lèvres. La nature, le nombre, l'acuité des tourments ressentis par la Mère s'expliquent par la nature, le nombre et l'acuité des tortures endurées par le Fils. Tout est commun entre eux dans l'œuvre de notre Rédemption. Elle est le fruit de la passion de l'Homme-Dieu et de la compassion de la plus sainte des femmes. C'est ainsi qu'à la source de la vie chrétienne se rencontrent dans l'amour deux douleurs unies et inséparables, comme au berceau de la vie naturelle, deux joies, la joie du père et la joie de la mère. Nous sommes à la fois les fils de la douleur de Jésus et de la douleur de Marie.

Ce mystère d'amour a été consommé au moment où le Sauveur rendait le dernier soupir. Alors, un soldat, comme pour le rendre sensible à tous les yeux, s'approcha de l'auguste victime et lui perça le flanc d'un coup de lance. Il ouvrait ainsi, selon la remarque de saint Augustin, une large porte à la grâce. Mais avant d'atteindre la poitrine du Fils, le fer meurtrier avait rencontré le cœur de la Mère, et, en le traversant, y avait creusé un mystérieux canal. De la blessure de Jésus qui ne s'est jamais refermée, continue de couler l'eau, le sang ; continue de jaillir le flot régénérateur. Il tombe dans le cœur de Marie d'où il s'épanche sans cesse pour se diviser à l'infini, en prenant le chemin des âmes déjà chrétiennes ou sur le point de le devenir. Si

Marie n'avait pas bu à la coupe d'amertume, si elle n'avait pas gravi la pente du Calvaire, si elle n'avait pas stationné au pied de la croix, elle n'aurait pu entrer dans la gloire de sa seconde maternité, elle n'aurait pas eu l'honneur d'enfanter les membres après avoir enfanté le chef, elle n'aurait pas mérité d'entendre les voix du ciel et de la terre, se confondre dans la même louange, la même acclamation d'amour : O Mère, ô Mère.

II. — Species vultus ejus altera.

La douleur a changé l'aspect de son visage.

Faut-il l'ajouter ? Les épreuves cruelles de Marie n'étaient pas seulement nécessaires à la réalisation du plan de la Rédemption. L'amour que nous portons à notre céleste mère serait moins tendre, moins fort, moins confiant, moins doux, moins consolant, sans les traces d'affliction que la foi nous montre sur son visage, comme les marques non équivoques de l'immense amour qu'elle-même nous a porté. Elle a dû souffrir pour nous donner la vie, elle a dû souffrir encore pour gagner nos cœurs.

Est-ce que, ici-bas, nous, ses enfants, nous ne sommes pas chargés et travaillés, selon une divine parole, chargés de tristesse, travaillés de peines sans nombre ? Notre existence terrestre

n'est-elle pas une chaîne dont chaque anneau représente une douleur? Avant tout, nous avons besoin qu'on nous soutienne, qu'on nous encourage, qu'on nous réconforte.

Or, n'est-ce pas là, par excellence, l'une des fonctions maternelles? Où mieux apprendre la patience et la résignation qu'à l'école d'une mère! Si nous n'avions que l'exemple de Jésus, nous pourrions toujours dire : « Jésus est Dieu, son énergie est surhumaine, son courage n'est pas à ma portée! » Mais qu'objecter lorsqu'une femme, une vierge, une simple créature comme nous, et tenant à nos âmes par des liens sacrés, nous offre le spectacle de sa glorieuse vaillance au pied de la croix? Comment murmurer et se plaindre? Rien n'égale la vue de Marie, dans sa désolation, pour ranimer l'âme défaillante et lui faire accepter les dures nécessités de la vie. Il est fortifiant, aux heures où l'on ploie sous le faix, de pouvoir s'agenouiller aux pieds de l'image de la divine Mère, et d'entendre cette secrète parole : « N'ai-je pas souffert comme toi, plus que toi? » Parole capable de faire rougir la foi du chrétien le plus lâche, et de rendre du cœur au chrétien le plus désespéré! Combien, pour l'avoir entendue, se sont relevés calmes et raffermis! On les a vus essuyer leurs larmes, reprendre leur croix et gravir d'un pas intrépide la montagne du sacrifice. On marche héroïque-

ment sur les traces d'une mère héroïque, qu'on aime avec tendresse. On la suit partout. On passe sans hésiter où elle a passé. On se plaît avec elle sur le Calvaire. A ses côtés, ce n'est plus de la patience, de la résignation qu'on se sent, mais de l'enthousiasme, de la joie, une indéfinissable émotion faite de tristesse et de suavité. Nous sommes loin de la plainte et du murmure.

Tous ne retirent pas ce bénéfice, cette grâce, des souffrances de Marie. L'héroïsme est une plante qui s'épanouit seulement sur les hauteurs. La plupart des âmes restent en bas, dans le terre à terre de la vie. Ce qu'elles demandent avant tout, c'est qu'on allège leur peine, qu'on diminue leur fardeau. Nous avons tous connu ces affreux abandons de soi-même, où l'on n'envisage, où l'on ne veut, où l'on n'espère, où l'on ne désire et l'on ne souhaite que la guérison de sa plaie, l'enlèvement de sa charge. Il y a de ces extrémités où les plus vaillants eux-mêmes succombent, si une main secourable ne vient les soutenir.

Or, quelle main secourable vaut celle d'une mère ? C'est pourquoi tous ceux qui pleurent sous les coups du malheur, depuis des siècles, se tournent vers Marie en lui criant : Etends vers nous ton bras !

Mais aurions-nous cette confiance si cette mère que nous invoquons était étrangère à nos dou-

leurs? Serions-nous attirés vers elle, aurions-nous recours à sa protection? Aurions-nous la douce et filiale certitude de l'émouvoir et d'éveiller en son cœur une compatissante sympathie? Nous la représenterions-nous comme la consolatrice des affligés?

Ce que savent dire et faire les êtres, vierges de souffrances, en présence des misères d'autrui, nous le savons. N'ayant jamais rien expérimenté de tel, ils n'en ont pas l'idée et ne trouvent jamais le mot qui console, ni le remède qui guérit. Vous leur dites qu'un mal secret vous dévore, ils vous regardent avec étonnement, à demi-incrédules, et passent avec indifférence. Que voulez-vous? Ils n'en admettent pas l'existence loin de penser à le secourir.

Puisque Dieu donne une mère à nos âmes, nous voulons qu'il n'y ait pas un de nos abîmes où cette Mère ne soit descendue, pas un de nos calices dont elle n'ait goûté l'amertume! Ah! loin de Marie le visage impassible que la souffrance personnelle n'a jamais altéré! Loin de son cœur la sécheresse et la froideur de ceux qui ont le triste privilège d'être toujours heureux. Il fait bon dans l'affliction considérer Marie au pied de la Croix, il y a de la douceur à contempler son visage baigné de pleurs. Alors, le cœur se dilate. On se sent compris d'une créature qui a connu tant de déchirements. On ne

craint plus de l'importuner. On a l'intuition qu'elle ne peut demeurer insensible et que toute plainte légitime éveille un écho dans son cœur. On sait, de science certaine, que son premier mouvement sera de compatir. Cette pensée donne de la confiance à la prière, et la prière, montant plus ardente, est plus efficace pour obtenir le soulagement qu'elle implore.

Oserons-nous encore parler d'une ambition sublime qui se forme, à l'endroit le plus délicat, dans l'âme de tout fils vraiment digne de ce nom? Longtemps, il faut qu'à nos yeux celle dont nous tenons le jour soit l'être le plus beau, le plus parfait, le meilleur après Dieu. L'enfant ingénu ne place-t-il pas d'instinct tous les rayons et toutes les gloires autour du front maternel? Son amour ne supporte pas d'ombre dans l'auréole qui le pare et qu'il veut très brillante. Constater devant lui une faiblesse, un défaut, un vice dans sa mère, c'est le blesser, l'irriter, le scandaliser. Admirer est sa manière d'aimer. Elle est périlleuse, mais elle est la plus noble et la plus douce. N'est-ce pas ainsi que nous aimons Dieu? S'il cessait d'être l'idéal, ne cesserait-il pas de nous charmer et de nous attirer si puissamment? A son tour, l'âme chrétienne veut pouvoir admirer sans restriction sa mère du ciel. Elle exige, dans sa pieuse tendresse, que Marie porte toutes les couronnes, soit revêtue de toutes

les splendeurs, rayonne de toutes les beautés. Elle s'indignerait qu'une seule lui manquât. Pour orner à ses yeux une telle créature, il n'y aura jamais trop de gloire. Or, l'apôtre saint Jacques n'a-t-il pas dit qu'à la patience appartient l'honneur de ciseler les plus beaux joyaux de l'ordre surnaturel? Bossuet ne parle-t-il pas d'un je ne sais quoi d'achevé que les grandes infortunes ajoutent aux grandes vertus? La beauté qui nous ravit est inséparable de l'héroïsme, l'héroïsme du sacrifice et le sacrifice de la douleur. Les dons brillants de l'intelligence, les sentiments très purs du cœur, les vertus saintes de l'âme n'ont tout leur éclat, toute leur magnificence qu'après avoir passé au creuset de l'adversité, au feu de la tribulation. Dernière raison pour laquelle Marie ne pouvait échapper à la cruelle nécessité de subir les atteintes du glaive qui, sans tuer le corps, fait pénétrer sa pointe aiguë jusqu'à ces profondeurs de l'être où l'âme s'unit à l'esprit. Il fallait que notre amour pût saluer notre Mère sous le titre de Reine des Martyrs.

Plus un enfant a coûté de souffrances à sa mère; plus, dit-on, sa mère l'aime. La mesure

des angoisses qu'il a causées détermine la mesure de la tendresse maternelle qui l'entoure. Mystère du cœur ! Fait sublime mille fois observé ! L'enfant d'une grande anxiété est toujours l'enfant préféré, l'enfant bien-aimé.

Si nous appliquons à Marie cette loi de l'amour maternel, nous conclurons sans hésiter qu'elle nous aime à l'excès, *in finem,* comme il a été dit de Jésus lui-même. L'immensité de son affliction est la preuve, le gage, de l'immensité de son amour. Ce qu'elle a souffert pour nous est inexprimable. S'il est difficile de décrire les transports de joie qu'elle éprouva dans sa première maternité, la tâche est encore, ce semble, plus ardue de dire les tristesses dont la seconde fut accompagnée. Si la langue humaine balbutie lorsqu'il s'agit de commenter le *Magnificat*, ce beau cantique de sa reconnaissance, comment essayer de traduire le *Stabat Mater*, cette sublime élégie de sa douleur? Les Livres saints eux-mêmes sont restés muets. Ils se contentent de quelques mots, mais ces mots ouvrent des perspectives sur l'infini. L'esprit s'arrête devant eux comme devant l'océan. Ce qu'on voit n'est rien à côté de ce que l'étendue et la profondeur cachent au regard, à côté de ce qu'on devine dans une intuition mystérieuse. Le Cœur de Marie est l'abîme qu'il faudrait explorer pour savoir ce qu'elle a réellement supporté. C'est là

qu'elle a été frappée, percée, meurtrie, c'est là que son martyre s'est consommé.

A la différence des autres mères dont les labeurs et les peines sont le fait de circonstances supérieures à leur volonté, le résultat d'une loi aveugle et fatale, Marie s'est librement, volontairement, généreusement dévouée pour nous. Lorsqu'un ange lui proposa l'honneur d'être la Mère de Dieu, elle s'est troublée, elle a hésité. Rien de semblable au moment où s'est dessinée sa nouvelle vocation de Mère des hommes. Elle a donné son consentement, elle a dit son *fiat* avec un empressement égal à sa charité. Même avant de souffrir, elle nous aimait sans bornes. C'est parce qu'elle nous aimait ainsi qu'elle n'a reculé devant aucun sacrifice, pas même devant le sacrifice de son divin Fils. Dans le cœur de nos mères, la souffrance mesure l'amour ; dans le Cœur de Marie, c'est l'amour qui a mesuré la souffrance.

CHAPITRE XI.

Mater amata.

Pour lire le jour du patronage de Marie.

Aussitôt que l'imagination s'éveille en lui, l'enfant emploie sa tendresse à chercher les noms les plus doux, les titres les plus gracieux, pour les donner à sa mère. Il sait les choisir avec un merveilleux à-propos, et leur fait exprimer l'idée de tout ce qu'il lui doit et de tout ce qu'il admire en elle. C'est un instinct et une joie de son cœur.

Rarement une mère se montre insensible à ces démonstrations enfantines. Les expressions ingénues de l'affection balbutiante la touchent ; à les écouter, elle se prend à sourire et goûte un instant de pur bonheur.

La piété des chrétiens envers Marie n'a pas été moins inventive, parce que leur amour n'a pas été moins ardent. A son égard, le sentiment filial, dans sa simplicité la plus charmante, s'est donné libre carrière. Comme la mère remplit, pour l'enfant, la maison paternelle, pour eux, Marie remplit l'univers. Ils aperçoivent partout les rayons de sa gloire et les franges de sa robe. Sa grandeur, sa beauté leur apparaissent au

ciel, sur la terre, dans la nature entière en mille symboles imposants ou délicats. Dans l'âme humaine, agitée de tant de pensées et de passions diverses, ils puisent, à pleines mains, comme dans une mine abondante, les diamants et les perles, pour les attacher à son front maternel.

S'inspirant des merveilles éclatantes du monde des corps, et des merveilles voilées du monde des âmes, ils ont trouvé ces vocables d'honneur que les siècles ont prodigués à la Reine du ciel et qui retentissent comme de splendides litanies, chantées à sa louange.

Notre tâche, dans ce chapitre, sera de dérouler ces guirlandes d'appellations saintes, d'images touchantes, de souvenirs reconnaissants, d'invocations confiantes, dont tant de monuments élevés sur la surface du globe sont la superbe efflorescence.

I. — Sublimis inter sidera.

Nous vous saluons parmi les astres.

Depuis la splendeur immuable du firmament jusqu'à l'éclat fugitif de la plus humble plante, il n'est pas, dans la nature, un objet dont la piété ne se soit emparée pour poétiser ou embellir le culte de la Vierge Marie.

Qui veut comprendre doit se reporter aux temps où la foi, vive et enthousiaste, régnait en souveraine.

Voyez ce chrétien fervent, homme du cloître ou simple laboureur. Il a quitté de bonne heure sa couche austère et regagne à la hâte le coin de terre qu'il défriche. Il s'en va par la vallée, murmurant à Dieu ses prières. Lui arrive-t-il de lever les yeux vers la voûte céleste et d'apercevoir l'étoile que la nuit laisse derrière elle, comme pour guider le jour, sa pensée aussitôt monte plus haut pour contempler l'astre virginal qui, dans l'antique nuit du monde, s'est levé sur nous, au grand matin de la Rédemption. L'émotion sainte le fait doucement frissonner, et ses lèvres laissent échapper ce soupir, cette invocation, ce cri : « Marie, Etoile du matin, priez pour nous. *Stella matutina, ora pro nobis.* »

L'étoile s'est effacée devant l'aube grandissante ; la vie s'éveille intense, le silence s'anime. Dans les champs, les buissons et les bois, on entend des bruits mélodieux qui saluent le retour de la lumière. C'est l'image du mouvement surnaturel qui se produit dans son âme et l'écho de la suave harmonie qui remplit son cœur, lorsqu'il salue la véritable aurore soudain entrevue par sa foi, l'aurore, dont l'éclat si chaste a précédé et annoncé la venue du divin soleil.

Marie, mystérieuse aurore, salut ! Douce et pure clarté du monde, salut !

La journée de travail a pris fin ; las et courbé, le pieux chrétien regagne, à pas lents, sa cellule

de cénobite ou sa chaumière de paysan. Ses yeux retrouvent encore Marie dans le ciel constellé. A cet instant du crépuscule où les bruits tombent, où les êtres se recueillent, il se tait, lui aussi, et rentre en lui-même. Si le péché obscurcit sa conscience, en s'humiliant et en demandant pardon à Dieu, il se retourne, avec une tendre confiance, vers l'astre consolateur qui éclaire la nuit du coupable, et il invoque celle dont il est dit qu'elle est belle et brillante comme la lune, le soir, au firmament, *Pulchra ut luna*. Sent-il dans son sein, avec les ténèbres du péché, les orages des passions, les tourmentes intimes plus effrayantes que celles de l'océan déchaîné, c'est encore au ciel qu'il cherche avec des forces pour lutter, sa direction vers le port ; il met tout son espoir dans l'étoile tutélaire, dans l'étoile qu'on n'invoque jamais en vain ; Marie, étoile de la mer, sauvez-moi ! *Ave maris stella*.

Ainsi que les cieux, la terre parlait de Marie à nos pères, et son langage n'était pas moins éloquent.

A leurs yeux, la montagne majestueuse portant jusque dans les nuages sa cime éblouissante de neige, c'est la Vierge sans tache, l'Immaculée Mère de Dieu, dépassant l'humanité et se perdant dans l'infini du mystère ! La vallée profonde, solitaire, ombreuse, fertile et fleurie, c'est l'humble créature cachée à Nazareth, entourée de

silence et d'obscurité et pratiquant les plus sublimes vertus, sous le regard satisfait de Dieu. La source aux ondes fraîches, délicieuses, intarissables, c'est la Mère de grâces, c'est Marie versant sur le monde l'eau vive et vivifiante, l'eau qui étanche les soifs de l'âme et rejaillit jusqu'au ciel. Vous savez maintenant pourquoi l'image de Marie, sculptée avec amour, couronne le glacier, veille sur le vallon, préside à la source. Vous ne vous étonnerez pas d'entendre, dans la bouche de tous les passants, des pauvres et des riches, des savants et des ignorants, revenir les invocations : Notre-Dame du Mont, Notre-Dame des Neiges, Notre-Dame du Val, Notre-Dame des Eaux, Notre-Dame de la Fontaine, priez pour nous.

C'est la même pensée pieuse, inspirée par un sentiment de confiance, qui place l'image virginale dans le tronc fendu d'un vieux chêne, comme une protection pour le voyageur au moment où il s'engage dans la sombre forêt ; sur le rocher dominant le coteau, afin qu'elle préserve les vignobles des gelées du printemps et des grêles de l'été ; sur le tertre élevé dans la plaine, afin qu'elle bénisse l'humble semence confiée aux sillons par le laboureur. Le chrétien se plaît ainsi à mettre sa vie et sa subsistance sous la garde maternelle de Notre-Dame du Chemin, de

Notre-Dame des Vignes, de Notre-Dame des Moissons.

Sur notre globe ne mûrissent pas seulement les épis et les raisins, il y a place aussi pour les fleurs, au printemps. Elles apparaissent et se pressent innombrables dans la vallée, sur les bords des ruisseaux, sur les collines, dans les jardins et dans les prairies. Elles remplissent l'air de leurs suaves émanations et ravissent les yeux par les teintes variées de leurs couleurs. Brillants symboles de la Vierge dont la beauté a réjoui le ciel et la terre, dont la vie sainte a laissé dans l'humanité chrétienne cette bonne odeur qui ferait dire aux philosophes antiques : Qui donc a passé par là ? Celle qui a purifié l'atmosphère que nous respirons, c'est la tige épanouie de Jessé.

Divine poésie du culte de Marie, toutes les fleurs sont devenues tributaires de la dévotion qu'elle inspire. Leurs corolles servent à décorer ses autels et leurs noms à glorifier ses vertus. Les aubépines chargées de neige odorante, les églantiers couverts de roses, les lis à la blancheur immaculée, toutes les plantes qui rappellent soit la candeur de son amour virginal, soit la générosité ardente de son amour maternel, lui sont consacrées. Et, afin de montrer combien elle a pour agréables les pieuses ingéniosités de ses enfants, daigne-t-elle apparaître à l'humble fille

des champs, au pâtre solitaire, de préférence elle choisit sa parure ou ses attributs parmi les touffes printanières qu'ils se plaisent à déposer à ses pieds. Notre-Dame des Fleurs, Notre-Dame de Blanche-Épine, Notre-Dame des Lis, Notre-Dame des Roses : le parfum de ces vocables embaume la piété sensible de la jeunesse. Le vieillard croyant ne les entend pas prononcer sans qu'une larme oubliée ne vienne lui rappeler ses premières années et leurs impressions si pleines de fraîcheur.

La foi de nos ancêtres a transfiguré la nature, et l'univers est devenu pour eux le sanctuaire de Marie. Dire ce qu'un pareil culte, un culte aussi vivant, aussi pur, aussi poétique, aussi touchant, a versé dans les âmes de paix, de joie, de consolation, a excité dans les cœurs d'enthousiasme et d'élan, serait difficile à la parole humaine. S'il vous arrive jamais, au fond d'une de ces vieilles provinces demeurées chrétiennes, de vous égarer dans les sentiers d'une forêt silencieuse et de vous trouver tout à coup en face d'une antique chapelle de Notre-Dame, comme il y en avait partout autrefois dans les campagnes, peut-être serez-vous impressionné à la vue d'une statue de pierre ou de bois, à peine dégrossie mais rendue vénérable par les années, par les miracles aussi, dans tous les cas, par la reconnaissance séculaire d'une race d'hommes. Dans le sentiment qui

vous surprendra, dans cette douceur ineffable qui passera sur vous comme une brise céleste, dans cette émotion dont vous ne pourrez vous défendre, vous reconnaîtrez un ressouvenir des anciens âges, des effluves venus d'un autre monde, un frémissement communiqué par des saints qui depuis longtemps dorment dans la poussière.

Ah ! pourquoi faut-il qu'en devenant plus éclairés, plus savants à certains égards, nous ayons perdu la simplicité charmante de notre foi religieuse ? Pourquoi faut-il que la mystique vision de Marie ait disparu à nos yeux ? Hélas ! les choses n'ont plus pour nous cet arome virginal que nos pères y trouvaient. Ce n'est pas un progrès, mais un malheur.

On a déchristianisé la vie, qu'y avons-nous gagné ? Le dirai-je ? Elle n'offre plus au riche que des saveurs affadies, au pauvre que des épines cruelles. L'univers ayant cessé d'être le temple auguste où l'on chante des cantiques, nous le voyons devenir l'enceinte maudite où les uns rient avec amertume, jouissent avec ennui, où les autres poussent des cris de douleur, prêts à se changer en cris de rage et de révolte.

Reine du ciel et de la terre, priez pour nous.

II. — Et omnia quæ intra me sunt nomini ejus.

Que tout en moi la glorifie.

Malgré sa magnificence, le monde extérieur, le monde des étoiles, des montagnes et des fleurs, nous touche infiniment moins que notre monde intime, le monde de nos pensées et de nos désirs, de nos sentiments et de nos aspirations, de nos joies et de nos peines.

Notre âme, elle aussi, est un univers. Elle a son ciel avec des vicissitudes de lumière et de ténèbres, son océan avec des alternatives de calme et de tempête, son sol, en partie fécond, en partie stérile, avec de riantes campagnes et des sables arides, avec des moissons et des ronces, avec des sites sauvages et de douces vallées, avec des plantes odorantes et des fruits vénéneux.

Dans les temps passés, la Vierge Marie régnait sur ce domaine invisible, avec plus de gloire encore que sur le premier. Son influence, son souvenir, son nom, ses bienfaits remplissent les pages de l'histoire des âmes depuis dix-huit siècles. Elle ne reste étrangère à aucun événement ; elle intervient dans les phases diverses de ce drame mouvementé qui est la vie de ses enfants spirituels.

La divine Mère ne brille-t-elle pas à tous les yeux comme l'idéal réalisé de cette perfection et de cette félicité vers lesquelles l'homme, fidèle à

sa vocation, doit tendre sans cesse? N'apparaît-elle pas, de plus, comme le canal des grâces, la source des énergies mystérieuses dont la faiblesse humaine, indigente et dénuée, réclame l'appui dans sa marche pénible vers ce grand but de notre destinée?

C'est pourquoi le chrétien se tourne avec confiance vers Marie, attendant de sa compassion la délivrance des maux qui l'affligent, et, de sa bonté, tous les biens qu'il désire ardemment !

Dans les troubles de son esprit, en face de ténèbres inquiétantes, de doutes qui désespèrent, au moment d'un choix périlleux à faire, d'une embarrassante décision à prendre, de qui se réclame-t-il auprès de Dieu, pour obtenir la vue juste de la vérité ou la circonspection de la prudence, si ce n'est de Celle qu'il salue sous les noms de Notre-Dame de Lumière, de Notre-Dame de Bon-Conseil?

Dans les troubles de son cœur, quand sa conscience alarmée est en proie à des remords cuisants, à des tempêtes qui ne lui laissent pas un instant de repos, n'est-ce pas aux pieds de Marie qu'il se jette, en l'invoquant sous le titre de Notre-Dame de la Paix? Et quand la tentation l'agite, la tentation perfide de l'orgueil, la tentation séduisante du plaisir délicat, ou la tentation grossière des sens, n'est-ce pas Notre-Dame de Bon-Secours qu'il appelle à son aide?

Est-il sollicité par de généreuses ardeurs, veut-il marcher à grands pas dans la voie du devoir, du bien, de la vertu, de l'héroïsme, du dévouement, il se porte en avant sous les auspices de Notre-Dame de Bon-Espoir.

A-t-il le bonheur de voir ses efforts couronnés de succès, s'il se réjouit, c'est sous les yeux souriants de Notre-Dame de Liesse, de Notre-Dame de la Joie.

Dans les dangers pressants, il se recommande à Notre-Dame de la Garde ou à Notre-Dame du Salut ; dans la tristesse et l'angoisse, il invoque Notre-Dame de la Délivrande : si la délivrance ne se produit pas, il se réfugie sous le manteau de Notre-Dame de Consolation ; si la consolation ne vient pas, il se résigne en compagnie de Notre-Dame des Douleurs.

Lorsqu'il a échappé à la souffrance, évité un péril, terrassé l'ennemi, vaincu le mal, il n'oublie pas le bras tout-puissant qui l'a secouru, et il chante les gloires de Notre-Dame des Victoires.

On peut l'affirmer avec certitude, il n'y a pas un événement dans la vie morale, dans la vie intime du cœur ou de l'intelligence qui ne fournisse au chrétien fervent l'occasion d'un recours à Marie, d'un élan de confiance en sa miséricorde, d'une prière touchante à sa puissance, d'une invocation en son honneur pieusement significative.

Et si toute voix se taisait, il resterait, pour le proclamer bien haut, les pierres de mille sanctuaires révérés, les marbres d'innombrables statues, les toiles d'une multitude de tableaux, les pages d'une infinité d'écrits. Ces monuments de la piété séculaire sont partout. Ils apprendront à nos descendants, revenus de notre matérialisme, la langue que nous avons oubliée, cette langue faite de tous les mots qui disent la puissance et la gloire de Marie.

Nous avons sous les yeux la preuve matérielle que ce n'est pas en vain qu'on s'adresse à elle sous tant de vocables divers. Il n'est pas un de nos besoins auquel sa bonté ne se soit miraculeusement intéressée dans le passé. Elle veille toujours sur nous, se tenant prête à intervenir en toute occasion. Elle n'attend que notre regard suppliant.

Trop petite, hélas! est la place que nous faisons à l'action de Marie dans le cadre de nos vies intimes! Nous rêvons, nous aimons, nous cherchons, nous nous agitons, nous travaillons, nous gémissons, parfois nous nous croyons arrivés au bonheur, plus souvent nous désespérons, et presque toujours nous oublions qu'au ciel la plus tendre des Mères se plaint d'être laissée à l'écart. Elle s'estimerait si heureuse d'être le témoin, la confidente, le soutien et l'inspiratrice de tout ce qui se passe en nous!

Ah ! si Marie reprenait sa place dans nos cœurs, si notre devise était vraiment : *ad Jesum per Mariam*, à Jésus par Marie ; si la grâce venue d'elle portait jusqu'à Dieu toutes nos pensées et tous nos sentiments, quelle transformation bienfaisante nous aurions à constater en nous. Où habitent le trouble, la confusion, le péché, les ténèbres, la souffrance et la crainte, régneraient la paix, l'ordre, la vertu, la lumière, la joie et la sainte espérance ! Avec Marie nous viendraient tous les biens.

Alors sa présence nous suivrait partout, et partout nous retrouverions son image chérie ! Peut-on se séparer de ce qu'on aime, peut-on voir autre chose ? Comme nos pères, nous aimerions à la reconnaître et à la saluer dans les symboles charmants que la nature nous offre de toutes parts. Les noms mystiques, les invocations poétiques nous viendraient naturellement aux lèvres. La langue des saints serait la nôtre. Marie remonterait ainsi sur son trône antique pour présider, en Reine puissante et bonne, au triple royaume qui s'appelle le ciel, la terre et le cœur de l'homme.

CHAPITRE XII.

Tota pulchra es.

Pour la fête de l'Immaculée Conception.

« Une femme apparut au ciel, dit saint Jean dans son Apocalypse, elle avait le soleil pour vêtement, le croissant de la lune pour escabeau, et pour diadème, douze étoiles. »

Pareille vision fut donnée à la terre, lorsque l'Église catholique proclama le dogme de l'Immaculée Conception. Depuis ce jour, ce n'est plus dans les profondeurs obscures de la nature déchue que nous devons chercher les origines de la Vierge Marie, mais sur les hauteurs resplendissantes de la grâce et de la sainteté.

Il n'est plus permis d'en douter ; l'âme de notre céleste Mère n'a jamais été effleurée par le mal. Elle s'est échappée toute pure et toute brillante des mains du Créateur, pour se fixer comme un astre au ciel chrétien et verser sur nous sa douce et chaste clarté. On s'étonne qu'une vérité si glorieuse ait mis dix-huit siècles pour se manifester et marquer sa place parmi nos plus chères croyances. Il semble que l'honneur même de Dieu y était engagé

depuis que le Verbe a fait siens la chair et le sang de Marie. Pourquoi la manifestation d'un privilège si nécessaire a-t-elle été si tardive?

Malgré des délais en apparence incompréhensibles, chaque partie de la doctrine religieuse vient nous éclairer à son heure, à l'heure où sa lumière est plus désirable et nous est d'un plus grand secours. Le mystère de l'Immaculée Conception n'a pas échappé à cette loi qui domine l'histoire de la théologie catholique. Il s'est imposé à notre foi en temps opportun comme le prouve le double accueil que lui a fait le monde moderne. A la voix de l'Église déclarant Marie sans tache dans sa conception, le peuple chrétien a répondu par des transports et des acclamations dont l'écho est parvenu jusqu'à nous. Il célébrait son bonheur de pouvoir attacher de ses pieuses mains un rayon nouveau à la couronne de sa Reine et de sa Mère pendant que l'armée des hommes ennemis, des hommes d'orgueil et de plaisir, n'avait pas assez de blasphèmes et de sarcasmes, à lancer dans une clameur impie. Ceux-ci avaient été atteints à l'endroit sensible dans leur fierté de philosophes athées et matérialisés.

Le dogme de l'Immaculée Conception apparaît sous un double aspect : il est le mot de notre siècle dans l'Évangile écrit successivement par

tous les âges en l'honneur de Marie, et il est l'enveloppe d'une haute leçon de moralité, donnée par Marie, à ce même siècle chancelant dans le sentier du devoir et de la vertu. Nous traiterons d'abord du premier de ces points de vue, réservant le second pour le chapitre suivant.

I. — Surge, illuminare.

Lève-toi et brille.

« *Maria, de quâ natus est Jesus.* » Marie, de qui est né Jésus. Cette phrase si simple et si courte de l'Écriture résume et contient toutes les gloires de l'humble Vierge de Nazareth. Elles en sortiront lentement et progressivement, comme un grand arbre de son germe, sous l'action séculaire de la Foi, ce soleil du monde surnaturel. Au commencement, le germe dort et Marie reste ensevelie dans la nuit. Nul éclair ne traverse l'ombre épaisse qui entoure sa mémoire. On fait silence sur son nom, son culte n'existe pas. Dans le monde païen, une telle multitude de déesses déshonoraient les autels et troublaient les imaginations, qu'il fallait à tout prix éviter un rapprochement, même lointain, entre la Mère de Jésus et les objets impurs d'une religion sans pudeur. Marie ne pouvait pas paraître aux regards des hommes avant que son Fils ne les eût purifiés en renversant toutes les idoles, en détruisant toutes les équivoques.

Tant que la victoire de l'Évangile demeure incertaine, tous les yeux restent immuablement attachés sur la grande figure du Christ. Lui seul absorbe l'attention. C'est lui qu'on annonce, c'est pour lui qu'on meurt. Il se montre au monde dans l'isolement de sa divinité, affirmée d'un côté, contestée de l'autre. A son triomphe sont exclusivement consacrées toutes les forces de l'Église naissante. Les miracles des apôtres, l'héroïque confession des martyrs et l'éloquence des docteurs convergent vers cet unique but.

Mais voici Constantin ! La majesté de l'empire romain tombe à genoux devant la croix. Pour la première fois, les pontifes chrétiens élèvent la voix en présence de l'univers attentif. Ils proclament, solennellement et unanimement, Jésus fils consubstantiel du Père, Dieu de Dieu, lumière de lumière. La théologie du Christ était fixée à jamais.

Marie entre aussitôt dans la gloire de l'Homme-Dieu. A son tour, elle sort de l'obscurité et, toute brillante de la clarté qu'elle reçoit de son auguste Fils, elle monte à l'horizon des âmes charmées. Son titre de Mère de Jésus apparaît comme le principe d'une dignité incomparable, d'une dignité presque infinie. N'est-ce pas un Dieu qu'elle a reçu dans ses entrailles, qu'elle a pressé sur son cœur, qu'elle a nourri de son lait et élevé avec tant de soin et d'amour ? Son culte

est né de cette idée, bientôt devenue familière à tous les esprits qui réfléchissaient sur les mystères évangéliques. Pour la rendre dans toute son énergie sainte, il n'y avait qu'une expression : « Marie, Mère de Dieu. » Cette expression, la foi l'a trouvée. Autant elle nous paraît simple et logique, autant elle fut d'abord regardée comme téméraire. Beaucoup parmi les sages y voyaient une offense à Celui dont le nom est l'Éternel, et protestèrent non sans véhémence. L'Église connut les pires divisions. La querelle prit fin le jour où, réunie en assemblée œcuménique à Éphèse, après avoir dissipé tous les doutes, donné aux mots un sens clair et précis, elle proclama « Marie, Mère de Dieu », comme cent ans auparavant elle avait proclamé « Jésus, Fils de Dieu ». La déclaration d'Éphèse fut l'écho du *Credo* de Nicée. Le monde chrétien l'accueillit avec un enthousiasme indescriptible. Le soir même, la ville entière illuminait, les pères du concile étaient reconduits en triomphe dans leurs hôtelleries, à la lueur des torches et au bruit d'acclamations sans fin. Les adversaires de la maternité divine de Marie passèrent à l'état d'ennemis publics. Ils durent se taire et se dissimuler.

A partir de cette mémorable décision, l'ouvrière oubliée de Nazareth se transfigure, on ne reconnaît plus la femme rebutée de Bethléem. Elle

devient un être placé en dehors des conditions humaines, un être sans égal et plein de majesté surnaturelle. Elle inspire à tous un respect mystérieux, mêlé de confiance et de crainte. Ses images et ses statues peuplent les temples, les places publiques et les palais ; elle est toujours représentée dans une attitude hiératique, supraterrestre, et son visage exprime une beauté imposante, presque sévère. On lui rend un culte empressé, mais la vénération domine dans les sentiments qu'on exprime à ses pieds comme la sublimité dans les idées qu'on se forme de sa personne. La Mère de Dieu, la créature d'un rang prodigieusement élevé, voilà ce que reconnurent et saluèrent en Marie les premiers qui parmi les chrétiens lui furent dévots. C'était beaucoup, mais ce n'était pas assez.

La foi ne tarda pas, en effet, à découvrir en Marie un côté moins grandiose, plus accessible et plus doux. Le rayon virginal vint bientôt tempérer sur son front l'éclat du rayon divin. La beauté, dans ce qu'elle a de plus suave et de plus exquis, fit entrer, dans l'expression grave et imposante de ses traits, le charme puissant qui rassure et qui attire.

Donnant un sens trop étroit à quelques passages de l'Écriture, certains docteurs avaient osé prétendre que la Mère de Dieu n'avait pas vécu dans l'état de perpétuelle et inviolable pureté. N'avait-

elle pas vécu avec un époux, et Jésus n'avait-il pas des frères? C'était retrancher à Marie la plus pure de ses gloires, lui refuser la plus noble de ses vertus. C'était l'amoindrir singulièrement dans l'admiration et le respect de l'univers. De l'Orient à l'Occident, un cri général d'indignation vengea cet outrage. L'Épouse du Saint-Esprit avoir appartenu à un homme dans les conditions ordinaires; le tabernacle du Verbe être devenu la demeure d'enfants de péché, l'intelligence chrétienne ne put soutenir cette idée. L'Église n'hésita pas. Elle expliqua les textes obscurs, et déclara solennellement, après avoir flétri les novateurs comme impies et sacrilèges, que toujours Marie a été Vierge dans son corps et dans son âme, que jamais une ombre ne passa sur sa pensée, ni un trouble sur ses sens. Celui qui, par sa toute-puissance, d'une simple femme a fait sa Mère, ne pouvait-il pas,de cette même femme, faire un ange de pureté? S'il le pouvait, il le devait, s'il le devait, il l'a fait.

C'est ainsi que l'honneur virginal de Marie triompha comme avait triomphé sa dignité maternelle.

De l'étude attentive de l'Évangile, il résulte que Marie possède sur Jésus l'influence d'une mère bien-aimée sur son fils. La mort n'a rien changé entre eux. Leurs rapports actuels au ciel sont ceux d'autrefois sur la terre. Lorsque le vin

manque aux noces de Cana, la Mère intervient d'elle-même auprès du Maître, elle insiste, elle attend et elle obtient le miracle, sollicité par elle avec empressement et d'abord refusé par lui avec une sorte de rudesse. Touchant symbole du pouvoir que maintenant encore, au sein de la félicité, la Vierge Marie, sensible à nos misères sans nombre, exerce sur le cœur de Dieu. Elle en sait vaincre toutes les résistances.

Ce côté du caractère de l'auguste Reine du ciel n'a pas échappé à nos devanciers, à nos pères dans la foi. A son tour, la bonté est entrée dans la physionomie de Marie pour lui donner cet air de bénignité, de tendresse miséricordieuse qui a jeté le moyen âge tout entier au pied de ses autels, on ne saurait dire avec quelle confiance. Dans la Mère de Dieu, les hommes avaient reconnu leur propre Mère. Elle fut la joie des justes et l'espoir des pécheurs. Elle apparut comme la porte brillante du divin séjour. Dans tous les cœurs pieux, elle provoqua d'ardentes explosions d'amour.

Nous ne devons pas oublier de le remarquer, trois hommes, aussi grands docteurs que grands saints, ont contribué pour une large part à cette révélation progressive des grandeurs, des privilèges et des vertus de Celle que l'Évangile appelle seulement la Vierge de Nazareth, la fiancée de Joseph et la Mère de Jésus. Saint Cyrille d'Alexan-

drie a obtenu par de fermes raisonnements le triomphe de sa divine maternité au concile d'Éphèse ; saint Jérôme, avec une éloquence enflammée, a vengé sa virginité mise en doute ; saint Bernard enfin, d'une voix mélodieuse et tendre, a chanté l'inépuisable générosité de son cœur et les bienfaits toujours prêts à s'échapper de ses mains. Ces trois noms marquent trois dates brillantes dans l'histoire du culte de Marie et résument parfaitement l'ouvrage que les siècles ont accompli pour sa glorification terrestre. A son tour, le nôtre a pris la parole. Il semblait difficile d'ajouter à sa triple auréole de Mère de Dieu, de Vierge toujours pure, de Reine admirablement puissante et bonne. Notre siècle cependant y a réussi. Le mot qu'il a dit n'a pas été le moins prodigieux. Nous allons comprendre pourquoi.

II. — Lux splendens.

Elle resplendit.

Depuis longtemps, un peintre est devant la toile dont il s'est juré de faire un chef-d'œuvre. De nombreuses séances de travail se sont succédé depuis le moment où il a pris pour la première fois sa palette. L'ensemble est savamment ordonné, le dessin est irréprochable, le coloris éclatant. Tous ses amis le félicitent et le supplient de livrer son tableau à l'admiration pu-

blique. L'artiste reste sourd. Il cherche le coup de pinceau unique, la touche suprême, qui doit jeter sur sa composition ce dernier éclat de beauté, ce dernier frémissement de vie, d'où résultera la perfection, la réalisation de l'idéal.

Lorsque, à cette heure indécise qui n'est plus la nuit sans être encore le jour, on se trouve sur un point culminant des Alpes, on voit avec un étonnement grandissant, successivement apparaître devant soi, derrière soi, au-dessous de soi, de tous côtés, des pics dénudés, des cimes neigeuses, des pentes boisées, des vallées remplies d'ombre, et des lacs dormants. On ne se lasse pas de regarder ce spectacle émergeant peu à peu de l'invisible. On est ravi; néanmoins, l'esprit et les sens demeurent dans l'attente. Ce qui manque au paysage n'est presque rien, et c'est tout. Il manque un rayon de soleil. Que la lumière jaillisse enfin de l'Orient et, tout à coup, l'horizon s'enflamme, la dentelure des rochers présente d'innombrables pointes de feu, les glaciers jettent des éclairs, les lacs étincellent et la verdure éclate joyeuse. La beauté se revêt de splendeur, la transformation est complète.

L'absence de rayons, voilà ce qui dépare trop souvent à nos yeux les chefs-d'œuvre qu'on nous vante avec trop de chaleur. A plus forte raison, sommes-nous désenchantés aussitôt qu'une défectuosité s'y révèle. L'idéal que nous portons en

nous est inflexible. Tout objet qu'on en rapproche et qui accuse un désaccord, rend une dissonnance, est condamné sans retour.

Or, ici-bas rien n'est parfait. Le ciel a ses nuages. Le soleil a ses taches. Les plus lumineux esprits ont leurs ténèbres ; les plus fermes caractères ont leurs faiblesses. La limite et l'imperfection s'aperçoivent partout. Faudra-t-il donc avouer qu'en Marie, Mère de Dieu et Mère des hommes, la plus excellente et la plus aimable des créatures, cette loi se retrouve avec toutes ses conséquences ! De bonne heure, la piété chrétienne posa la question et chercha à la résoudre, non pas à la honte mais à la gloire de la Vierge. Depuis la chute, toute chair est corrompue. Ce principe est la base même de la Rédemption. Quelle est la situation de Marie par rapport au mystère de la déchéance universelle? Le serpent dont elle a écrasé la tête a-t-il laissé sur elle les honteux stigmates de sa morsure ? Si oui, pour grande, pour belle et imposante que demeure encore la Reine du ciel, un regret subsiste au fond de notre âme. L'idée que la laideur du péché ait enveloppé d'un manteau d'ignominie celle qui, maintenant, brille revêtue de toutes les splendeurs célestes, nous trouble et nous révolte.

Longtemps, l'intelligence des docteurs, trop humaine dans ses déductions et trop étroite

dans sa logique, demeura court. Elle se heurta à la lettre de l'Écriture et s'arrêta devant la parole de l'Apôtre déclarant tous les membres de notre race infectés de la lèpre originelle même avant de naître ; elle réduisait au minimum la durée de la souillure en Marie, mais elle la maintenait, n'osant passer outre en présence d'un texte sacré si clair et si formel en apparence.

Le cœur possède une autre logique. Il sait trouver, sous la lettre qui tue, l'esprit qui vivifie. Dans le cas présent, il découvrit les sens cachés, les raisons supérieures. Il s'avisa de penser qu'on pourrait, sans détriment aucun pour le dogme du péché primitif, étendre à la Mère de Dieu l'exception admise, de tout temps, comme nécessaire, lorsqu'il s'agit de l'Homme-Dieu. Que dis-je ? Il vit clairement qu'il n'y avait d'autre moyen de placer Jésus hors des atteintes du mal qu'en retirant Marie elle-même, dont il tient sa seconde nature, du lit fangeux où coule le torrent de la vie. Si Marie a été conçue dans le péché, une honte réelle en jaillit sur Jésus, et rien ne peut faire que le sang qui nous a rachetés n'ait eu besoin lui-même d'une purification. Le cœur eut cette intuition et n'hésita pas à se prononcer. Dès lors, le parti de l'Immaculée-Conception était fondé. Il rallia tous ceux qui se distinguèrent par une piété éclairée envers la

Vierge Marie. On vit des ordres religieux se vouer à la défense de cette vérité contestée, des écoles de théologie imposer à leurs maîtres l'obligation de l'enseigner comme indubitable, des ordres de chevalerie faire le serment de venger par l'épée les outrages dont elle serait l'objet. Les âmes les plus saintes, les plus contemplatives, cachées au fond des cloîtres ou laissées dans le monde pour l'édifier, y trouvèrent un merveilleux aliment pour leur dévotion et un énergique stimulant pour s'avancer dans la perfection.

Ce mouvement alla grandissant avec les siècles. Peu à peu, les objections les plus spécieuses tombèrent et les rangs des adversaires s'éclaircirent. La lumière se fit de plus en plus vive et l'évidence apparut.

Il était réservé à notre temps de produire sur ce point l'unanimité dans les esprits et de permettre à l'Église de sanctionner définitivement cette croyance de son autorité infaillible. Il n'y a plus de place désormais dans son sein pour ceux qui oseraient la contester ou la mettre en doute.

O Marie, vous êtes immaculée, vous êtes sans tache et sans souillure, en vous il n'y a pas l'ombre qu'on aperçoit même dans les astres, il n'y a pas ce défaut qui, jusque dans les anges, blesse le regard de Dieu, vous êtes le lis éclatant et embaumé que nul contact, que nul souffle impur

n'a jamais effleuré. O Marie, vous êtes toute belle, vous êtes l'Ève nouvelle, conçue et née en pleine innocence, vous êtes depuis le commencement le limpide miroir de la splendeur incréée, vous avez paru dans tout l'éclat de la gloire surnaturelle. Vous êtes l'ornement de la terre et des cieux ! Vous êtes la joie d'Israël !

Voilà ce que nous avons proclamé et ce que tout chrétien proclamera jusqu'à la consommation finale et au delà.

Les autres âges avaient présenté au monde la Mère de Dieu, la Vierge incomparable, la Reine puissante et bonne, le nôtre lui a donné l'Immaculée. A notre génération l'honneur d'avoir répandu sur la physionomie de Marie le charme inexprimable de ce qui est parfaitement pur, de ce qui est parfaitement beau.

Nos pères avaient déposé sur son front d'immortelles couronnes, nous y avons ajouté le rayon ; nous avons versé sur ces couronnes la clarté qui en fera pour toujours étinceler l'or et les pierreries. Avant nous il manquait un dernier trait à la physionomie de notre divine Mère, maintenant l'œuvre de son exaltation est achevée et le dernier mot semble dit sur elle ici-bas. Elle est devant notre foi telle que les élus la contemplent dans l'éternité.

L'Église avait parlé et l'univers catholique avait applaudi avec enthousiasme. L'émotion soulevée

dans les âmes commençait à peine à se calmer lorsque se produisirent les événements de Lourdes. Après la surprise et les doutes du premier moment, ils apparurent comme la réponse du ciel aux décisions de la terre, et les croyants tressaillirent de joie et d'espérance.

Comme dans tous les faits marqués d'un caractère miraculeux, ce fut un être débile et faible, mais d'innocence et de piété, qui fut choisi pour nous rapporter les paroles et nous révéler les traits de celle dont toutes les bouches célébraient le récent triomphe.

Quinze fois une apparition au visage radieux, aux vêtements de neige et d'azur, dans l'attitude d'une âme en présence du Bien suprême, se laissa contempler et interroger par une petite bergère sans instruction ; et quand l'apparition daigna dire son nom, l'enfant d'élection entendit cette significative réponse : « Je suis l'Immaculée-Conception. »

Le retentissement fut immense. L'univers entier s'agita. Les incrédules crièrent au scandale et à la supercherie. Les chrétiens affirmèrent le miracle. D'innombrables prodiges incontestables et incontestés prouvèrent jusqu'à l'évidence que l'Immaculée Mère de Dieu avait honoré la terre de sa visite.

La parole de l'Église avait donc pénétré jusqu'au ciel et forcé les portes du monde invisible.

La foi au dogme nouveau était confirmée par une intervention d'En-Haut.

Les âmes furent secouées dans leur torpeur, arrachées aux préoccupations d'ordre inférieur, emportées loin de la matière et remplies d'une divine consolation.

Elles étaient ainsi merveilleusement préparées à recevoir la leçon, si opportune et si nécessaire, contenue dans le mystère proposé à leur croyance.

CHAPITRE XIII.

Immaculata.

Pour faire suite au chapitre précédent.

Au sortir de l'arche, après le déluge, Noé eut sous les yeux le plus triste spectacle. La terre était bouleversée et ravagée, la nature, morne et silencieuse. La vie avait disparu du globe ; ce n'était qu'affreux vestiges de destruction et de mort.

Epouvanté, le père de l'humanité nouvelle se prosterna devant la face de Jéhovah. Il en adorait la redoutable justice dans le présent, il en implorait la miséricordieuse bonté pour l'avenir. Dieu ne fut pas sourd aux supplications de son fidèle serviteur. Il descendit du ciel pour le rassurer en lui promettant que désormais il n'y aurait plus de déluge. Et, comme si sa parole avait eu besoin d'un gage sensible, il ajouta : « Si le ciel se couvre encore de nuages, mon arc apparaîtra sur les nuées, et je me souviendrai de mes engagements. »

En ces dernières années, un déluge d'idées mauvaises, impies, immorales, s'est abattu sur le monde, détruisant toute conviction, tout principe, toute vertu, toute vie surnaturelle en ceux qui n'ont pas trouvé une arche où se réfugier. Nous ne pouvons, nous qui, par miracle, avons

échappé au fléau, nous les croyants, mesurer l'étendue du désastre sans éprouver une angoisse indicible, sans nous surprendre à douter de l'avenir religieux du genre humain.

N'en doutons pas cependant, car on dirait que Dieu a pris à tâche de nous rassurer, en nous donnant, à nous aussi, un signe d'espérance et de salut.

Sur notre ciel, si noir et si menaçant, n'a-t-il pas fait apparaître cette douce et pure vision qui s'appelle l'Immaculée Conception, et que nous pouvons, avec l'Église, comparer à l'arc aux vives couleurs, dessiné sur les nuées, à l'orient, les soirs de tempête ?

La Vierge sans péché, la Vierge toute sainte, qui s'est levée, en ces derniers temps, sur l'horizon de la pensée chrétienne et qui y resplendit pour toujours, s'oppose à notre matérialisme contemporain comme le jour s'oppose à la nuit, l'innocence au vice, le bien au mal, la beauté à la souillure, l'honneur à l'infamie.

Dans ce sublime contraste, tous, prêtres et fidèles, riches et pauvres, savants et ignorants, pécheurs ou justes, nous trouvons à la fois une divine lumière, qui, en charmant nos regards, éclaire le chemin du devoir, et une grâce puissante dont l'onction, en nous pénétrant délicieusement, nous aide à atteindre nos destinées.

Sous l'égide de Marie Immaculée nous n'avons

rien à redouter du cataclysme moral où sombrent en ce moment la foi et la vertu de tant d'âmes. Les regards fixés sur elle, nous avons la certitude qu'il faut à notre esprit : les bras tendus vers elle, nous recevons la force nécessaire à nos cœurs.

I. — Arcus refulgens inter nebulas.

Elle brille comme l'arc sur le ciel noir.

Notre siècle à son déclin semble avoir perdu tout idéal. L'idéal surtout de la vie lui échappe totalement. Quelle est la portée de sa pensée fondamentale ? Vers quel but dirige-t-il ses plus laborieux et ses plus constants efforts ? Nul ne l'ignore : il l'a dit assez clairement, assez bruyamment. Sous le nom de progrès et de marche en avant, il ne poursuit rien moins que le renversement de tout ordre surnaturel, et que le triomphe, en plein christianisme, du péché originel. Il ne subit plus à regret les désastreuses conséquences de la chute primitive ; il n'en gémit plus : il les accepte comme des biens précieux, il s'en glorifie comme d'un riche trophée, reconquis sur l'ennemi. Le Rédempteur avait délivré l'homme de la tyrannie du démon, l'homme repousse Jésus-Christ, et retourne avec fierté dans ses fers. Les termes sont renversés. Maintenant, obéir aux passions, c'est être libre.

Se rendre l'esclave de la nature déréglée, c'est être roi. Ah! la triste, la honteuse et désespérante royauté! Le manteau en est court et taché de boue.

A l'ombre de l'arbre de la science, la raison s'est obscurcie. Elle a perdu sa vigueur et sa lucidité premières. Elle ne se dégage plus qu'avec peine des éléments sensibles pour s'élever à l'idée des réalités supérieures. Elle est prisonnière du monde des corps et n'entrevoit le monde des esprits qu'à travers le brouillard des sensations qui l'obsèdent. Que fait notre siècle ? Il ose affirmer la souveraineté de la raison. Il ose la déifier. De sa faiblesse indéniable il conclut à une limitation absolue. Il voit une loi nécessaire dans les difficultés qu'elle éprouve à s'orienter, dès qu'elle dépasse le domaine terrestre. Pour lui, la matière n'est plus un voile qui cache l'esprit, la matière est tout. L'au delà mystérieux, le divin, n'est qu'un rêve de l'imagination, une chimère, une fleur d'ignorance et de naïveté.

Le fruit, savouré par Ève avec tant de plaisir, a introduit dans la chair de l'homme un ferment pernicieux, un principe de révolte, une source d'entraînements dont pour notre honneur nous rougirons toujours. Qu'entreprend notre siècle ? Il tente de légitimer et de sanctifier les appétits inférieurs. Il les donne hardiment pour les seules aspirations de notre être qui ne soient pas sans

un objet réel. Dans sa brutale logique, il impose à la conscience publique le spectacle de la plus effrénée licence qui se soit vue depuis Rome païenne. La destinée de l'humanité n'est-elle pas, selon ses principes, de chercher le bonheur dans les plaisirs qui en sont au moins l'image, et son unique devoir n'est-il pas de fuir à tout prix la douleur qui est le seul mal véritable, le seul enfer à craindre ?

Depuis la désobéissance qui l'a blessé au cœur, Dieu s'est retiré de sa créature. Entre l'homme et son principe, entre l'Enfant et son Père, le péché a creusé un abîme qui semble profond, infranchissable, éternel. Que fait encore notre siècle? Il dicte des ordres au législateur souverain, impose des limites à la puissance infinie, et dresse devant Dieu les barrières qu'il voit devant l'homme. L'homme ne pouvant remonter vers Dieu, il ne veut pas que Dieu puisse s'incliner et descendre vers l'homme. Il nie, avec une étonnante audace, toute action providentielle sur la marche du monde, toute intervention divine sous forme de grâce, de miracles, d'incarnation et de sacrement.

Un dogme, ce que je vois, la matière, les corps. Une loi ce qui me flatte, ce que je désire ou veux: mon plaisir. Un Dieu, ce que je suis : moi. Telle est la religion nouvelle, la religion de la science, la religion de l'avenir, la religion

célébrée avec enthousiasme, prêchée avec une foi aveugle, pratiquée avec délire. Cette religion est vieille au moins de six mille ans. Jadis elle avait ses temples à Babylone. Elle constitue un retour pur et simple au paganisme des plus mauvais jours de l'antiquité. Ce n'est rien moins que l'apothéose du péché originel.

Le monde où règnent de pareils principes n'est pas un milieu favorable à l'éclosion et à l'épanouissement de la grâce dans les âmes. Ce monde est le nôtre. Tôt ou tard, une crise extrêmement dangereuse se déclare quand on a grandi et qu'on s'est développé dans un tel milieu. Les idées ambiantes se sont insinuées dans l'intelligence pour la former, à la manière de l'air qui pénètre dans nos poumons et entretient la vitalité du sang. L'âge où l'on commence à raisonner est en même temps l'âge où l'on commence à frémir sous l'éperon des passions. C'est l'âge où éclate la tempête qui ébranle l'être jusque dans ses fondements. Elle n'attend pour se déchaîner que le signal donné par la chair à l'esprit. La foi chrétienne, qu'on continuait de pratiquer par habitude ou par inclination sentimentale, apparaît bientôt en complète contradiction avec les idées dont on a fait sa vie intellectuelle, et en opposition non moins flagrante avec tous les instincts qui s'agitent confusément dans le fond de la nature. Quand les vapeurs impures qui montent du cœur rencontrent les sombres nuages

qui pèsent sur le cerveau, le sinistre éclair part, la commotion se produit, et en un instant la moisson surnaturelle, si riche de promesses, est détruite et ensevelie sous un limon fangeux. Il ne subsiste plus rien des qualités morales, des dispositions saintes, des ardeurs généreuses, des espérances infinies, des vertus sublimes, dont le baptême avait ensemencé cette terre désormais désolée, souillée et stérile peut-être pour jamais.

Les catastrophes semblables ne se comptent plus parmi nous. Chaque jour qui se lève les multiplie. La plupart des hommes, à leur entrée dans la vie libre et personnelle, en sont victimes. Cependant qui veut s'en préserver, le peut. Il est un moyen qui ne demande ni beaucoup de science, ni beaucoup de temps, un moyen aussi sûr que pratique, aussi efficace que rapide.

La question qui décide de tout vient de se poser en nous. Le doute est aux portes de notre pensée. Son ombre déjà nous atteint. Le poids de sa formidable mais passagère vraisemblance fait fléchir notre esprit. Ne nous troublons pas, le navire qui porte en nous la vérité est désemparé et aucune force humaine ne semble suffisante à le tirer du péril où il va sombrer, oui, mais, dans la tempête, nous demeurons les maîtres de cet autre vaisseau qui est le sanctuaire du bien et de l'amour, et nous pouvons l'empêcher

de dériver à son tour. Pendant la nuit orageuse, gardons avec un soin redoublé le sentiment du devoir, de la vertu, de la beauté morale, du bonheur véritable, et le salut nous viendra de ce côté. C'est à notre cœur, demeuré pur, à préserver du naufrage notre esprit, devenu incertain, sur la mer mouvante des idées.

N'est-ce pas dans un dessein de sagesse prévoyante et miséricordieuse que Dieu a fait briller, au-dessus de la tourmente intellectuelle à laquelle ce siècle est en proie, l'apparition céleste de la Vierge Immaculée? C'est un secours qui nous arrive à propos pour rendre inexpugnable la citadelle suprême de la foi chrétienne en nous. Une fibre sacrée tressaille au plus intime de notre substance en présence de ce mystère d'un être humain sans souillure, d'une créature sans imperfection. C'est notre faiblesse et notre petitesse aperçues à travers la grandeur et la force divines. En Marie Immaculée, en Marie, parée d'innocence et de grâce, resplendit un idéal à jamais inaccessible aux raisonneurs et aux dépravés. Dans nos incertitudes, ne le perdons jamais de vue et, comme un astre bienfaisant, il éclairera suavement les sentiers où nous cheminons ici-bas. Ses rayons seront vainqueurs des ténèbres amassées par les négations du dehors ou les sophismes du dedans. A contempler cette femme, humble parmi les femmes,

cette fille de notre race sans prestige extérieur, mais préservée de tout mal et enrichie de tout bien, dont l'enveloppe matérielle a été transfigurée par l'âme et dont l'âme a été transfigurée par Dieu, nous comprenons avec une nouvelle évidence que la noblesse, la dignité, la joie saine, le but par conséquent assigné à nos efforts, ne se trouve ni dans l'indépendance sans frein de la raison, ni dans l'émancipation vulgaire des sens. Nous sentons que nous sommes obligés, sous peine de déchéance morale et d'intime tritessse, de placer nos sens dans l'orbite de notre conscience et notre conscience dans l'orbite de Dieu, l'Être infini, le soleil suprême, la source d'où émane tout ce qui est beau et tout ce qui est bon.

La grossière conception de la vie, imaginée de nos jours, avec son ténébreux naturalisme et ses mœurs avilissantes, ne peut tenir devant cette sublime formule, acceptée aussitôt qu'émise, par la meilleure partie de nous-mêmes. C'est la formule chrétienne par excellence. L'esprit faussé ou distrait peut encore la méconnaître tant qu'il reste dans le domaine de la spéculation. Il peut céder au besoin de la discuter ou de la contredire. Rien n'arrête la fantaisie intellectuelle. Mais l'avons-nous mise en pratique, avons-nous essayé sérieusement d'y conformer notre manière d'être et d'agir, la lumière en jaillit, pleine,

abondante, victorieuse. Il n'y a plus à contester, il n'y a plus qu'à se taire et à s'avouer vaincu. L'évidence des faits est absolue. Nous avons la preuve intime, vivante, qu'étant dans le bien, nous sommes dans le vrai. Nous nous sentons dans la région de la paix et de la sécurité. Que tous les autres s'abaissent et rampent aux lueurs incertaines de la seule nature, nous les savons dans le mal et dans le faux. Rien ne saurait plus nous rendre ces deux points douteux. En faut-il davantage pour rester ferme croyant ?

La Vierge Immaculée devient ainsi, dans notre siècle impie et vicieux, une éclatante et pratique démonstration de notre foi religieuse et morale. Elle est le miroir où l'humanité déchue retrouve son plus pur exemplaire. Elle attire et fait monter toute âme qui la regarde, elle purifie et enflamme tout cœur qui cède à son attrait. A ses pieds se réveille le sens du beau, avec des remords salutaires ou d'ardents et saints désirs.

Oui, l'apparition de la Vierge Immaculée sur le sombre ciel de la pensée contemporaine, a le don de faire vibrer les cordes les plus délicates et les fibres les plus pures de mon être, celles par lesquelles Dieu m'a rattaché au devoir, à la piété, à la justice, au ciel, à l'infini, et, pour tout dire d'un mot, à ses entrailles de Père. Qui a connu ce frémissement de sainteté peut tomber encore, mais non perdre l'idéal, la divine

notion de la vie. Il peut se détourner du chemin par faiblesse ou lâcheté, mais la trace laissée par Marie ne s'effacera pas. La foi sera sauve.

II. — Salvabimur.

Nous serons sauvés.

Il ne servirait de rien d'avoir sous les yeux l'image incontestée de la beauté morale, si l'on ne peut réussir à l'imprimer et à la reproduire en soi. Faire rayonner Dieu dans l'âme, l'âme dans les sens et par les sens dans les actions extérieures, ce but est le seul qui soit digne de nous, le seul qui explique nos destinées. La Vierge Immaculée a été montrée au monde pour le lui rappeler. Qui nous procurera les moyens d'atteindre ce but ? Il est noble mais ardu. Il n'y va de rien moins que de l'immolation de la chair à l'âme et de l'âme à Dieu.

Les sens, pour entrer dans une sphère supérieure, se spiritualiser, se surnaturaliser, doivent mourir à leur activité propre par le détachement voulu de tout objet qui leur offre un illicite et fugitif plaisir. Plus le détachement est complet, héroïque, plus ils se dépouillent de leur matérialité, plus ils se rapprochent de la forme angélique prêtée par notre foi au corps très pur de Marie, plus ils sont le fidèle miroir de la splendeur intérieure.

L'âme, de son côté, si elle ne cesse de vivre en elle-même, si elle ne meurt à l'orgueil et à l'égoïsme, termes obligés de toute vie intellectuelle concentrée en soi, ne peut espérer conduire sa pensée et son amour jusqu'à l'union féconde avec la pensée suprême, avec l'amour infini. L'orgueil repousse les clartés d'En-Haut, l'égoïsme exclut la charité du ciel. Dieu venant en nous est arrêté par ces deux obstacles, il s'agit de les renverser. Tant qu'un vestige quelconque en subsiste, la vie éternelle ne peut se verser en nous dans toute sa plénitude.

Vaincre son corps, vaincre son âme, immoler tout son être sur l'autel du sacrifice, non pas en idée, mais réellement, non pas une heure mais à toute heure, non par intervalle mais sans cesse ; ce programme austère a de quoi effrayer les plus intrépides. La sagesse profane ne se fait pas faute de le traiter de folie et de scandale. Au moment de l'exécuter, la volonté la plus ferme avoue sa faiblesse et est tentée de se livrer au découragement.

« Qu'il est étroit le sentier qui conduit à la vie et que petit est le nombre de ceux qui se résolvent à y entrer ! » Cette parole de Jésus est toujours, est plus que jamais, d'une navrante vérité. Jamais l'Évangile n'a été moins compris, jamais il n'a été plus mal pratiqué, dans sa partie crucifiante. On sacrifie Dieu à l'homme, et l'homme à la matière qui projette son ombre téné-

breuse jusque sur les hauteurs de la raison pure. Aussi ce temps est-il une époque de laideur morale.

Souvenir rassurant. A peu d'années du jour où le monde chrétien accueillait, dans un transport de foi enthousiaste, la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, Marie daignait, comme nous l'avons déjà fait remarquer, quitter le ciel et se montrer à nous, dans la touchante beauté de sa gloire nouvelle.

Après nous avoir été donnée comme un flambeau pour éclairer notre marche, l'Immaculée Mère se révèle comme une force mystérieuse, en ouvrant au sein de l'Église une inépuisable source de miracles. Lorsqu'on réfléchit à ce qui se passe, depuis cette apparition de Marie sur la terre de France, on est ravi d'admiration et de reconnaissance.

Ne sont-ce pas nos faiblesses, nos dangers, nos difficultés, nos souffrances qui l'ont fait descendre parmi nous et se rendre visible dans cette vallée de Lourdes, où, depuis quarante ans, les foules affluent toujours plus nombreuses, toujours plus consolées, toujours plus confiantes. De tous les points du globe on apporte des infirmes et des mourants près de la fontaine qui a jailli à ses pieds. Les guérisons s'y multiplient. En plein âge moderne on revoit les prodiges de l'Évangile. Ce qui se passait en Palestine, au temps de

Jésus et des Apôtres, se renouvelle parmi nous à la face de l'univers étonné. Les aveugles voient, les boiteux marchent, les sourds entendent, les moribonds reviennent à la santé.

Pourquoi ces miracles semés à profusion et incessamment renouvelés? Si extraordinaire qu'en soit le nombre, le cri plaintif de l'humanité en est à peine atténué. Et puis, qu'importe, après tout, le sort de corps voués à une prochaine et inévitable destruction? Tôt ou tard, ne seront-ils pas de nouveau la proie de la cruelle douleur? Les âmes, voilà le grand objet de la pitié de Marie.

Elle veut les atteindre, les gagner et les guérir en soulageant ainsi les corps infirmes. Elle est venue les rappeler à la foi et à la certitude des réalités supérieures. Ces âmes sont blessées dans dans leurs œuvres vives, elles sont radicalement impuissantes à faire le bien et incapables de sainteté. Elle est venue pour secouer leur torpeur, les arracher à leurs passions inférieures, les soulever et les emporter, au souffle puissant émané d'elle, dans les régions du surnaturel et du divin. Ceux qui se sont livrés à ce souffle ont vu s'opérer en eux d'incroyables transformations. Soudain sont tombés les obstacles qui jusque-là s'opposaient au règne de Dieu, c'est-à-dire à l'épanouissement de cette beauté céleste dont la croix est le principe. Quand

aux pieds de la Vierge Immaculée la grâce a ébranlé l'être jusque dans ses profondeurs, de vertueuses énergies montent à la surface, qu'on ne se connaissait pas. On a le courage et l'enthousiasme des immolations nécessaires. La terre perd son charme et la nature son empire. L'âme elle-même, dégagée du monde qui la retenait captive, s'élance pleine d'ardeur vers l'idéal éternel retrouvé pour jamais. Le vrai travail de la perfection commence actif, persévérant. L'homme charnel se spiritualise et l'homme intérieur monte dans le divin. Ce qu'on appelait naguère joies et plaisirs n'inspire plus que de la répulsion, et ce qu'on appelait sagesse et raison, qu'une triste pitié. Lorsque les sens sont sur la croix ou sur l'autel du sacrifice, on éprouve un indicible bien-être, et lorsque l'âme s'unit étroitement à Dieu, elle entre dans l'immuable et parfait bonheur.

Faire de notre substance corporelle l'hostie sans tache, sainte, agréable à Dieu, dont parle saint Paul, et de notre substance spirituelle le vase d'honneur, le miroir de justice, le siège de la sagesse chanté par l'Église, tel est le miracle opéré surtout par la Vierge Immaculée en faveur de ceux qui le demandent. Elle ne le refuse à personne. Pour en concevoir l'idée, il faut avoir vu les foules touchées, remuées, en délire et en larmes, oublier, devant la grotte même des

Pyrénées, toutes les passions et tous les intérêts d'ici-bas et s'élancer vers le ciel entr'ouvert, dans un irrésistible mouvement de foi émerveillée et de désirs purifiés.

Dirons-nous que nous sommes trop faibles et que tout en nous répugne à l'œuvre de sainteté? C'est précisément pour nous prêter aide que Marie a élu domicile parmi nous. Elle sait que la lutte est terrible et elle vient nous défendre contre les pièges du tentateur. Nous aimons à la représenter écrasant la tête du serpent. C'est son office permanent. Il est bon de se le rappeler en ces jours mauvais parce que, depuis le paradis terrestre, jamais le serpent n'a parlé un langage plus spécieux, plus perfide, plus dangereux. Pendant que la plupart des hommes l'écoutent, avec une complaisance qui les perd, recourons à celle dont la gloire est de vaincre partout l'éternel ennemi du genre humain. La victoire est certaine. Il suffit de la vouloir et de laisser agir celle qui est toujours la Vierge puissante. Que parle-t-on de guérisons physiques? Les vraies guérisons miraculeuses, les guérisons infinies en nombre, merveilleuses en résultats, sont les guérisons d'âmes aveugles, d'âmes paralytiques, d'âmes mortellement atteintes? Ces prodiges-là, Marie ne les mesure pas comme les autres. Les a qui les veut, qui les désire, qui les

réclame. Il ne tient qu'à chacun de nous d'en bénéficier largement.

Sur la masse sombre où l'arc-en-ciel se déploie dans toute sa magnificence, on voit bientôt se dessiner un arc secondaire qui semble accompagner le premier comme son ombre lumineuse et colorée. Il en est effectivement l'image un peu réduite et affaiblie, mais belle encore. Ce sont, malgré l'atténuation sensible, mêmes couleurs, mêmes nuances, mêmes formes. A les voir paraître tous deux sur les nuées, dans leur éclat semblable et inégal, on dirait écrits au ciel le seing et le contreseing de cette parole du Seigneur : « Il n'y aura plus de déluge sur la terre. »

La Vierge Immaculée est venue éclairer d'une douce lumière d'espérance notre siècle si chargé de tempêtes. Elle est le signe divin que tout n'est pas perdu parmi nous, et le présage que des temps meilleurs sont proches. Elle est le modèle vivant de beauté surnaturelle qu'il est salutaire de contempler, qu'il est sanctifiant d'invoquer. C'est à bon droit que nous la saluons comme l'arc-en-ciel protecteur et sauveur.

Mais cet arc-en-ciel aspire, lui aussi, à se dédoubler et à retrouver une copie de lui-même dans les hautes régions où il attire les regards de notre foi. Il ne doit pas, il ne veut pas y briller solitaire. Il attend que des âmes croyantes et pures se détachent de la terre, montent jusqu'à lui pour

recevoir le reflet de la Virginité sans tache, de la Virginité radieuse, et former sur l'horizon ténébreux un nouvel arc de lumière, un nouveau gage de salut.

Chacune de nos âmes, en se prêtant à l'action de la grâce que Marie verse à flots sur le monde, en s'inspirant de son esprit, en suivant son impulsion, en pratiquant ses vertus, en imitant sa vie, s'illumine, se transforme, se sanctifie, apporte un atome de clarté, une nuance de beauté, et contribue ainsi au vaste déploiement du signe consolant et rédempteur.

Dieu le voit et sa colère tombe, le chrétien le voit et ses craintes se dissipent.

Dieu oublie les crimes dont la terre est souillée et se souvient du pacte conclu avec son Fils au Calvaire. En faveur des élus dont le nombre continue de grandir, il laisse patiemment aux pervers le temps de consommer leurs iniquités et leurs forfaits.

Le chrétien sent renaître son courage. En vain la multitude, esclave de ses instincts, s'abaisse jusqu'à l'avilissement, en vain les sages profanent les dons les plus sacrés, lui ne se laisse pas troubler. Il achève avec ardeur, avec enthousiasme, de réaliser en soi cette merveille du ciel, cette merveille de l'Évangile qui est le rayonnement de Dieu dans l'âme et le rayonnement de l'âme dans le corps, sous les yeux, par l'action et à l'image de la Vierge Immaculée.

CHAPITRE XIV.

Hodie nata est Virgo.

Pour le jour de la Nativité de Marie.

Par un mot, Jésus a peint admirablement la chute de Lucifer, le premier des esprits célestes : « Je voyais, a-t-il dit, Satan tomber du ciel comme un éclair. »

En pensant à l'heure mille fois bénie où fut envoyée sur la terre la plus auguste des créatures, Marie, plus brillante que l'archange au nom de lumière, dirons-nous que l'Immaculée Vierge, en s'échappant des mains du Créateur pour venir parmi nous, avait un éclat éblouissant, fulgurant ? La comparaison serait violente et rendrait mal un mystère plein des promesses du salut.

L'imagination chrétienne a cherché une image plus douce, plus conforme aux sentiments qu'inspire la venue en ce monde de la future Mère du Sauveur. Elle l'a trouvée dans un autre phénomène, dans celui qui n'annonce pas le fracas de la foudre, mais l'avènement d'une belle journée.

A cette question posée dans une page des Livres saints : « Quelle est celle qui s'avance pareille à l'aurore naissante ? » notre piété répond en

nous faisant lever les yeux vers le berceau de Marie. Renchérissant encore sur les paroles sacrées, nous ajoutons avec l'Église que la Vierge, à sa naissance, se présente à nous semblable à l'aurore dans son plus radieux éclat, *Aurora valde rutilans*.

Une telle image suggère des idées et éveille des impressions d'une exquise fraîcheur. Elle mérite que nous la méditions et que nous en dégagions la touchante leçon morale qu'elle contient à l'usage de la jeunesse chrétienne, cette aube charmante de l'humanité.

I. — Quasi aurora consurgens.

Comme l'aube naissante.

Familière au laboureur, l'aurore frappe ses regards, elle n'intéresse pas sa pensée, elle n'émeut pas son cœur. Rien pourtant n'est fait pour parler à l'âme comme cette heure, encore obscure, où, dans le calme des choses endormies, le jour se prépare à renaître.

Pendant qu'au ciel, un point blanchissant monte avec lenteur en pâles rayons d'une infinie douceur, puis s'étend à l'horizon en draperies éclatantes et finit par jaillir en flammes ardentes dont tout l'orient est embrasé, sur la terre, peu à peu tirée de son lourd sommeil, les arbustes et les plantes jettent dans l'espace leurs colorations et leurs parfums au souffle de la brise

matinale, les sillons et les bois, rompant leur silence, recommencent à bruire et à chanter.

Messagère du soleil, excitatrice de la vie, telle est l'aurore. Lorsqu'elle paraît dans toute sa majesté, au printemps surtout, à sa vue, l'homme doué de quelque élévation et de quelque sensibilité, s'arrête et tressaille. Une joie pure et saine l'envahit, et, de tout son être, vibrant à l'unisson de la nature, monte vers le Créateur un hymne d'adoration et de reconnaissance.

Qu'en présence du radieux berceau de Marie, les chrétiens qui ont porté la main à leur front pour en essuyer l'eau du baptême demeurent dans une parfaite indifférence, nous le comprenons sans peine. Les joies religieuses glissent, sans les effleurer, sur leurs cœurs endurcis par l'usage des plaisirs inférieurs. Devant leurs yeux éblouis par le vain prestige des choses qui meurent, les visions venues d'en haut passent comme des fantômes. Pour eux, les voix du ciel se perdent dans le tumulte qui les assourdit. Seuls, les avantages de la vie présente les captivent. La matière est leur idole ; à elle, l'encens de leur âme. Dès lors, qu'importe à ces nouveaux païens la venue de la Vierge de Nazareth ? Qu'importe au paysan courbé sur la charrue le plus gracieux lever de l'aurore ?

Pour le vrai chrétien, au contraire, pour le chrétien qui a gardé l'intégrité de sa foi et la

délicatesse de sa piété, l'apparition ici-bas de cette enfant de prédilection est un événement qui émeut toutes les puissances de son âme, parce qu'il clôt une ère de colère et ouvre un avenir de miséricorde et de grâces. Il voit cette fille de Juda, à sa naissance, se détacher dans une douce lumière de sainteté sur l'antique nuit du monde, et briller dans le lointain des temps maudits, comme le gage du salut prochain, comme le prélude de la rédemption imminente. Il la voit, dans son humble et virginale majesté, présidant au travail de régénération prêt à s'opérer au sein de l'humanité.

La terre ensevelie sous d'épaisses ténèbres, le ciel plongé dans une impénétrable obscurité, les bêtes échappées de l'enfer rôdant librement dans la nuit, les peuples livrés au cauchemar de toutes les erreurs, de tous les vices et dormant leur triste sommeil à l'ombre de la mort, ce spectacle s'offrirait encore à nous, si le berceau de la Reine du ciel n'avait enfin paru à l'horizon pour éclaircir les couleurs de ce sombre tableau. C'est l'arche de la nouvelle alliance, portant la vérité, l'espérance, le pardon, la grâce, la miséricorde, la charité, la consolation, autant de rayons célestes qui se diffusent en une splendide et ravissante aurore. Comment ne pas le regarder avec admiration, ne pas le saluer avec un respect attendri ? L'enfant qui y repose n'est plus la créa-

ture dont la frêle existence passe inaperçue des hommes de chair, mais la Souveraine dont l'auguste présence, aux yeux de la foi, orne et illumine l'univers. Investie d'une gloire où rien ne fait tache, où rien ne fait ombre, Marie naissante est la digne avant-courrière du divin Soleil qui va bientôt tout embraser de ses feux. Elle annonce, elle prépare le réveil des âmes à la vie pure, à la vie sainte, à la vie d'amour, à la vie heureuse.

O Marie, bienfaisante clarté, chaste aurore de Jésus, quand vous resplendissez sur nous comme autrefois sur le monde, tout en nous se ranime comme à la première heure d'un jour de lumière et de paix, comme à l'aube du jour de Dieu. Plus de nuit troublante, plus de tristes pensées, plus de sentiments bas. Le cœur s'élargit, les désirs montent, les énergies saintes entrent en action. Soudain des germes ignorés viennent à éclore, des vertus nouvelles s'épanouissent, des parfums inconnus s'exhalent, et toutes les voix intérieures se réunissent en mélodieux accords.

C'est pendant l'adolescence, au printemps de la foi, dans les âmes aux facultés vierges, que l'enchantement tient réellement du prodige, que l'émotion est indicible et féconde sous l'effervescence de sève surnaturelle, produite par le regard et le sourire tout-puissant de Marie. L'innocence sur qui se répand la grâce de ce regard et de ce sourire, éperdue d'enthousiasme, soulevée de

terre, verse ses larmes les plus pures, les plus enivrantes, chante ses plus beaux cantiques, connaît ses entraînements les plus sublimes, aperçoit son idéal le plus parfait, prend ses résolutions les plus ardentes et s'épuise en promesses irrévocables, en serments sacrés, en joies inénarrables. On dirait le jardin fermé du Roi, de l'Époux, se couvrant, au lever de l'aurore, de rosée céleste, de fleurs embaumées, de fruits savoureux.

Il faut être prêtre de l'Église catholique pour savoir comment, à l'aspect de celle que Dieu a faite la plus belle et la plus miséricordieuse de ses créatures, les jeunes âmes s'épurent, s'ennoblissent et goûtent de chastes délices. Mais pourquoi cet appel à un témoignage étranger ? Ne suffit-il pas de se souvenir soi-même ? Qui ne garde la mémoire d'une heure ineffable, d'une heure d'enfance, fugitive peut-être comme le bonheur, où, dans la solitude d'un sanctuaire, au pied d'un autel de la Vierge, tout un monde d'infinie pureté, d'infinie lumière, d'infinie beauté se révélait à nous ! Notre cœur frissonnait au souffle virginal qui passait sur lui et emportait son amour dans les régions divines, où rien de charnel ne monte, où tout ce qui brille ici-bas se ternit. Alors, nous commencions de nous éveiller à la vraie vie. Hélas ! combien se sont rendormis depuis dans l'obscurcissement produit par ces

brouillards du raisonnement et ces vapeurs des passions qui s'élèvent sans cesse des profondeurs d'une nature orgueilleuse et sensuelle ! Heureux si, après une existence enténébrée, à l'instant suprême, à l'instant où toutes les chimères humaines s'évanouissent dans le néant, la vision si longtemps voilée daigne reparaître et les consoler ! Pour eux, comme pour ceux qui n'ont jamais cessé de la voir, la Vierge Marie se montrera miséricordieuse et douce. Elle éclairera leur mort de ses rayons bienfaisants et sera devant leurs yeux languissants comme l'aurore du jour éternel qui va commencer. Quel sens d'actualité prendront pour tous, à ce moment terrible, ces rassurantes paroles de l'Église : « Marie, vous êtes la porte du ciel, la porte éblouissante, vous êtes la porte bénie ! *Janua cœli... Felix... fulgida Cœli porta.* »

II. — Albente anima.

L'aurore dans l'âme.

Un célèbre écrivain de ce siècle a rendu compte, dans une page connue, du spectacle dont il jouit un matin en se promenant sur le bord d'un lac. Les dernières étoiles avaient achevé de s'éteindre une à une. Dans la nappe d'eau tranquille, où déjà se miraient les arbrisseaux et les buissons de la rive, le ciel empourpré étalait sa

royale splendeur. Tout à coup, le promeneur solitaire s'arrêta pour admirer un charmant tableau que le hasard avait formé au fond du lac. Une forte ramure, étincelante des feux de l'aurore, s'y déployait encadrant un rosier au feuillage incandescent. A l'arbuste était suspendu, parmi des fleurs de flamme, un écrin de lumière où brillaient trois pierres précieuses.

Quand la vision se fut effacée, l'écrivain, en regardant sur le bord, ne découvrit qu'un vieux noyer tordu, un églantier fleuri, un nid de brins d'herbe et les trois œufs d'une fauvette. Avec ces objets de mince valeur, le lac, en les recevant dans son clair miroir, et l'aurore en les revêtant de ses vives couleurs, avaient fait une œuvre d'art.

Pareille merveille, s'il est permis de rapprocher, même de loin, les agréments de la nature des miracles de la grâce, ne s'observe-t-elle pas dans les âmes croyantes et saines qui, au matin de leur vie, se parant du nom de Marie, mettent leur gloire à imiter les vertus de leur céleste Mère ?

Abritées dans leur foi que ne trouble pas le vent d'incrédulité si violemment déchaîné de notre temps, elles ne se ridentjamais : on dirait la surface unie d'un beau lac. On en dirait aussi la profondeur transparente, car la fange roule à leurs côtés sans les toucher ; leur extrême pudeur les protège comme une digue.

En échange, un ciel sans nuage s'étend au-

dessus d'elles, un ciel où brille, dans une lumière d'une douceur virginale, le glorieux modèle de toute perfection, l'idéal même de la beauté morale, Marie, plus splendide que l'aurore.

Elles l'appellent et l'attirent en elles de toutes les forces de l'enthousiasme, du désir et de l'amour ! Ah ! qui leur donnera de s'effacer elles-mêmes sous les rayons de sa magnificence ? Penchée sur le pur cristal de leur être, Marie n'attend, pour y imprimer son image, que le concours de leur active ardeur à lui ressembler.

Elles le savent et se mettent à l'œuvre avec une persévérance que ne rebute aucun obstacle. Chaque jour, en dépit des défaillances de la veille, elles reprennent la résolution de vivre comme a vécu Marie. Elles s'efforcent de penser en tout comme elle, de mesurer leur amour sur son amour, de conformer leurs actions à ses actions. Elles cherchent à l'imiter et à l'imiter toujours plus parfaitement. A force de courage, d'esprit de foi et de prières ferventes, il arrive à quelques-unes de si bien réussir dans leur tâche, qu'on éprouve, en leur présence, la même impression que devant les plus divines madones de Raphaël. Il semble que la copie se confonde avec le modèle, tant elle le reproduit fidèlement ; que l'idéal se soit incarné dans la chair transfigurée ; que l'aurore, enfin, soit descendue du ciel pour resplendir dans une eau limpide.

Alors, on peut dire que la Vierge Marie habite parmi nous ; nous la rencontrons, nous la voyons, nous lui parlons, nous la reconnaissons sans peine. Elle revit dans les vraies jeunes filles chrétiennes. Son esprit anime ces êtres frêles, qu'autrefois les hommes auraient traités avec dédain ou mépris, mais qu'aujourd'hui ils saluent avec admiration. Son âme envoie dans leurs regards cette flamme sainte qui tient à distance les plus impies et les plus vicieux, arrêtés par le respect ; ses vertus les revêtent de ce prestige surnaturel que nul ne peut méconnaître ; pour tout dire d'un mot, c'est par Marie, et par Marie seule, qu'existent ces angéliques créatures, pure gloire du monde nouveau, lumière et douceur du foyer domestique, comme il y en a seulement depuis que la virginale Mère de Jésus a été montrée à la terre. Elles lui doivent tout.

Ah ! certainement, même pour les jeunes filles ainsi transformées par la piété, par la beauté morale, par la ressemblance à Marie, la vie réelle reste ce qu'elle est pour tous : pénible, souvent laide et repoussante, remplie de misères et de luttes, prise par l'ennui, occupée par d'obscurs devoirs, dévorée par la souffrance. Comment ne seraient-elles pas tentées de n'y attacher aucun prix? Comment ne se surprendraient-elles pas à douter de son utilité? Qu'elles se rassurent à la pensée de ce que

deviennent les humbles objets de la rive, en apparaissant mêlés aux feux du matin dans les eaux pures et tranquilles du lac

Les croix qui parsèment leur existence sont peut-être rudes d'aspect, comme le vieux noyer, mais acceptées, embrassées et portées avec l'héroïque patience dont Marie a donné l'exemple au Calvaire, leur âpreté peu à peu disparaît et se change en suavité. Elles prennent cette excellence, cette amabilité que l'apôtre saint André trouvait à l'instrument de son supplice : *O bona crux, crux amabilis*. Elles prennent une splendeur qui fait pâlir les astres eux-mêmes : *Crux splendidior cunctis astris*.

Il en est des modestes vertus que ces enfants essayent d'acclimater et de faire croître dans leurs âmes, comme des faibles arbrisseaux qui ont quelques fleurs et beaucoup d'épines, mais la flamme intérieure, entretenue par le culte de Marie, répand sur elles une grâce qui les change en buissons ardents, couronnés de roses étincelantes.

Enfin, leurs jeunes cœurs tissus de fibres légères et tendres sont d'une fragilité et d'une inconsistance indéniables ; l'amour qu'ils contiennent peut se comparer à de tremblantes gouttelettes de rosée, que le moindre choc détache et précipite dans la boue, ou qu'un faible rayon de soleil évapore ; mais, quand la Vierge Marie est

là, sa présence fait de ces cœurs des écrins d'or remplis de perles inestimables.

Le charme est rompu aussitôt que la foi vacille et que le plaisir mauvais intervient. Tout cet éclat se ternit, toute cette lumière s'éteint. En haut, la Vierge Marie voile son visage, et il ne reste plus, ici-bas, que de pauvres créatures, esclaves des instincts de la nature ou victimes des passions d'autrui. Toutes les souillures et toutes les hontes se hâtent d'accourir. Au lieu du lac aux eaux transparentes, il n'y a plus qu'un marécage plein de fange et de reptiles. La pitié et l'horreur remplacent l'admiration et le respect.

Jeunes filles chrétiennes, en demeurant croyantes par ce temps de doute religieux, innocentes par ce temps de corruption morale, vous avez une noble mission à remplir. Il vous appartient de donner « au monde, aux anges et aux hommes », le plus beau spectacle qu'ils puissent contempler ici-bas.

Ah! si vous saviez vous affranchir de toutes les opinions malsaines, de toutes les influences pernicieuses, de tous les exemples mauvais, pour vous montrer les vrais filles de la céleste Mère, les fières imitatrices de la plus virginale des créatures, les fidèles miroirs de celle qui est semblable à l'aurore! Les anges qui vivent parmi nous, bien qu'invisibles, et parcourent la terre en

gémissant sur les crimes dont ils sont partout les témoins, s'arrêteraient devant vous, heureux d'y reposer leurs regards. Votre vue les consolerait, les réjouirait.

Les hommes, si sceptiques ou si égarés qu'on les suppose, ne pourraient pas côtoyer votre existence sans entrevoir en vous les merveilles de la grâce chrétienne. Malgré eux, ils subiraient le charme de celle dont vous reproduiriez les traits divins. Plusieurs seraient éclairés, touchés ; plusieurs peut-être se réveilleraient à cette douce lumière du salut dont les rayons les atteindraient plus sûrement en passant à travers la pureté de vos âmes. Un père incrédule ou un frère libertin ramené à Dieu par vous et par Marie, quelle joie et quelle récompense !

Quant au monde, à ce monde ennemi de Jésus-Christ et réfractaire à l'esprit de l'Évangile, ce monde qui se plaît dans le mal « où il est constitué tout entier », selon la parole divine, c'est en vain qu'il affecterait de fermer les yeux, de contester ou de nier, de rire ou de blasphémer. Vous lui imposeriez la révélation évidente d'une réalité qui le dépasse, la manifestation indéniable de la perfection morale, de la vraie dignité, du seul bonheur qui puisse convenir à la conscience humaine ; vous le forceriez de rougir en secret de ses erreurs et de sa corruption ; vous ne le convertiriez pas, mais vous le forceriez à s'incliner devant votre

vertu, ce qui constituerait un magnifique et involontaire hommage à celle dont votre seule gloire serait d'être les reflets vivants.

Vous demandez souvent à quoi servent vos années si vantées et si vides? En voilà l'emploi. C'est l'emploi du firmament étoilé, de la terre en fleurs, de l'onde réfléchissant les cieux. Représenter l'infinie beauté, en rappeler l'idée à ceux qui l'oublient, en imposer le respect à ceux qui la méconnaissent, en ranimer l'amour dans ceux qui l'adorent! Votre partage n'est-il pas enviable? Dussiez-vous, aïnsi que la jeune captive chantée par le poète, mourir au matin de votre journée, vous auriez eu le temps de faire œuvre bonne, œuvre utile, œuvre sainte.

CHAPITRE XV.

Angelus nuntiavit Mariæ.

Pour le jour de l'Annonciation.

Ne semble-t-il pas que chacun de nous pourrait adopter cette vieille devise d'une noble famille : Plus deuils que joies. Elle ne convient que trop à nos vies, soit que nous les regardions par le dehors, par où les choses et les gens ont prise sur nous, soit que nous les envisagions par le dedans, dans ce champ clos où la grâce et la nature se livrent combat. Les chocs douloureux y sont plus fréquents que les impressions agréables, et ce qui se murmure dans notre conscience est moins souvent une hymne de victoire qu'une triste lamentation de vaincus.

Pour se bien gouverner ici-bas, pour diminuer ses deuils et augmenter ses joies, deux vertus sont particulièrement nécessaires au chrétien : la prudence et la foi. S'il n'agit avec prudence, son existence est livrée au désordre, le hasard en devient le véritable maître, l'erreur et la vérité, le bien et le mal s'y mélangent confusément à son grand dommage et pour son éternel déshonneur. S'il n'est croyant, sa vie de-

meure frappée de stérilité, l'hésitation rend vaines ses bonnes intentions, énerve ses forces, paralyse sa volonté, finalement c'est une disette effroyable d'œuvres méritoires pour le ciel. La vertu de prudence fait éviter les nombreux écueils du chemin, la vertu de foi emporte résolument en avant. L'une ressemble au souffle qui pousse la barque au port, l'autre au gouvernail qui la dirige dans les passes dangereuses.

Marie, notre mère et en tout notre modèle, nous a donné un remarquable exemple de ces deux qualités si pratiques et néanmoins si rares.

Jusqu'au jour de l'Annonciation, elle est la Vierge prudente par excellence, *Virgo prudentissima*. Elle veille sur son innocence avec un soin jaloux. Elle se garde pure et sainte pour l'heure de Dieu. Cette heure sonnée, elle se rend et s'abandonne à la conduite de la Providence, elle devient la Vierge fidèle, la vierge remplie d'une foi absolue, *Virgo fidelis*. Que l'une ou l'autre de ces vertus essentielles lui eût fait défaut au moment opportun, l'esprit du Très-Haut s'écartait d'elle, et sa destinée était manquée.

Deux mots tombés des lèvres de Marie à l'instant solennel où le plus prodigieux événement des siècles était sur le point de s'accomplir en elle, nous ouvrent complètement son âme et nous révèlent ses admirables dispositions. Il import

de les méditer, afin de comprendre ce que Dieu peut faire d'une âme où se combinent, dans de justes proportions, la prudence et la foi sans lesquelles l'action et la vie sont sans ressort et sans frein.

I. — Virgo prudentissima.

La Vierge très prudente.

L'ange envoyé par le Seigneur à Nazareth se présente devant l'humble fiancée de Joseph et la salue en des termes que l'Église ne se lassera pas de répéter en son honneur jusqu'à la consommation des temps.

Lorsque, dans nos prières, nous faisons sans cesse revenir les paroles de l'*Ave Maria*, disant et redisant à notre Mère du Ciel qu'elle est pleine de grâces, que le Seigneur est avec elle, qu'elle est bénie entre toutes les femmes, notre hommage filial trouve le chemin de son cœur pour le charmer et le toucher. Il n'en fut pas de même la première fois qu'elle les entendit. La voix de l'ange était respectueuse dans son intonation, sincère dans son accent, néanmoins elle jeta le trouble dans la pensée de Marie. Cette jeune fille d'un nom obscur et d'une condition commune, mais déjà si noble par l'âme, si grande par la sainteté, ne se laisse pas éblouir par une louange même angélique. Elle ne cède pas à un mouvement de joie, mais à un mou-

vement de surprise. Elle ne se hâte pas de répondre, elle réfléchit en silence et se demande la signification de ce langage insolite. Elle commence par se renfermer dans une prudente réserve. L'éloge, surtout lorsqu'il est juste et paraît mérité, nous trouve rarement insensibles ou défiants. Que les hommes, dans leurs procédés à notre égard, fassent preuve d'estime et de délicatesse, nous sommes sans défense et prêts à nous livrer à eux. Nous ne résistons pas à l'agréable douceur d'un mot noblement flatteur. Il en est de la louange comme d'une liqueur inoffensive en apparence, mais pernicieuse dans ses effets. Elle obscurcit le jugement, amollit le cœur, exalte l'imagination et nous met à la discrétion de ceux qui ont l'art de nous la faire accepter. Qui veut éviter de tristes mécomptes, échapper à de dangereux entraînements, doit se tenir en garde contre toute flatterie, et soumettre à l'examen d'une droite raison les démonstrations dont plusieurs sont prodigues dans des vues d'intérêt personnel ou autres. Ne jamais s'infatuer, rester maître de soi et de son cœur dans les circonstances où l'amour-propre est habilement ménagé ; telle est la première sûreté à prendre contre l'instinct de nature lorsqu'on veut gouverner sa vie avec prudence.

L'étonnement de Marie redouble quand l'ange ajoute : « Marie, ne craignez rien. » Aussitôt, en

effet, il lui propose l'honneur d'une maternité pleine de mystères. Elle deviendra Mère d'un Enfant qui sera appelé le Fils du Très-Haut, montera sur le trône de David son père, régnera éternellement sur la maison de Jacob. Magnifiques perspectives d'élévation et de gloire ! C'était l'accomplissement du plus beau rêve que pût former une fille d'Israël. C'était la réalisation de l'antique promesse et de l'antique espérance.

De nous aussi, des anges, de mystérieux messagers s'approchent à certaines heures décisives, et nous font les propositions les plus engageantes, nous donnent les assurances les plus captieuses. Leurs voix savent pénétrer en nous jusqu'à l'endroit où dorment nos désirs les moins raisonnables, pour les éveiller, les exciter et les entraîner vers un but prestigieux qui se lève tout à coup à l'horizon de notre pensée. Voix tapageuses des sens nous appelant aux jouissances infimes, voix du cœur nous invitant aux joies plus pures de l'affection humaine, voix de l'esprit nous exhortant à chercher l'ivresse de l'orgueil, voix de la conscience nous encourageant à goûter la douceur du devoir accompli, voix de la grâce nous stimulant à la conquête des biens invisibles. Voix de la chair et de l'âme, de la terre et du ciel, du monde et de Dieu, voix multiples, inégales, ennemies, contradictoires, qui crient ou murmurent à notre oreille le mot chargé de nous

persuader. Nous les entendons sans cesse et sans cesse nous répondons à leurs appels par les actions réfléchies ou inconsidérées, bonnes ou mauvaises, profanes ou surnaturelles dont se compose la trame morale de notre existence.

A coup sûr, la plus séduisante et la plus persuasive des voix entendues par Marie dans sa jeunesse fut celle de l'archange Gabriel ; elle répond par un mot qui met en relief son extrême prudence. Dans ce qu'a proposé le messager céleste, la Vierge a vu un point obscur et elle s'est alarmée, oubliant l'honneur pour ne penser qu'au danger couru par la plus délicate de ses vertus. Avant tout, elle a voulu une explication claire et sans équivoque. « Comment cela se fera-t-il ? *Quomodo fiet istud?* » a-t-elle demandé préalablement. Était-ce la voix de Dieu ou la voix de Satan qui lui dévoilait un si merveilleux avenir ? Elle a voulu le savoir avec certitude, fermement résolue à n'accorder son consentement que si dans la voix de l'ange elle reconnaissait la voix de Dieu, et, pour elle, il n'y avait pas de voix de Dieu si dans ce qu'on lui annonçait en son nom, l'innocence virginale recevait la moindre atteinte : « Je ne connais pas d'homme, *virum non cognosco* ». Par cette déclaration péremptoire de ses intentions, elle renonçait à ses hautes destinées et en même temps s'en rendait digne, en donnant la préférence au premier rang dans la

vertu sur le premier rang dans la grandeur. Discerner la voix de Dieu parmi toutes les voix qui nous sollicitent sera notre principale préoccupation si nous sommes parfaitement prudents. Seule, la voix de Dieu ne trompe pas, seule elle nous révèle notre vocation et nous trace le chemin qui conduit à nos véritables destinées. Malheureusement, nous sommes loin d'être fidèles à cette loi de circonspection, étant ou trop distraits par les vains bruits de la terre, ou trop pressés de jouir. De nombreuses promesses de bonheur nous sont faites ici-bas. Au lieu de les accueillir avec une sage défiance, nous perdons le sang-froid, la fièvre s'empare de nous et nous jetons notre cœur à l'aventure. Il en sortira meurtri. L'imprudence a perdu la première femme, elle continue de perdre la plupart de ses enfants. Ève a été séduite par l'agréable langage du serpent et elle est tombée dans l'abîme. Nous sommes victimes de la même séduction. Si le péché se présentait à nous tel qu'il est, dans sa laideur et sa malice, nous le fuirions, nous le repousserions avec horreur. Mais l'ange de ténèbres se transforme en ange de lumière, et sa parole est douce comme le miel. L'âme écoute, se laisse persuader. Elle impose silence à la raison et à la conscience. Elle veut être libre de s'abandonner au mouvement de sa passion qui l'entraîne vers un inconnu plein de

charmes. Quand il n'y aura plus d'inconnu, elle s'apercevra de son erreur, mais il sera trop tard et le mal sera irréparable.

Si la prudence ne veille sur notre vie, nous ne la garderons pas longtemps innocente et pure. Il faut toujours se défier des apparences trop avantageuses et sous les fleurs regarder s'il n'y a pas un reptile caché et prêt à nous mordre. Comme Marie, à toute annonce de nature à flatter nos penchants, opposons toujours la question préalable : « Comment cela se fera-t-il ? » Avant de céder à l'attrait qui nous sollicite et nous presse, examinons soigneusement s'il n'est pas en contradiction avec le devoir, en opposition par conséquent avec la dignité et la sainteté de notre vie. Nos fautes et nos troubles procèdent toujours de notre légèreté à croire aux moindres lueurs qui nous font entrevoir une joie, un profit, et de notre précipitation inconsidérée à suivre le mouvement aveugle qui se produit en nous au moindre indice favorable à nos instincts. Le mouvement n'est bon que s'il est conforme au verdict de la conscience et il l'est rarement. S'y livrer sans discrétion, c'est courir au-devant de l'abîme. L'examen rigoureux et réfléchi s'impose au moment de prendre une détermination dont dépendent la paix de notre âme et son bonheur futur. Au moindre doute, arrêtons-nous. Si le doute est grave et

s'il persiste, faisons comme Marie la déclaration qui ne laisse pas d'incertitude sur nos intentions, « *Hominem non cognosco* », c'est-à-dire ma vertu avant tout, la pureté de ma conscience avant tout, la correspondance à la grâce divine avant tout. Sacrifions sans hésiter l'honneur, l'affection, le plaisir proposé. Rien plutôt que de compromettre mon avenir surnaturel, rien plutôt que d'engager ma destinée dans des voies obliques, telle devrait toujours être la devise d'une âme qui veut se conduire avec circonspection et éviter tous les pièges de l'ennemi.

II. — Virgo fidelis.

La Vierge fidèle.

Mais la prudence, si nécessaire qu'elle soit, est une vertu négative. Elle est un rempart, un moyen de défense, elle préserve, elle n'entraîne pas en avant. C'est un principe de conservation, ce n'est pas un élément de progrès. Ce rôle est réservé à la foi. Plus la foi est vive, ardente, absolue, plus le progrès s'affirme avec éclat, plus le résultat est merveilleux.

C'est la foi qui transforme la vie en la livrant à l'action divine. Dans ses opérations en nous, l'Esprit-Saint demande à être secondé par notre docilité, par notre enthousiasme à suivre ses impulsions. Nos doutes, nos défiances, nos hési-

tations, nos incrédulités le paralysent, et s'il ne fait pas de nous des êtres vraiment grands et nobles, la faute en est à nous, non à Dieu. Ce n'est pas Dieu qui nous manque, c'est nous qui manquons à Dieu.

« Vous êtes bien heureuse d'avoir cru ». Cette parole de sainte Elisabeth montre que si Marie, par sa prudence extrême, a su ne pas dévier de la voie de pureté où elle avait résolu de se maintenir, elle a su, d'autre part, le moment venu, pour son éternel bonheur et son éternelle gloire, acquiescer et s'abandonner sans réserve à la volonté divine.

« Ne craignez rien, a expliqué l'ange, rassurez-vous, votre vertu n'est pas en cause, le Très-Haut seul interviendra, son Esprit descendra sur vous et le fruit que vous porterez sera saint. Tout sera de Dieu, Marie, et rien de l'homme. » Après ces assurances formelles la Vierge n'hésite plus. Le danger ayant disparu, son cœur est tout entier au devoir d'obéir à Dieu. « Voici la servante du Seigneur, répond-elle avec simplicité et confiance. Voici celle que le Maître Souverain trouvera toujours humblement docile à ses moindres volontés, toujours prête à seconder ses desseins. Qu'il me soit fait selon votre parole, ô Ange ! » Elle s'en rapporte à Celui qui a tout droit sur elle et qui peut faire en elle les choses les plus merveilleuses. Ses objections, ses idées

personnelles se perdent dans une complète et généreuse soumission. Elle se fie à Celui qui a la puissance, la justice, la miséricorde, la bonté. Elle se livre à son action, à sa conduite, avec un amour sans bornes. Que le Seigneur agisse en moi comme vous venez de le dire, je suis sa servante, me voici.

Cette confiance a décidé pour jamais et du sort de Marie et du sort du monde. Les surnaturels bienfaits de l'Incarnation et de la Rédemption en ont été les précieuses conséquences pour le monde. Une dignité et des fonctions étonnantes en ont été les fruits pour Marie. Au moment décisif, elle a eu le mérite de prononcer un *fiat* absolu et de donner plein pouvoir sur elle au Seigneur, c'est pourquoi le Seigneur a fait en elle de grandes choses, c'est pourquoi nous saluons en elle la Mère du Sauveur : « Vous êtes bien heureuse d'avoir cru, lui dira Elisabeth, car les paroles qui vous ont été dites s'accompliront en vous ». Voilà tout le secret des sublimes opérations de l'Esprit de Dieu dans la Vierge Marie, Mère de Dieu, Reine des Anges et des hommes.

Ce qui rend nos vies coupables, c'est notre défaut de prudence ; ce qui les rend stériles, c'est notre manque de foi. De toutes les voix qui nous appellent au bonheur, une seule doit être écoutée, une seule ne trompe pas, la voix du Bien suprême, la voix de Dieu. Cette voix se distingue aisément,

nul ne peut la méconnaître. Elle s'élève aux heures du recueillement, de la prière, aux heures où l'homme se sent bon et fait le bien. Elle parle secrètement dans les profondeurs de notre conscience avec d'autant plus de force que notre conscience est plus pure. Elle parle publiquement par l'Évangile, l'Église, les exemples des saints. Publiquement ou secrètement, elle retentit sans cesse, elle poursuit l'homme en tout lieu tant que l'homme est digne de l'entendre. Elle s'adresse en lui à ce qu'il y a de plus noble, de plus généreux, de plus délicat et de plus mystérieux ; elle s'adresse à cette partie de lui-même où il porte l'empreinte de Dieu, et où sont ensemencés les germes célestes. Et que répète cette voix infatigable, sinon la parole éternelle prononcée sur nous par Celui qui nous a un jour éveillés du néant, où nous dormions notre sommeil ? Cette parole nous a dotés de la vie et en a déterminé l'usage. Elle a tracé la ligne à suivre sous peine d'égarement. Elle a fixé le point de départ, l'ordre de marche et le point d'arrivée. En dehors de la direction indiquée par cette suprême ordonnatrice de toutes choses, il n'y a point de salut pour nous, point de perfection, point de bonheur. Sur chacun de nous le Créateur a dit un mot spécial, qui ne s'applique qu'à nous, qui doit nous donner un cachet particulier, unique, cette nuance morale nécessaire à la beauté

et à la variété des œuvres de Dieu. La même pensée toute-puissante qui a voulu qu'au firmament une étoile fût différenciée par sa clarté d'une autre étoile, a prédestiné qu'au ciel l'élu se distinguerait de l'élu par l'éclat de sa couronne.

Notre principal ou pour mieux dire notre unique devoir ici-bas est d'écouter et de reconnaître la parole que Dieu ne se lasse pas de redire à notre âme, la parole directrice, la parole souveraine d'où dépendent nos destinées, la parole qui contient notre vocation. Ce n'est pas assez de la reconnaître, il nous est impérieusement ordonné de n'entendre qu'elle, de ne croire qu'à elle et de lui répondre comme Marie : « *Fiat mihi !* Qu'il me soit fait ainsi ! » Bienheureuse l'âme qui a foi en ce que Dieu lui dit, qui s'incline humblement devant ses moindres volontés, se soumet au moindre de ses désirs, se livre totalement à l'action de sa grâce. Dieu accomplira en elle de grandes choses. Il la rendra belle, sainte, féconde, parfaite. Le merveilleux du christianisme est une âme chrétienne. Que le dernier des hommes réponde à Dieu par un *fiat* sans restriction et le miracle s'opérera rapidement en lui ! De même que l'âme d'un grand philosophe ou d'un roi qui résiste à Dieu est vouée à l'impuissance et au néant, en dépit des louanges humaines dont elle s'enivre, de même, l'âme d'une faible femme, ou d'un misérable artisan, qui se soumet généreu-

sement au bon plaisir d'En-Haut, est destinée, malgré son abjection et son obscurité présente, à rayonner de gloire et de majesté. Éternellement celle-ci éclipsera celle-là. Il importe peu de semer dans les larmes et dans la nuit à qui doit récolter dans la lumière et dans la joie. Le temps douloureux des semailles est court, l'heureuse moisson durera toujours.

Il résulte de ces considérations que notre plus grand tort est de ne pas nous en remettre à Dieu du soin de gouverner le petit royaume qu'il s'est préparé en nous. La foi nous manque, l'entier abandon nous paraît impossible. Nous entravons continuellement son action sur nous, en mêlant à ses vues nos vues d'intérêt présent, en contrariant les mouvements de sa grâce par les mouvements de notre liberté. Presque toujours, si nous n'agissons pas contre Dieu ou sans Dieu, nous voulons agir concurremment avec lui. Nous aimons à faire acte d'indépendance et de souveraineté ; rarement nous laissons toute l'initiative à Celui dont c'est le droit et l'ambition de régner sans partage sur toutes nos puissances. Le plaisir de nous conduire à notre guise nous masque trop souvent le bonheur d'être régi au gré du Maître divin. La brebis oublie qu'il n'y a de sécurité, de paix et de vie pour elle que sous la houlette du Pasteur. De là nos péchés trop nombreux, nos œuvres sans mérite, nos vertus mélangées et

notre impuissance à devenir des saints. Si l'homme se sanctifie, se sauve par la foi en Dieu, il se perd et se souille par la foi en lui-même. Voilà pourquoi, à celui qui veut établir en soi le règne de Dieu, Jésus recommande avec tant d'instance de se renoncer, de tenir pour rien ce qui vient de l'homme, si excellent d'ailleurs que cela paraisse, de mépriser et de haïr la nature dépravée dont les impulsions causent tous nos dérèglements et tous nos malheurs, de perdre son âme, d'en immoler les idées, les affections, les instincts, tout ce qui la constitue, sans quoi il n'y a pas de salut pour lui, pas de participation au bonheur infini, pas de fécondité surnaturelle, pas de vie éternelle. Dure loi, mais qui démontre à merveille la justesse de notre raisonnement. Ce que nous mettons de nous dans nos actes les vicie, les stérilise ou les énerve, ce qui vient de l'homme étant petit ou mauvais. Ah ! si nous avions confiance en Dieu, mais une confiance absolue, exclusive ! Si nous ne croyions qu'en Lui, et si nous le laissions disposer librement de nous et de notre sort ! Si nous avions assez de générosité pour lui dire un *fiat* vainqueur de toute volonté propre et nous laisser emporter au souffle de son esprit, nous aussi, nous connaîtrions les joies du Royaume des cieux, les bienfaits de la Rédemption, la paix parfaite que rien ne peut troubler, les bonnes œuvres sans alliage,

la moisson sans ivraie, et tous les effets de la perfection évangélique. Nous connaîtrions cet état vanté par saint Paul où Dieu est l'auteur du vouloir et du pouvoir. Une sève divine circulerait dans tout notre être, l'état de grâce fleurirait en nous, et notre vie se couronnerait de fruits immortels.

Au jour qui a décidé de sa destinée, Marie, en Vierge très prudente, a demandé d'abord : « *Quomodo fiet istud*, comment cela se fera-t-il ? » puis elle a su dire en Vierge très fidèle : « Voici la servante du Seigneur. » La première de ces paroles nous apprend comment elle a réussi à se maintenir dans une parfaite pureté, la seconde comment elle s'est élevée si haut. L'une nous dévoile sa foi et l'autre sa prudence. Toutes deux nous découvrent la loi fondamentale de notre vie morale. Ne laissons pas au hasard des circonstances ou aux emportements de l'instinct la tâche de nous diriger ici-bas, ce que font la plupart des hommes maintenant qu'ils ont repris les errements de l'humanité avant le Christ, maintenant que la civilisation sature leur âme de doute et remplit leur cœur de corruption.

Si nous voulons opérer notre salut, atteindre notre fin, voir se réaliser les desseins de sagesse et d'amour que Dieu a formés sur chacun de nous, ah ! parmi les messagers qui se présentent

pour nous saluer et nous proposer le bonheur, sachons discerner l'ange du Seigneur, l'ange incapable de mensonge, incapable de nous faire un appel coupable, l'ange dont la voix éveille un écho au meilleur endroit de nous-mêmes, étant elle-même un écho du Verbe éternel.

Dieu nous députe presque à toute heure un ange d'annonciation, et ce messager mystérieux frappe sans cesse à la porte de notre cœur. Sa présence nous enveloppe de lumière, sa parole nous presse avec une douce insistance. Il a le secret précieux de nous troubler, mais d'un trouble délicieux, tant il est pur, tant il est noble. Il sait faire passer en nous le frisson divin, l'émotion surnaturelle. Il nous propose le devoir, la vertu, le sacrifice. Il nous incite à glorifier Dieu, à aimer les hommes, à faire œuvre grande et qui dure.

Cette pensée de bien traversant notre âme comme un éclair, c'est lui ; ce mouvement de bonté qui soudain se déclare en nous, c'est lui. Cette parole entendue et qui ouvre devant nos yeux un horizon du ciel, c'est lui ; lui encore cet exemple donné par autrui ; lui cette page qui nous arrache de pieuses larmes, lui ce saint dont nous côtoyons la vie et dont la présence à nos côtés nous est un continuel stimulant à marcher plus vite, à monter plus haut. A cet ange qui ne lui propose rien qui ne soit dans l'ordre le plus

sacré, rien que de conforme aux sublimes aspirations de la conscience, notre âme, si elle a souci de son avenir, répondra comme Marie : « Voici la servante du Seigneur. » Elle attirera sur elle la vertu du Très-Haut, et cette vertu toute-puissante la transformera, fera d'elle un merveilleux instrument pour le bien. Il en est qui sont possédés du démon, leurs œuvres sont ténébreuses. Il en est qui sont possédés de l'esprit de Dieu, leurs œuvres sont de lumière. Soyons de ces derniers. Que l'Esprit descende sur nous à notre *fiat* généreux, qu'il travaille librement, et si nous sommes un marbre docile, il y taillera une statue d'une beauté achevée, si nous sommes une lyre flexible il fera sortir de ses cordes des sons d'une profonde et suave harmonie. Nous aurons atteint notre destinée, car le plaisir de Dieu est de contempler cette statue, d'écouter cette harmonie, comme notre bonheur à nous, un jour, sera de voir et d'entendre, avec un ravissement sans fin, Dieu dans son Verbe, Dieu dans Celui qui est le pur miroir de sa substance et l'ineffable douceur de sa conversation.

CHAPITRE XVI.

Dies purificationis Mariæ.

Pour la fête de la Purification.

Voyez le diamant tel qu'on le trouve dans le sein de la terre ; c'est à peine s'il se distingue du plus vulgaire minéral. Sous l'enveloppe terne et dure qui le dépare, seul un œil exercé peut deviner la pierre précieuse. Il faut qu'on le passe longtemps sur la meule, qu'on le taille avec un soin infini pour le voir dépouiller sa gangue et prendre une forme élégante. Le lapidaire se charge de ce travail délicat. Sous ses doigts habiles, peu à peu la couche étrangère disparaît, les taches, les ombres s'effacent une à une, le cristal se montre par place, s'étend, gagne en transparence et se couvre de gracieuses facettes. Quand son eau est d'une parfaite limpidité, vient-il à être traversé par un rayon de lumière, mille feux en jaillissent, et c'est pour tous une merveille de beauté. Etincelante image de l'âme chrétienne, de l'âme sainte ! En naissant à la vie, n'est-elle pas, elle aussi, comme noyée et éteinte dans une substance inférieure ? Prisonnière de son corps, l'élément impur l'entoure de

toutes parts. Elle va parfois jusqu'à prendre le change sur sa propre nature, et ne plus savoir se distinguer de la matière qu'elle anime, tant leur compénétration mutuelle est intime ! L'homme alors se croit chair : il confine sa pensée dans l'horizon des choses sensibles, son cœur dans le cercle des jouissances temporelles ; à l'existence présente se bornent ses désirs, et la vie future pour lui ne compte plus. Toute civilisation, qui se développe en dehors de l'idée religieuse, amène cette situation d'esprit où la raison superbe, en ajoutant de la lumière à la lumière fait la nuit, comme en certaines expériences de physique.

Nous avons pour premier devoir moral de croire à notre âme et de travailler à l'affranchir de la matière. Des liens multiples l'y tiennent étroitement attachée. Il s'agit de les rompre. Tâche difficile, car c'est par les plaisirs que les sens nous captivent d'autant plus sûrement que cette servitude est plus douce ! Elle s'impose néanmoins sous peine de déchéance. Nul de nous ne peut s'abandonner aux jouissances grossières sans se constituer dans un état de souillure... Il en est de la rencontre de notre âme et de la matière dans une joie coupable comme du mélange de l'eau qui coule et du limon qui repose au fond du plus clair ruisseau. Le composé en est fangeux. L'honneur et la noblesse pour le chré-

tien consistent à se rendre indépendant des sensations agréables et à s'élever jusqu'à l'indifférence, ce n'est pas assez, jusqu'au mépris, pour tout ce qui nous vient des sens. Que dis-je ? S'il aspire à s'élever, à se spiritualiser davantage et plus sûrement, il n'hésite pas à aller au-devant de la souffrance, la saluant comme la grande libératrice des âmes héroïques, comme la messagère envoyée du ciel pour nous préserver des pièges parmi lesquels nous marchons ici-bas. Pourquoi s'étonner ? La purification de la terre et du ciel ne s'est-elle pas opérée dans le sang, au Calvaire ? Les larmes ne sont-elles pas inséparables du sacrement de Pénitence, du sacrement qui rend l'état de grâce, c'est-à-dire l'innocence ou la pureté élémentaire ? Aussi la douleur honore-t-elle toute vie humaine de sa présence, prompte ou tardive, mais toujours bienfaisante. Les plus saints n'attendent pas d'être surpris par elle, ils la préviennent : ils sont les plus clairvoyants.

Il y a, dans le renoncement au plaisir et dans l'acceptation de la souffrance, une vertu puissamment efficace pour séparer l'âme de tout ce qui la souille ou projette seulement des ombres sur elle, pour la détacher des choses contingentes et l'isoler de son corps ; en un mot, pour l'établir dans cette simplicité qui n'est pas encore la sainteté, mais en est l'admirable prélude, l'indispen-

sable condition. La transfiguration s'opère aussitôt que, transparente ainsi que le diamant, l'âme se présente pour les réfléchir en elle aux rayons du soleil, et le soleil ici, c'est Dieu lui-même ! Lui seul, en effet, est la lumière du monde que l'œil corporel ne peut voir, du monde moral et intelligible. C'est à sa clarté que resplendissent les joyaux vivants que la mortification a taillés et préparés. Les fausses lueurs qu'on trouve en dehors de Lui ne donnent qu'un faux éclat et n'engendrent qu'une fausse perfection. Ils sont à plaindre ceux qui s'en contentent, à plaindre autant qu'à blâmer ! Sainte Thérèse, si experte en ces mystères, donne à cette théorie de la beauté surnaturelle un tour un peu différent mais non moins expressif.

Une âme toujours nette comme un globe de cristal et Dieu toujours au centre pour l'éclairer, tel est, selon cette mystique incomparable, le dernier mot, au ciel comme sur la terre, de la sainteté et du bonheur.

Une âme pure en qui Dieu brille, voilà donc ce qu'il y a de plus beau après Dieu lui-même.

Mais comment réaliser cet idéal qui, pour être démodé, n'en demeure pas moins la seule règle possible de la vie ? Le diamant est en nous, comment le dépouiller de sa gangue, comment le remplir de rayons divins ? La créature s'offre partout à nous, ornée d'attraits ; comment

surmonter le penchant qui nous entraîne vers elle? Le Créateur, au contraire, est loin de nous, caché dans une retraite inaccessible ; qui vaincra notre impuissance à le trouver? Nous-mêmes ou personne. Nous-mêmes, car nous sommes souverainement indépendants de toute cause extérieure, et si Dieu nous doit et nous prête un concours nécessaire, il ne peut rien en nous sans nous ; il ne peut suppléer surtout à notre négligence ou à notre inaction. A l'âme donc, aidée de la grâce qui ne lui manque jamais, de se purifier en se séparant des êtres inférieurs d'où lui vient le mal et en s'unissant à l'Être suprême qui est en même temps pour elle le souverain bien. C'est le vieux langage de la théologie catholique définissant la sainteté.

Elle ne peut réussir dans ce double et grand labeur qu'en imitant la mortification incessante et la sublime oraison de la Vierge Marie, car ce sont les deux moyens qui l'ont élevée à ce degré de suréminente perfection où les yeux ravis de notre foi la voient parvenue. Son esprit de mortification l'a établie dans une séparation absolue d'avec la créature, et son esprit d'oraison l'a remplie de Dieu ; aussi l'Église chante-t-elle: *Tota pulchra es, Maria*, c'est-à-dire: Vous êtes toute pure et toute resplendissante, ô Marie !

La victoire de la Vierge Immaculée sur les instincts qui nous sollicitent et nous perdent a été

si absolue et si glorieuse qu'il semble messéant d'unir ces deux mots : Marie et tentation. Nous les unirons cependant, puisque l'Évangile n'a pas craint de nous montrer Jésus lui-même aux prises avec le démon prêtant sa voix aux convoitises humaines. Comme son divin Fils, Marie a toujours repoussé le tentateur avec un souverain mépris. Le serpent a pu essayer de la mordre au talon ; elle n'a jamais manqué de lui écraser la tête de son pied virginal. Jamais l'innocence de son âme n'a été même effleurée.

Le sentiment profond du néant des choses présentes a toujours gardé Marie. Dans les joies qu'offre la terre, elle n'a vu qu'un bonheur vide et passager, excluant ordinairement le véritable qui est en Dieu. Comment, dès lors, les biens d'un jour, qui passionnent les hommes aveuglés, auraient-ils trouvé accès dans son cœur ? Elle ne s'est pas abaissée vers eux par le désir, loin de descendre à les rechercher ou de se souiller dans leur jouissance. La honte de la concupiscence lui fut épargnée, et la partie inférieure de son âme demeura toujours parfaitement rangée sous la discipline austère d'une volonté droite et inflexible dans son éloignement de tout mal.

Nous ne voyons pas de place dans la vie de Marie pour le plaisir ; par contre, nous constatons que la douleur, sous toutes ses formes, y abonde :

la douleur qui brise tous les liens dont les créatures nous enlacent, qui crée un abîme entre notre âme et le péché, préparant ainsi excellemment les voies au Souverain Bien ! A quoi voulons-nous qu'ait sacrifié ici-bas celle que nous appelons la Reine des Martyrs ? Nous savons au milieu de quelles difficultés matérielles son existence terrestre s'est écoulée, et par quelles angoisses morales elle a payé l'honneur d'être la mère de Jésus ! Ce ne sont pas des joies qu'elle a retirées de ses relations avec les créatures, mais une souffrance quotidienne, immense, ineffable, allant parfois jusqu'au déchirement. En ce monde, tout la meurtrit et la repousse, c'est pourquoi elle n'est pas de ce monde. Toute son âme est ailleurs, toute son âme s'ouvre à Dieu.

C'est Dieu, dont aucun être ne la détourne, qu'elle embrasse à travers les ombres de la Foi, avec une passion jamais lasse, jamais satisfaite. Dieu est sa pensée, son espérance, son amour, sa vie, son tout. « Le Seigneur est avec toi », lui dit l'ange en la saluant, et l'ange dit vrai. Le Seigneur est avec elle au plus intime de sa substance pour la sanctifier, avec elle dans son esprit pour l'éclairer, dans son cœur pour le consoler, dans sa volonté pour la diriger. Le Seigneur règne sur toutes les puissances de son âme. Un jour même, il descendra dans ses chastes entrailles. Il se plaît à verser tous ses trésors

dans cette auguste créature qui n'est qu'une ardente aspiration vers Lui. Ah ! le beau mystère ! Marie n'échappe pas à la loi universelle qui régit la fonction vitale dans tous les êtres, l'Être suprême excepté ; comme les autres, elle vit d'emprunts, mais d'emprunts exclusivement divins. Ainsi qu'eux, elle est ce que la font les éléments que s'assimile son organisme, c'est dire qu'elle participe à la nature divine dans une mesure incomparable. Si le temps présent doit être considéré comme l'époque de l'adolescence pour les âmes, l'époque pendant laquelle elles ont pour mission de se développer et de grandir, nous voyons la conséquence de ce principe par rapport à Marie.

Dieu vient continuellement en elle, non seulement afin de remplir la capacité actuelle de son âme, mais pour y creuser de nouveaux abîmes qu'il s'empresse de combler aussitôt, et cela sans fin et cela sans trêve. Dieu se communiquant à Marie d'une manière intensive, et Marie se sentant de plus en plus la faim de Dieu, ces deux mots donnent la clef du mystère qui fut consommé lorsque Marie, ayant reçu tout ce que Dieu peut donner de lui, mourut. Ce fut le jour de son plein épanouissement dans la perfection. La gloire qui, depuis, à nos yeux, l'environne au ciel et sur nos autels, n'a été que la manifestation tardive de l'invisible beauté qui se développait silencieu-

sement en elle aux jours de sa vie d'humilité et de souffrance.

Humilité et souffrance, il suffit de jeter un regard sur le monde pour constater qu'elles continuent de former le sort commun sur la terre. Il semble que, sachant la corruption de notre cœur et l'infirmité de notre raison, la Providence prenne un soin spécial d'épargner à la plupart d'entre nous l'épreuve redoutable qui se trouve dans la possession des biens terrestres. L'humanité presque entière est placée dans le dénûment de toutes choses, afin que son cœur aspire naturellement vers les biens supérieurs, cachés dans le sein du Père céleste. S'il est quelques riches mêlés à la foule des pauvres, ne serait-ce pas à titre d'exception et pour prouver à qui veut y regarder de près que fortune n'est pas contentement ? Se révolter contre cette loi ne sert de rien ; elle subsiste, et tous les efforts de la sagesse ou de la puissance se briseront toujours contre elle, dans l'avenir comme dans le passé. Libre aux impies de ne pas voir dans le travail et la douleur des bienfaits de la bonté divine, libre à eux de faire des rêves insensés ; en attendant, l'homme souffre et peine, et plus il poursuit avec acharnement la félicité temporelle, plus elle s'éloigne de lui. Manifestement, la solution du problème est ailleurs. Elle est dans cette parole du Maître si admirablement réalisée en Marie : « Bienheureux

les pauvres d'esprit, car le royaume des cieux leur appartient. »

Les obstacles dressés sur le chemin qui conduit à Dieu, source du souverain bonheur, tombent d'eux-mêmes devant l'homme, s'il accepte et aime son sort misérable. Le charme des créatures étant rompu, l'espace est libre, il va à Dieu, dans un élan de foi et d'espérance, en même temps que Dieu vient à lui dans un mouvement de tendresse compatissante. La rencontre du Père et de l'enfant est ineffable. Vous qui pleurez, vous qui souffrez, ne maudissez pas, bénissez votre partage, il est le meilleur.

Le pauvre en esprit, l'homme non préoccupé des choses terrestres, possède le cœur pur auquel Dieu se révèle et se donne. La révélation est splendide d'évidence dans la nature et l'Évangile, indicible d'intimité mystérieuse dans les illuminations de la grâce. Le don est de tous les instants, et d'une réalité qu'il faut avoir sentie pour la comprendre. Le cœur pur voit Dieu partout, et partout Dieu lui fait goûter la douceur de sa présence. La joie pieuse, la joie sainte l'envahit, le pénètre, et si peu enviables que paraissent à l'extérieur les conditions de son existence, il est heureux autant qu'on puisse l'être ici-bas. De ce point de vue, la différence est minime entre l'échoppe d'un artisan et le palais d'un roi. On ne s'étonne plus de voir le Fils de Dieu habi-

ter la maison d'un charpentier, et on sait que le Ciel se transporte plus naturellement sous le toit du pauvre que sous les lambris des riches. Au temps où François d'Assise remuait le monde chrétien, en prêchant la pauvreté, on avait l'intuition de cette vérité si consolante.

L'intime union à Dieu dans le détachement de toutes choses, dans la simplicité absolue de notre âme, voilà la perle précieuse de l'Évangile, voilà le trésor que nous devrions acheter, selon le conseil du Maître, en vendant tout ce que nous possédons.

Le royaume de Dieu est en nous, chacun de nous a en soi la perle précieuse, le diamant de haute valeur. Toute la question se réduit à savoir, si, pour notre honte éternelle, il y restera à l'état ténébreux et informe, sans éclat et sans beauté, perdu dans la matière où il est plongé.

Notre vie donne la réponse. Est-elle livrée aux sens, à l'instinct de nature ; s'enfonce-t-elle encore dans la boue, se couvrant de souillures ; tenons pour certain que nous serons exilés de la Jérusalem céleste, que nous ne brillerons pas dans cet écrin de Dieu, où rien ne peut figurer qui ne soit pur et lumineux, comme les pierres fines décrites dans l'Apocalypse, le livre de la consommation finale. Au contraire, nous jetterons un vif éclat dans la divine cité si, comme Marie qui en est le plus admirable joyau, nous

passons sur la terre en nous éloignant toujours davantage de la terre, en nous rapprochant toujours plus du ciel. Voie purgative, voie illuminative, ces deux expressions qui reviennent si souvent sous la plume des auteurs spirituels, disent parfaitement par quel chemin il faut marcher pour parvenir à la perfection.

Puisque rien ne détache et ne sépare comme le glaive de la mortification, que le plaisir soit donc notre effroi, non la souffrance. Des créatures ne recherchons pas ce qui réjouit ou enivre, acceptons plutôt ce qui froisse et humilie. Plus nous l'exposerons à de douloureux contacts, plus notre diamant se clarifiera et se rapprochera de la simplicité absolue. Nous verrons bientôt la transparence de ses facettes resplendir, si nous ne donnons entrée dans notre esprit qu'à des idées de foi, à des idées nobles, saintes, éternelles ; dans notre cœur, qu'à des sentiments dignes de nos pensées, à des sentiments généreux et délicats ; dans notre volonté, qu'à des résolutions conformes à nos sentiments, à des résolutions d'accomplir toute justice en ce monde. Alors Dieu sera vraiment l'âme de notre âme, lui-même en sera la lumière, le parfum et le mouvement. Lui-même sera la splendeur de sa pureté. Le ciel, en contemplant cette merveille, redira en notre honneur ce que nous chantons à la gloire de la Vierge Marie : *Tota pulchra es*, ô âme, vous êtes toute belle.

CHAPITRE XVII.

Panagia.

Pour faire suite au chapitre précédent.

Mieux encore que l'éclat du diamant, la clarté du jour, faite des rayons solaires traversant la pureté de l'air, nous donne l'idée de cette beauté surnaturelle qu'on pourrait définir : La splendeur divine inondant les profondeurs de l'être humain. Le peuple ne dit-il pas lui-même, à la vue d'un candide visage de vierge où transpire une âme presque céleste : Belle comme le jour.

L'Ange immatériel député vers la Fiancée de Joseph semble n'avoir pas résisté à ce charme. N'est-ce pas un spectacle ravissant de voir Gabriel aborder Marie avec un infini respect, de voir ce que le Ciel a de plus grand s'incliner devant ce que la terre a de plus humble, l'étoile saluer le lis ? N'est-ce pas merveille d'entendre le messager de l'Incarnation louer cette grâce qui a fixé sur l'ouvrière sans prestige de Nazareth les yeux du Très-Haut, pour l'élever au-dessus de toutes les créatures comme au-dessus de toutes les femmes ?

Cette invisible beauté qui transfigure l'homme est seule à l'abri des ravages du temps, seule éternellement brillante et vraiment digne de notre ambition. L'autre, si elle peut agréer aux yeux du corps, passe comme l'herbe des champs qui s'épanouit le matin et, le soir, tombe flétrie, desséchée. Elle ne mérite pas qu'on lui prête attention.

C'est à se parer de lumière, dans une pureté sans tache, elles et ce qui vient d'elles, que nos âmes ont le devoir de travailler incessamment. L'Apôtre donnait déjà ce programme de progrès moral aux chrétiens de son temps : « Vous êtes maintenant lumière dans le Seigneur, leur disait-il, agissez en fils de lumière et rejetez les œuvres de ténèbres. » (Eph., v, 8.)

Après avoir décrit l'art saintement douloureux par lequel nous parvenons à fixer en nous quelques rayons du divin soleil, l'ordre des idées demande que nous montrions comment il nous est possible d'en projeter d'admirables reflets jusque sur nos actes les plus infimes.

Certaines grottes jouissent d'une étonnante propriété. Un jour, vous y jetez une brindille de bois mort, et quand, longtemps après, vous venez la reprendre, vous la trouvez, non pas noire et pourrie, mais étincelante comme une aigrette de diamants. Le phénomène qui s'est produit s'ap-

pelle : la cristallisation. L'air, sous ces voûtes humides, contient en suspension des sels qui, peu à peu, se condensent et recouvrent d'une couche de brillants cristaux les objets soumis à leurs atteintes. Les plus vils eux-mêmes resplendissent.

C'est l'image de ce qui devrait se passer dans les profondeurs, pleines de mystères, de l'âme humaine. N'est-ce pas là que tombent une à une comme dans un abîme, au fur et à mesure de leur production, les innombrables pensées, volontés, paroles ou actions dont l'ensemble constitue le trésor de notre passé au point de vue moral ? Ceux qui s'imaginent qu'elles s'y évanouissent pour jamais se trompent étrangement. Rien ne se perd de ce que nous pensons ou faisons. A un signe du juge suprême, la moindre de nos œuvres surgira un jour de l'oubli. Sera-ce pour chacun de nous le signal de la gloire ou de la confusion éternelle, qui nous le dira ? Qui nous dira ce que valent ces débris que nos années laissent après elles ?

Il ne paraît pas exagéré de les comparer à ces branches sèches et inutiles que le vent fait tomber des arbres dans la forêt. Sans parler de ces actes qui n'ont jamais été vivifiés par un flot de sève sainte et que nous appelons péchés (bois mort dont les flammes de la justice divine auront raison en ce monde ou dans l'autre) c'est bien à un amas de brindilles sans valeur que ressemble la

partie saine de nos vies, la partie composée d'actes honnêtes et bons. Ils sont d'ordre si humble, si commun, nos devoirs ordinaires, quotidiens, que même remplis avec une scrupuleuse exactitude, on ne voit pas comment y attacher un grand prix. Les âmes d'idéal et de désir rencontrent un écueil redoutable dans l'apparente insignifiance des vertus qu'exige d'elles la réalité pratique, cette existence terre à terre qui s'impose rigoureusement au plus grand nombre. Tout leur en semble petit, mesquin, indigne ; aussi se consument-elles d'ennui, de dépit, de regrets, quand elles ne se laissent pas dériver au torrent de la passion, pour trouver dans son impétueux mouvement l'illusion du grand qu'elles rêvent.

Encore l'homme est-il plus favorisé que la femme ou la jeune fille. La complaisance en lui-même lui est naturelle lorsqu'aux applaudissements de ses semblables il déploie la force de son bras ou de son génie, à moins que son âme, bientôt revenue au sentiment vrai des choses, ne jette le cri désespéré de Salomon : « Tout est vain sous le soleil », apportant ainsi une nouvelle et plus irrésistible preuve du néant et du vide de toute gloire humaine, pour agréables qu'en puissent être les premières caresses.

Mais la femme, la jeune fille qui reste au rang que lui assigne sa faiblesse, où trouverait-elle des motifs d'orgueil dans les occupations obs-

cures ou futiles qui absorbent son activité ? Sa grâce à marcher, à s'habiller, à faire ou à dire des riens, peut lui valoir des succès éphémères, mais ce qui est petit et frivole en soi, demeure petit et frivole devant Dieu et la conscience ! Quelle femme n'en convient dans ses heures de sincérité qui sont souvent des heures de lassitude ou de découragement ? Celle qui, fatiguée de se faire continuellement violence pour l'acquisition de médiocres ou douteuses vertus, se lance pour s'étourdir dans le brouhaha du monde ou se jette dans un désordre plus ou moins discret, n'a même que cette excuse à donner de sa conduite légère ou coupable. Triste et fatale conséquence de l'énorme disproportion constatée entre notre idéal de perfection et le réel de la vie même honnête, même édifiante ! On dirait que nous n'avons été doués de tant d'aspirations vers l'Infini que pour nous voir réduits au supplice de Michel-Ange, employant les premières forces de son génie à modeler des statues de neige, pour obéir à la démence du grand seigneur son protecteur.

Faut-il donc désespérer ? Nullement. La matière première de nos œuvres est ordinairement de peu de prix, il faut le reconnaître, aussi doit-elle nous laisser indifférents. Que nous ayons un état à gouverner ou une rue à balayer, la chose en soi n'est pas de conséquence. Nous penserons ainsi

si nous sommes sages et appuyés sur les vrais principes.

Sous le rapport extérieur, la vie de Marie, de la plus parfaite et de la plus glorieuse de toutes les créatures, n'a pas été mieux partagée que celle du plus grand nombre des hommes. Nous n'y trouvons rien qui ne soit d'une extrême simplicité. Tout se passait sous l'humble toit de Nazareth comme dans la chaumière du pauvre, moins le péché. Le temps y était consacré à l'accomplissement des devoirs les plus ordinaires : soin continuel d'un ménage d'ouvrier, travail des mains pour vivre, modeste conversation avec les siens, légers services charitablement rendus au prochain, support des épreuves quotidiennes, fidélité aux prescriptions de la Loi, abandon de tous les instants à la divine Providence, c'était bien, ce semble, ce qui remplissait la virginale existence de Marie, même à l'époque où elle était mêlée aux plus augustes mystères. Ses contemporains ne virent pas autre chose, c'est pourquoi ils jugeaient si dédaigneusement la Mère de Jésus. Leur jugement a été cassé et magnifiquement réformé par la conscience chrétienne. Nous comprenons à merveille qu'en vivant obscure et méprisée, Marie a pu néanmoins se rendre digne de l'honneur de coopérer aux grands desseins de Dieu sur le monde et s'élever à la plus haute

sainteté en même temps qu'à la plus incomparable gloire.

Ah ! c'est que notre âme possède l'étonnant pouvoir d'embellir, si elle veut, jusqu'à l'infini, la dernière de nos œuvres et de lui donner une valeur sans égale. En elle aussi peuvent s'opérer des phénomènes de cristallisation, en elle aussi les brindilles de bois peuvent se transformer en bouquets de diamants ! Qu'est-ce que le don d'un verre d'eau ? Rien. Cet acte cependant est susceptible de devenir si beau qu'il vaille le ciel à son auteur ; le Maître l'a dit. Ce que le cœur ajoute à la goutte d'eau, voilà ce que Dieu apprécie, ce que le pauvre bénit, voilà ce qui d'un acte insignifiant fait un acte sublime.

Comme dans les grottes dont nous avons parlé, il y a dans l'abîme de notre cœur des sels mystérieux en dissolution qui cristallisent merveilleusement et, en se déposant sur l'objet le plus terne, en brillantent l'aspect. Ne sait-on pas que tout ce qui passe ou séjourne dans le sanctuaire de nos affections s'y revêt de charmes inexprimables ? Tel être, avant d'en franchir le seuil, paraissait commun, sans valeur, méprisable, qui prend, du moins à nos yeux, de la distinction, de la noblesse, du mérite aussitôt qu'il est admis dans ces profondeurs de nous-mêmes. Nous transfigurons ce que nous aimons. Il ne faut pas dire

que l'amour est aveugle, mais qu'il est peintre : il admire les couleurs de son propre pinceau.

Nous le savons, par une triste expérience trop souvent répétée, tant qu'il s'agit d'amour naturel ou profane, si vif que soit le lustre qu'il répand sur un être, ce lustre reste d'emprunt : au premier nuage qui passe il s'obscurcit, il disparaît au moindre choc qui se produit.

Heureusement, il n'en est pas ainsi d'un autre amour, de cet amour surnaturel, divin, dont le principe a été déposé dans nos cœurs par le sacrement de baptême. Cet amour cristallise, lui aussi, mais sa cristallisation est de qualité plus solide, plus parfaite. La beauté qu'il communique à ce qu'il touche est substantielle, non imaginaire ; rien n'en peut altérer l'éclat ; et elle ne reste pas si invisible que même ici-bas l'œil humain n'en soit parfois ébloui. Dès que cet amour d'un ordre supérieur devient le maître souverain et l'inspirateur unique de nos vies, si peu relevées par elles-mêmes qu'en soient les œuvres, il sait en faire des merveilles de sainteté, c'est-à-dire de perfection surhumaine.

La théologie explique ce mystère par l'étroite relation qui existe entre la charité et la grâce. Quand l'une monte du cœur de l'homme vers Dieu, l'autre descend du cœur de Dieu vers l'homme. Elles se confondent dans le langage chrétien. Elles s'appellent et s'attirent mutuelle-

ment. Elles sont inséparables. Elles naissent et meurent en même temps. Elles grandissent dans la même mesure. Don d'en haut, communication de l'Esprit-Saint, participation à l'Être infini, charme ineffable émané de l'éternelle splendeur, la grâce se répand dans une effusion de plus en plus abondante dans l'âme des saints d'où elle projette ses rayons sur toute leur personne. Tout d'eux en est imprégné. La dernière de leurs vertus en reçoit un prix inestimable. Le moindre objet à leur usage en est rendu vénérable. Ah! c'est que ces privilégiés ont le bonheur d'aimer Dieu sans partage. La charité attire en eux la grâce. Vile ou précieuse la matière première de l'action importe peu. Dès lors, que nous ayons à travailler sur l'or, le fer, le bois ou même le chaume pour parler comme l'Apôtre, nous n'avons pas à nous en préoccuper; nous devons accepter ce que la Providence nous met entre les mains et nous efforcer par l'amour d'y mettre assez de Dieu pour que nous n'ayons jamais à en rougir, mais à nous en glorifier éternellement.

Nous trouvons dans les choses de l'art une merveilleuse analogie avec les choses de l'âme. N'y a-t-il pas des statues taillées dans le marbre le plus précieux qu'on ne songe même pas à rapprocher de simples figurines, pétries dans l'argile, tant leur valeur est inégale? Dans tout objet sorti de la main d'un artiste, ce que nous

admirons, ce n'est pas la matière dont il est fait, fût-elle du métal le plus brillant, mais l'agrément du talent, la flamme du génie, ce reflet de son intelligence que l'ouvrier doit savoir fixer sur ses œuvres.

Inutile à présent de nous enquérir d'où proviennent les mérites de la Vierge Marie, mère et modèle de l'humanité nouvelle. Sa vocation l'a retenue de son vivant sous le toit obscur d'une maison ignorée, où elle se livrait chaque jour aux occupations les plus communes, les moins estimées des hommes, mais nous savons que dans son cœur brûlait un incomparable amour de Dieu, un amour sans mesure, toujours grandissant, toujours plus ardent et qui a fini par la consumer. C'est au feu de cet amour incandescent qu'a été forgée sa resplendissante couronne et que se sont cristallisés en pierres fines, en rubis et en diamants, les grains de sable que son humble existence laissait après elle en s'écoulant comme l'eau vers l'océan.

Sévère leçon pour l'orgueil forcé de revenir de ses rêves ambitieux, mais combien consolante pour la faiblesse trop prompte au découragement ! La grandeur ou la bassesse, la gloire ou l'infamie, l'importance ou la futilité ne sont point dans les choses mais dans notre cœur. Ayons en nous beaucoup d'amour saint, surnaturel, en un mot, la charité, et la charité y attirera, y retiendra

la grâce du ciel, une grâce de plus en plus abondante qui répandra sur tout ce que nous penserons, dirons, ferons ou souffrirons, une infinie beauté. Ce qui restera de nos vies devant les hommes n'aura peut-être pas plus de valeur que les branches de bois sec rencontrées sur le chemin : dans la réalité, ces branches seront chargées de cristaux précieux, et la main de Dieu un jour les entrelacera pour nous en couronner aux yeux de l'univers étonné. Combien d'êtres obscurs et méprisés, modestes artisans ou femmes vouées aux offices infimes de la domesticité, mais aimant Dieu de tout leur cœur et le servant de toutes leurs forces, après s'être endormis ici-bas dans la plus inaperçue des morts, se réveilleront au ciel illustres et triomphants, l'honneur sera pour eux. Par contre, la plupart des grands de ce monde, qui vivent de plaisirs et de vanité, ne connaissant que l'amour d'eux-mêmes et le dédain pour autrui, verront toute leur magnificence s'évanouir au seuil de ce royaume où habite la justice, et s'estimeront trop heureux d'être relégués aux rangs inférieurs parmi les saints, quand ce serait aux pieds de leurs anciens serviteurs. Comme les rôles seront intervertis quand seront dévoilés les secrets des consciences ! Qu'il sera intéressant de voir les premiers devenus les derniers et les derniers devenus les premiers ! Ce spectacle rachètera amplement ce qui présentement blesse

nos regards sur la terre. Déjà par anticipation nous pouvons jouir en esprit de cette consolation.

Quel homme, quel chrétien maintenant serait en droit de se plaindre de la Providence ? Les riches ou les pauvres, les heureux du siècle ou les martyrs du travail et de la souffrance ? Les uns et les autres ont les moyens de conquérir la vraie grandeur, la vraie gloire et le vrai bonheur. Mais ne semble-t-il pas que les petits et les humbles ont entre les mains les moyens les plus sûrs ! Il ne s'agit que d'aimer Dieu et leur cœur y est mieux préparé, y est plus naturellement enclin que le cœur des autres ordinairement rempli d'idoles difficiles à renverser. Le premier soin des riches et des heureux, qui veulent sérieusement s'approprier la pierre précieuse de l'Évangile n'est-il pas d'embrasser l'état de pauvreté avec ses sacrifices et sa croix ? Mais combien sont capables de prendre cet héroïque parti ? Ah ! si ceux qui souffrent et peinent, gémissent et pleurent, savaient le don de Dieu ! S'ils savaient à quel point ils sont près du royaume des cieux et de ses biens ! Ils ont une pierre philosophale plus puissante que celle cherchée si inutilement et pendant si longtemps par les alchimistes du moyen âge, c'est ce composé d'amour et de grâce

qu'ils peuvent à volonté former dans le creuset de leur cœur. Ces deux éléments, dont l'un est de Dieu et l'autre de l'homme, ont la vertu, quand ils se combinent entre eux, de marquer d'un caractère de surnaturelle et éternelle beauté tout ce qui procède de l'activité humaine, de transmuer en or très pur le vil métal de nos actions les plus vulgaires.

Une vie consacrée, dans le silence et l'obscurité, à l'acquisition d'un trésor pareil, peut se passer d'éclat extérieur, de prestige mondain, de richesses terrestres. A l'heure inévitable et prochaine où tout ce qui brille ici-bas s'évanouira dans les ténèbres de la mort, la vraie lumière se lèvera sur elle, la lumière indéfectible et révélatrice qui ne laissera dans l'ombre aucun mérite caché, aucun sacrifice ignoré, aucune vertu oubliée.

Unir cette vie à cette espérance qui ne sera pas trompée, quel secret pour se consoler et se dédommager dès maintenant !

CHAPITRE XVIII.

Regina.

Pour lire le jour de l'Assomption.

Oublions pour un instant les misérables intérêts de la terre et les tristes intrigues du monde ; fermons nos esprits aux idées d'en bas qui si souvent les envahissent et les matérialisent, nos cœurs aux sentiments d'ordre humain qui les absorbent presque continuellement et les dessèchent. Il le faut, si nous voulons comprendre et goûter ce qu'il y a de noble et de beau, de doux et de consolant dans le mystère de l'Assomption.

Il faut nous recueillir si nous voulons que le ciel, s'entr'ouvrant sur nos têtes, laisse parvenir jusqu'à nous un écho de la fête par laquelle il célèbre le triomphe de la Vierge Marie.

Pour elle, les jours de ténèbres sont passés ! Ses grâces, ses vertus, ses grandeurs, si longtemps voilées à tous les yeux, resplendissent maintenant d'un incomparable éclat. C'est merveille de la contempler sur le trône où elle est assise, depuis dix-huit siècles, à côté de son divin Fils, et d'où elle préside aux destinées de l'univers chrétien.

Présentons-nous par la pensée au pied de ce

trône béni, et, unissant nos applaudissements aux applaudissements des bienheureux, acclamons notre auguste souveraine et disons-lui dans la foi de nos âmes : *Salve, Regina,* Reine, nous vous saluons. Que ce soit un cri d'admiration : elle est si belle et si glorieuse notre Reine ! un cri d'espérance : elle n'a été élevée si haut qu'afin de pouvoir venir plus efficacement au secours de nos misères ! un cri d'amour : elle se présente à nous avec la douceur qui charme, non avec l'appareil qui impose. Le poète l'a dit : « Sa couronne est de fleurs, son sceptre est de rayons ! » Ce tribut payé, il semble que notre devoir serait incomplètement rempli si nous passions sans considérer les titres de notre Mère à cette dignité royale à laquelle nous la voyons élevée aujourd'hui.

I. — In capite ejus corona.

Sur sa tête brille une couronne.

La Royauté appartient à Marie par droit de naissance, elle est sortie des mains du Créateur avec tous les traits distinctifs d'une vraie reine. Elle est née grande, puissante et bonne ; par là, dès son berceau, elle avait droit à tout respect et méritait les hommages du ciel et de la terre. Dépourvue de l'un ou l'autre de ces trois caractères, la royauté n'existe pas, elle a cessé d'être. Sans le prestige de la prééminence, on est perdu dans la foule de ses semblables ; sans le pouvoir

de se faire obéir, on est un souverain déchu ; sans la bonté, on n'est qu'un tyran.

Grandeur de Marie ! qui pourrait l'apprécier dignement ? Deux passages de l'Écriture, dont l'application n'est pas douteuse, nous en donnent une noble idée. « *Primogenita ante omnem creaturam.* Pendant l'éternité, elle occupait le premier rang dans la pensée divine ! » Pourquoi s'étonner ? Il en fut de Marie, le chef-d'œuvre humain de Dieu, comme du tableau formé dans l'imagination de l'artiste, longtemps avant que le pinceau en jette les personnages sur la toile. L'enthousiasme et l'amour du peintre de génie pour l'idéal qui l'a séduit et sur lequel il fonde sa gloire, rappellent les complaisances et les tendresses de Dieu pour la virginale Créature qui, dès l'aube de la création, charmait son esprit, et que son cœur prédestinait à être le point central et l'ornement de l'univers. « *Cum eo eram cuncta componens.* Au moment où il se mettait au travail, j'étais avec lui, comme la suprême ordonnatrice de ses œuvres ! » Voyez-vous ces mondes lumineux qui de toutes parts surgissent du néant et commencent à se balancer, immenses et majestueux dans l'espace ; voyez-vous ces myriades d'êtres vivants de tout ordre qui paraissent tour à tour pour les habiter et les orner, depuis les anges et les hommes rayonnants d'intelligence, jusqu'aux infiniment petits

qui fleurissent et se meuvent dans la flore et la faune invisibles ? c'est l'empire sans limite et ce sont les sujets sans nombre du Roi immortel des siècles, Jésus, et de la Reine Immaculée Marie, sa Mère ! Jésus et Marie en sont la fin, la raison d'être ; ce sont leurs goûts et leurs convenances, connus à l'avance, qui inspirent Dieu et dirigent sa main. C'est à eux, en premier lieu, qu'il pense dans l'éternité, c'est pour eux qu'il entre en action dans le temps. Quelle prééminence !

Puissance de Marie ! Rien ne l'égale. Marie peut tout sur les créatures par le droit de sa souveraineté, elle peut tout sur le Créateur par le droit de son amour.

Un mot, un signe, un désir d'elle et la nature soumise lui obéit en dépit de ses lois. Les anges se mettent avec bonheur à ses ordres. Le cœur humain le plus rebelle s'attendrit et se rend lui-même, aussitôt qu'elle daigne l'honorer d'un regard ou d'une parole secrète. C'est en vertu de ce pouvoir admirable qu'elle intervient miraculeusement dans l'histoire des peuples et des âmes. « Vous êtes le secours des chrétiens, vous êtes notre espérance », lui disons-nous avec raison.

L'Être suprême ne peut rien refuser à celle qu'il a comblée de ses dons. Il lui cède volontiers et, pour lui plaire, il ne craint pas de sacrifier le droit de sa Majesté offensée ou d'éluder les réclamations de sa justice inflexible.

Toute-puissante sur la terre, toute-puissante au ciel de par le bon plaisir de Dieu, telle nous apparaît notre Mère sur son trône.

Bonté de Marie! Cette bonté procède de son cœur et son cœur pour nous est celui d'une Mère. Voyez cette frêle et timide jeune fille. La seule apparence du danger la fait pâlir. Placez sur ses bras un enfant et vous ne la reconnaîtrez plus. La voilà forte, courageuse, intrépide. Quand il s'agira d'assurer le bonheur ou de protéger la vie de ce petit être, rien ne la rebutera, rien ne l'effrayera, elle bravera le péril et pour elle la mort même sera sans terreur. L'amour maternel opérera cette transformation.

C'est cette bonté, cette bonté à toute épreuve, cette bonté ineffable que je revendique pour Marie, car Dieu, un jour, nous a pris dans notre misère humaine, nous a placés sur ses bras en lui disant: « Je te les donne pour enfants; aime-les, protège-les, veille sur eux! et depuis ce jour béni, Marie s'acquitte de sa charge en vraie mère avec une tendresse sans égale et de tous les instants.

Grande, puissante et bonne, voilà Marie telle que Dieu l'a faite! Elle possède tous les attributs de la Royauté; elle les tient de sa naissance.

Et maintenant une chose étonne. C'est le silence et l'obscurité qui entourent son berceau quand, après quatre mille ans de tristesse et d'attente,

Dieu l'envoie enfin parmi nous. Créatures, où êtes-vous? Pourquoi délaissez-vous votre Reine? D'où vient que votre voix ne salue pas son avènement? Pourquoi ce glacial accueil, pourquoi cette nature morne, ces hommes indifférents, ces anges muets?

Etrange royaume, étranges sujets! Qu'y a-t-il donc dans le monde? Il y a que le péché est partout, que la nature est profanée et que l'homme est coupable! Il y a que l'ennemi de Dieu est maître des âmes.

Toute surprise doit cesser, car nous comprenons que si Marie paraît ici-bas, c'est moins pour régner que pour combattre, elle vient reconquérir son royaume sur le démon qui l'opprime.

II. — Pugnavit et vicit.

Elle a combattu et elle a triomphé.

L'homme a été trois fois vaincu par le péché : il en a reçu trois blessures dont chacune est mortelle. Les cicatrices sont encore en nous toujours prêtes à se rouvrir pour notre perdition éternelle. Aveugle qui ne les voit pas. Est-ce qu'une soif avide, insatiable, inextinguible, des biens terrestres ne brûle pas les entrailles de l'humanité? La plupart de nos vies ne sont-elles pas desséchées et flétries par ce vent d'orgueil qui

souffle dans le cerveau humain, aussitôt qu'il prend conscience de lui-même ? Enfin qui n'a rougi sous l'aiguillon de l'instinct animal, se sentant d'une faiblesse extrême et presque complice du mal, en face de la plus humiliante des tentations? Richesses, gloire, plaisirs, ce sont à la fois les armes que le démon emploie pour nous livrer bataille et les liens dont il se sert pour nous retenir captifs après la défaite.

Étonnez-vous maintenant si Marie naît et vit dans la pauvreté ; si pour palais elle a une chaumière, pour manteau royal le grossier vêtement d'une femme du peuple, pour nourriture le pain noir arrosé d'eau du malheureux, pour diadème une couronne de misères. Jeune fille et jeune femme, elle travaille à la sueur de son front ; veuve, elle vit d'aumônes. On ne peut concevoir une détresse plus grande. C'est ainsi qu'elle terrasse le démon des richesses et nous mérite la grâce de le vaincre à notre tour.

Étonnez-vous si Marie, qui, par le fait de sa conception immaculée avait droit à un corps immortel, à une existence heureuse, accepte à l'exemple de son Fils de souffrir et de mourir. Elle a pleuré, elle a gémi. Elle a passé par un long martyre, elle a gravi un rude calvaire, elle a connu les agonies de la croix. Victime très pure, victime très noble, victime d'amour, elle expiait nos indignes plaisirs, nos déplorables faiblesses,

elle nous rachetait devant Dieu, noyant l'odeur de nos crimes dans le parfum de son sacrifice ; elle terrassait le démon de la volupté et nous obtenait les grâces qui purifient.

Etonnez-vous enfin si, pendant son séjour sur la terre, cette auguste Créature, digne de toutes les auréoles, disparaît, perdue dans d'impénétrables ténèbres, si cette femme à qui toute louange est due ne reçoit guère que des marques d'indifférence et de mépris, si cette mère illustre entre toutes, voit sa divine maternité avilie dans l'étable de Bethléem, honnie au Golgotha ! Jamais grandeur ne fut plus abaissée ! Jamais vertu ne fut plus obscurcie ! Jamais mérite ne fut plus méconnu ! Il le fallait pour anéantir le démon d'orgueil qui, plus encore que les démons de volupté et d'avarice, perd les hommes et désole le monde. Après le Calvaire qui est le dénûment, la douleur et l'ignominie au degré suprême, l'empire du mal est détruit, la défaite du prince de l'enfer est consommée et les bases du royaume de Dieu sont jetées pour jamais. A Jésus la gloire première, il est le principal vainqueur ! A Marie la gloire seconde, car elle aussi a combattu, elle aussi a vaincu.

Désormais, ô hommes, grâce à Jésus, grâce à Marie, vous pouvez relever la tête ; le joug qui pesait si lourdement sur vous est brisé pour jamais ! Désormais vous êtes libres d'être hum-

bles, d'être purs, d'être pauvres en esprit, de mériter ces béatitudes si magnifiquement proclamées par le Maître au moment où il annonçait la venue du règne de Dieu sur la terre. Vous êtes libres de monter sur les hauts sommets de la perfection morale jusqu'alors inaccessibles à l'humanité déchue. Vous êtes libres de suivre les nobles instincts que vous retrouvez au fond de votre âme régénérée et d'entrer dans ce Royaume où luit la lumière, où s'affirme le bien, la lumière indéfectible, le bien impérissable, où se trouvent la paix, la joie profonde et sereine, avec la grande noblesse des enfants de Dieu !

Venez donc, tous les hommes de bonne volonté, tous les croyants, tous les conquis, venez aux pieds de votre libératrice, apportez-lui vos hommages et vos cœurs, car si en droit elle est votre souveraine, elle ne veut régner sur vous que par votre consentement et à titre d'élue.

III. — Dixerunt : impera nobis.

Ils ont dit : règne sur nous !

Une contradiction, voilà ce qu'est l'homme depuis la chute. Il n'y a plus d'équilibre en lui entre le corps et l'âme. La chair est en révolte continuelle contre l'esprit impuissant. Au-dessous d'instincts sublimes qui nous tourmentent encore, surgissent de tristes et déplorables appétits.

Grandeur de l'homme, misère de l'homme ! s'écriait Pascal. Ce cri définit bien l'énigme que nous sommes à nous-mêmes.

Qui veut gagner notre amour et mériter nos suffrages, doit pouvoir nous atteindre par ce double côté de notre nature. Il doit à la fois se révéler à nous comme un pur idéal pour répondre à ce qui reste de divin en nous, et posséder une tendre compassion pour s'intéresser à la plaie secrète et douloureuse qui nous désole.

O Marie, Vierge Immaculée, Mère miséricordieuse, paraissez devant l'homme déchu. Montrez-lui la merveille de grâce que vous êtes, montrez-lui votre pureté et votre gloire, votre bonté et vos douleurs et il ne résistera pas à l'attrait. Charmé et touché, il tombera à genoux devant vous, son enthousiasme et sa confiance ne connaîtront pas de bornes !

Me serais-je trop avancé ? aurais-je trop présumé de la foi de notre pauvre humanité? Non. Regardez derrière vous. Quel empressement dans tous les siècles ! Les générations succèdent aux générations, et toutes portent leur génie et leurs tristesses aux pieds de Marie.

Où vont-ils ces malheureux de toute espèce, ces pauvres, ces malades, ces affligés, ces coupables? Las d'espérer un soulagement que la richesse ne peut donner, une santé que la science ne peut rendre, des consolations que le monde est im-

puissant à procurer, un pardon généreux qui n'est pas de la terre, ils vont se prosterner dans les sanctuaires célèbres de Marie, implorant sa pitié et jetant le fardeau de leurs misères dans le sein de sa miséricorde. Sur tous ces fronts, pâlis par l'inquiétude et la souffrance, brille le rayon céleste de l'espérance! Et, quand après avoir prié, ces foules se relèvent soulagées, guéries, consolées, pardonnées, réconfortées pour de longs jours, leurs lèvres frémissantes laissent échapper les cantiques d'une reconnaissance sans bornes, d'un amour éternel! Marie est bien la Reine élue des chrétiens qui souffrent!

Où vont-ils à leur tour ces hommes d'élite, d'intelligence supérieure, au cœur pur, ces hommes épris de perfection, aspirant à l'infini de la vérité, de la justice, de la bonté, de la vertu, de la beauté? Où vont-ils ces saints, ces artistes, ces savants, ces philosophes du passé dont les glorieuses phalanges se présentent à tous les débouchés de l'histoire? Il vont chercher l'inspiration auprès de l'idéal vivant, à la fois humain et divin, plus humain encore que divin, qui a nom la Vierge Marie. Il nous serait facile de montrer que toutes les grandes âmes se sont surpassées elles-mêmes, aussitôt que, délaissant les vaines beautés de la terre, elles ont essayé de rendre ce que Marie leur disait dans le secret de la méditation ou de la prière. Qu'il nous

suffise de rappeler que les plus grands parmi les hommes, ceux qui ont vécu sur les sommets de la sainteté, de la pensée ou de l'art, sont venus à Marie comme au modèle achevé de cette royauté humaine, dont nous portons en nous tant de vestiges superbes bien que mutilés. Oui, oui, Marie est bien la reine élue des grandes âmes chrétiennes de tous les temps.

Quel spectacle de voir les siècles et les hommes, tantôt obscurs et tantôt glorieux, tantôt dans la prospérité et tantôt dans la misère, naître et mourir tour à tour, et lutter dans l'intervalle pour se surpasser dans la vive et tendre expression de leur amour pour la Reine du ciel !

Les gladiateurs qui servaient autrefois aux plaisirs cruels du peuple romain, avant de s'entretuer dans l'arène, si souvent rougie de leur sang, se présentaient en ordre devant la loge impériale et saluaient en ces termes le maître du monde : « César, ceux qui vont mourir te saluent : *Morituri te salutant* ! »

L'autel et la statue de Marie se dressent au-dessus de l'arène des temps où se combattront jusqu'à la consommation finale les intérêts, les passions et les puissances de la terre. De cette mêlée douloureuse s'échappe un cri d'espérance et d'amour. Ce cri monte vers Celle qui préside

aux destinées de l'Église catholique, et ce cri dit : Reine, ceux qui vont mourir te saluent !

Les trois premiers siècles, avec la parole enflammée de leurs apôtres et les robes sanglantes de leurs martyrs, ont passé devant la Femme qui a donné Jésus à la terre, ils ont passé en jetant à ses pieds le suprême adieu qui se lit encore sur les murailles des catacombes : « Reine, ceux qui vont mourir te saluent ! »

Les siècles suivants, les siècles du moyen âge, avec leurs saints et leurs docteurs, leurs évêques et leurs vierges, leurs papes et leurs empereurs, leurs chevaliers et leurs moines, leurs cathédrales et leurs légendes, leurs gloires et leurs ténèbres, leurs combats héroïques sur les champs de bataille et leurs luttes ardentes dans les écoles, ont passé lentement, les yeux fixés avec ravissement sur le manteau étoilé de la Vierge Marie ; en passant, tous répétaient à l'envi, pleins de confiance et d'espoir : « Reine, ceux qui vont mourir te saluent ! »

Le XV^e^ siècle avec ses divisions, le XVI^e^ avec ses trahisons, le XVII^e^ avec ses victoires, le XVIII^e^ avec son doute, ont passé ; c'était toujours le cri des âges précédents, diminué peut-être, mais non moins touchant : « Reine ceux qui vont mourir te saluent ! »

Notre XIX^e^ siècle si matérialisé, si incrédule, si persécuteur, s'agenouille à son tour dans tous les

sanctuaires vénérés de Marie, il prie, il espère, il chante, il aime. Nous passons et, comme nos pères, nous disons : « Reine ceux qui vont mourir te saluent ! »

Le XX^e^, le XXV^e^, le XXX^e^ siècle passeront comme les autres, croyant comme les autres, et déposant comme les autres leurs hommages aux pieds de la Reine des âmes.

Quand tous les siècles auront ainsi passé en saluant Marie, viendra le siècle des siècles, le siècle immobile, le siècle éternel, où, réunis autour de son trône immortel, nous répéterons en chœur, avec les saints de tous les âges et de tous les pays, dans la langue du ciel, l'acclamation première, mais cette fois, le cri sera formidable, universel, sans protestation, sans note discordante : cette fois nous dirons : « Reine, ceux qui ne mourront plus te saluent ! »

CHAPITRE XIX.

Rosarium.

Pour lire au mois d'octobre.

Tout chrétien, animé de quelque dévotion envers Marie, se fait un devoir quotidien de réciter le chapelet en son honneur. C'est une coutume catholique, elle date de loin. Nos pères avaient une préférence singulière pour cette prière ; ils s'en servaient sous le nom de Rosaire comme d'une arme favorite dans leurs difficiles combats pour la foi et la vertu.

Ce nom de Rosaire que le moyen âge trouva dans sa piété si pleine de poésie, ce nom, tout embaumé du parfum virginal des *Ave Maria* qui se déroulent aux pieds de la Reine du ciel comme les roses d'une guirlande sainte, rappelle, par un contraste saisissant, les plus grands périls courus par la civilisation chrétienne et les plus éclatants triomphes remportés par l'Église. Rapprochement non moins extraordinaire, il est dit de Celle que nous saluons si souvent au cours de cette prière qu'elle unit la grâce de la plus belle des fleurs au prestige

d'une armée rangée en bataille. *Rosa mystica. Terribilis ut castrorum acies ordinata.*

Le monde a jeté sa défaveur sur le chapelet. Il en parle avec ironie, avec dédain, comme on parle de tout ce qu'on méconnaît. C'est une raison de plus pour nous de chercher avec respect et amour à relever encore cette pieuse pratique dans l'estime de ceux qui en font usage. La tâche sera facile. Il suffira d'exposer avec simplicité ce qu'elle est. Elle se justifiera d'elle-même.

Comme dans tout ce qui est en harmonie avec la nature humaine, il y a dans le Rosaire deux éléments distincts et cependant inséparables, sans lesquels il ne se conçoit même pas.

L'*Ave Maria* en est l'élément sensible, le corps. La méditation des mystères en constitue la partie invisible et active, l'âme.

Les lèvres murmurent sans se lasser les belles paroles de la Salutation Angélique, pendant que l'esprit s'enflamme de ferveur en se rapprochant successivement des grands objets de notre foi! C'est pourquoi la prière qui revient sans cesse et fait le fond du chapelet ne peut être, comme on l'en accuse à tort, une formule monotone et froide. La méditation allume dans le cœur un foyer au sortir duquel l'*Ave Maria* s'illumine, s'embrase et devient le mot qu'on redit toujours sans le répéter jamais.

I. — Ave Maria.

Je vous salue, Marie.

La formule qui forme le corps du Rosaire se compose de paroles sacrées dont l'origine, le sens et l'histoire méritent un rapide examen.

Leur origine est d'une noblesse incomparable. L'*Ave, Maria*, en effet, a pour auteurs — le ciel, par le ministère d'un archange, — la synagogue, dans la personne d'une pieuse fille d'Israël, — l'Église, enfin, par la bouche de ses pontifes. Il a retenti pour la première fois au moment où s'accomplissaient les augustes événements qui ont changé la face de la terre.

Nous saluons la Vierge Marie avec les expressions de l'ange Gabriel, et elle se souvient du jour où le Très-Haut remettait entre ses mains l'avenir du monde. Nous la félicitons avec la foi et l'admiration respectueuse d'Élisabeth, et elle se rappelle le temps où elle portait dans son sein le Verbe Incarné. Nous la supplions avec les accents de l'Église, et elle a le sentiment nouveau de la puissance de protection dont elle est investie. A nous entendre ainsi l'honorer, son cœur virginal se trouble, non plus de crainte mais de bonheur ; ainsi qu'autrefois, ses entrailles maternelles s'émeuvent non plus d'étonnement, mais de joie ; libéralement, ses mains royales s'étendent pour bénir et s'ouvrent pour répandre des bienfaits.

L'*Ave, Maria*, est mêlé intimement au grand mystère de l'Incarnation, il est né à l'ombre de la divine maternité de Marie. On dirait une chaste fleur épanouie sur les plus pures lèvres angéliques et humaines avec des parfums qui embaument le ciel et la terre.

Si, maintenant, nous pénétrons dans le sens de l'*Ave, Maria*, nous trouvons qu'il contient à la fois la plus délicate des louanges et la plus suppliante des prières.

« Salut, pleine de grâce — Salut, femme bénie entre toutes — vous, dont le fruit des entrailles est béni — vous qui êtes sainte — vous qui êtes mère de Dieu ! »

Ce sont toutes les grandeurs et toutes les gloires de Marie, remises par nous sous ses yeux. Il est impossible de rien ajouter à ces expressions. Elles disent si bien ce qui réjouira éternellement son cœur ! Nul ne trouvera jamais un langage plus capable de lui plaire, de la toucher et de nous concilier sa faveur. En reprenant pour son propre compte les nobles paroles de l'ange Gabriel et de sainte Élisabeth, notre âme ranime ses sentiments de piété, de confiance et d'admiration. Elle s'incline avec le plus profond respect et aussi avec le plus tendre amour. Elle voit cette auguste créature assise sur un trône à côté de son divin Fils, mais elle sait aussi que Marie se penche avec

bonté, comme une mère, pour écouter sa prière. Et quelle prière !

« Marie, priez pour nous qui sommes pécheurs, *Ora pro nobis peccatoribus*. » N'est-ce pas tout le fardeau de nos misères déposé aux pieds de la maternelle Miséricorde ? N'est-ce pas la peinture de toutes nos passions, défaillances et douleurs, offerte au regard de la maternelle Pitié ? « Ah ! vous pouvez tout sur le cœur de Dieu ! Vous êtes la Toute-puissance suppliante. Exercez votre sublime pouvoir à notre profit. Nous attendons de votre intervention auprès de Celui qui tient nos destinées entre ses mains le pardon, la délivrance et la consolation. » Voilà ce que lui dit en d'ineffables gémissements l'Esprit qui est en nous, quand nos bouches murmurent cette supplication : « Priez pour nous maintenant et à l'heure de notre mort ». C'est la manifestation d'une confiance sans bornes. Nous nous reposons sur elle dans la vie et dans la mort. Entourés de périls au dehors, remplis de craintes au dedans, nous nous réfugions sous les ailes de sa tendresse de Mère. Là, nous pouvons dans une tranquille assurance laisser passer l'instant présent, laisser venir l'instant suprême. Les disgrâces du premier et les terreurs du second n'ont plus rien qui doivent nous troubler. Nous savons qu'à force de répéter à la Reine du Ciel que nous comptons sur elle à toutes les heures de notre existence,

nous l'obligeons à nous entendre et à nous prouver que notre espoir est parfaitement placé. « Ne pas réciter mon Rosaire aujourd'hui, répondait saint Liguori à ceux qui lui représentaient son état de maladie, oubliez-vous que mon salut dépend de ma fidélité quotidienne à cette pratique? » Ce grand savant dans les choses de Dieu se trompait-il donc ?

II. — Recordamini mirabilium ejus.

Souvenez-vous de ses faits admirables.

Méditer les mystères du Rosaire, c'est faire en esprit, pendant que les *Ave, Maria* succèdent sur nos lèvres aux *Ave, Maria*, de pieuses excursions dans la vie de notre Mère. Nous avons, pour nous guider dans ce pèlerinage sacré, les récits de l'Évangile et les traditions chrétiennes. Tour à tour nous visitons par la pensée les lieux où Marie a porté ses pas, nous considérons les événements merveilleux dont elle a été le témoin, nous admirons les vertus qu'elle a si héroïquement pratiquées, nous recueillons les paroles tombées de sa bouche, nous écoutons les battements de son cœur si pur et si aimant ; en un mot, nous assitons à toutes les péripéties de son existence si mouvementée. De ses joies virginales et maternelles s'échappe un doux rayon qui console ; de ses douleurs descend une

ombre qui nous attriste saintement; de ses gloires jaillit un éclair qui entr'ouvre le ciel au-dessus de nos têtes. Notre foi se réveille plus vive, notre espérance se ranime plus sereine, notre charité se dilate plus ardente.

Comme l'abeille, notre âme prend son vol, et, sans s'étourdir du bruit monotone fait par ses ailes, va, se reposant, de fleurs en fleurs dans le jardin embaumé de l'histoire évangélique. Elle en extrait un miel délicieux pour en nourrir sa dévotion.

De ces fleurs sacrées, les unes à la fraîcheur matinale, aux blancheurs immaculées, s'épanouissent autour de la crèche de l'Enfant-Dieu ; les autres, couleur de sang, croissent sur le Calvaire et se pressent tristement au pied de la croix ; le dernier groupe, prenant racine dans deux tombeaux glorieux, porte jusqu'au ciel ses brillantes corolles pour en parer le trône du Fils et le trône de la Mère.

Nazareth et Bethléem, Jérusalem et le Calvaire, le Cénacle et la patrie céleste, tels sont les lieux sacrés parcourus successivement par l'abeille mystique, par l'âme fidèle à l'esprit du saint Rosaire.

Le recueillement d'une telle méditation a pour premier résultat certain de provoquer d'attendrissants et salutaires retours sur nous-mêmes. Nos propres destinées ne sont-elles pas contenues,

elles aussi, dans trois séries de mystères semblables aux mystères de la vie de Marie?

Nous apercevons aux origines de chacun de nous un berceau plein de promesses, sur lequel le ciel et la terre unissent leurs bénédictions. Le petit être qui y repose et que nous voyons successivement régénéré dans l'eau baptismale, initié aux vérités de la foi, nourri du pain de vie, confirmé par la grâce de l'Esprit-Saint, n'a-t-il pas, lui aussi, ses mystères joyeux?

Mais il arrive à l'âge d'homme. Le voyez-vous gravir les pentes d'un rude Calvaire, avec une lourde croix sur les épaules, une couronne d'épines au front, la pointe d'un glaive acéré au cœur! Nous qui avançons dans la vie, n'avons-nous pas, comme Jésus, nos mystères douloureux?

Ah! nos luttes seraient désespérantes, notre sort intolérable, si la foi ne nous montrait le ciel au-dessus de notre calvaire, un trône derrière notre croix, un diadème d'honneur au-dessous de notre couronne d'épines. De toutes nos forces, nous aspirons à la victoire, au triomphe final et, nous aussi, nous avons, du moins en espérance, nos mystères glorieux.

Le chapelet médité nous offre une image vraie et touchante des principales circonstances de notre vie. Nous y trouvons surtout la plus précieuse des grâces. Nous nous sentons excités à marcher courageusement dans la voie royale où

Marie nous a précédés. Ses exemples héroïques soutiennent notre faiblesse. Venons-nous à tomber sur le chemin, sa miséricordieuse bonté nous relève et nous réconforte.

C'est d'abord la chaste idylle commencée à Nazareth qui déroule à nos regards ses tableaux d'une fraîcheur incomparable. Voici la scène de l'Annonciation : l'humble Vierge recevant le message divin de la bouche de l'archange ; voici l'entrevue de la Mère du Sauveur avec la Mère du Précurseur et leur sublime colloque dont il nous reste le *Magnificat* ; voici la nuit de Noël où l'Immaculée Mère reçoit l'Enfant-Dieu dans ses bras ; voici la cérémonie officielle de la Présentation de Jésus à son Père, avec le touchant épisode du vieillard Siméon ; voici enfin la scène du temple, où, après trois jours de vives inquiétudes, Marie retrouve son Fils avec tant de bonheur.

Ave, Maria! Comme à la lumière du récit évangélique, la prière s'éclaire et s'anime. Salut, très virginale épouse du juste Joseph ! Salut, tabernacle vivant du Verbe ! Salut, Mère de Dieu ! Salut, protectrice et éducatrice de Jésus-Enfant !

Oh ! les gracieuses images évoquées, les beaux horizons entrevus, les nobles sentiments éveillés, les religieuses impressions reçues, les saints élans produits au contact de ce que la terre a de plus pur et le ciel de plus doux !

Le décor change, la sanglante tragédie réclame l'attention de notre foi. Il s'agit d'accompagner Marie, la Mère des douleurs, sur le chemin du Calvaire, d'assister avec elle à toutes les phases du drame de la Passion, de mêler nos larmes à ses larmes, de nous tenir à ses côtés et de lui témoigner la tendresse d'un saint Jean si nous avons conservé notre innocence, le repentir ému d'une Marie-Madeleine si nous l'avons perdue.

Marie, éloignée de Jésus en agonie au jardin des Oliviers mais unie à lui par le cœur ; Marie, recevant le contrecoup des verges dont on flagelle son Fils bien-aimé ; Marie, prenant sa part maternelle des avanies cruelles dont les soldats aggravent le couronnement d'épines ; Marie, s'attachant aux pas de la divine Victime en marche avec sa croix pour le Golgotha ; Marie, enfin, recevant le dernier soupir de Jésus crucifié ; telles sont les tristes représentations dont notre âme doit se remplir afin de s'émouvoir saintement, et de s'enflammer d'une haine ardente pour le péché, cause de tant de souffrances.

Ave, Maria ! Salut, Mère affligée, Mère livrée à l'amertume de la plus anxieuse compassion ; au nom du sacrifice auquel vous avez été si étroitement associée, priez pour nous, convertissez-nous, sauvez-nous.

Après la lutte, la victoire. Le calvaire n'est qu'une halte. Dans la liturgie catholique, la der-

nière lamentation n'a pas plus tôt pris fin que l'alleluia retentit joyeux. C'est pourquoi le Rosaire, du pied de la Croix, nous conduit devant le tombeau d'où Jésus, vainqueur de la mort et du mal, est sorti triomphalement au matin de Pâques. A ce tombeau glorieux commence la grande épopée qui s'achève au ciel par l'Assomption et le couronnement de Marie.

Ave, Maria! Salut, Mère consolée par l'apparition de votre Fils ressuscité ! Salut, Mère transportée d'allégresse par la vision de Jésus montant au ciel ! Salut, Épouse de l'Esprit-Saint, recevant au cénacle la surabondance de ses dons divins ! Salut, Vierge consommée en sainteté et mourant d'amour ! Salut, Reine incomparable, portée au ciel par les anges, et couronnée par la main de Dieu !

Oh ! priez pour nous. Vous êtes au rendez-vous où nous aspirons. Soutenez nos pas chancelants, donnez-nous la foi, donnez-nous le courage. Nous aussi, nous voulons une couronne, nous aussi nous voulons la gloire et le bonheur !

Tel est le sens attribué par la méditation aux derniers *Ave, Maria* du Rosaire. Tels sont les sentiments avec lesquels notre âme, raffermie par cette prière, rentre dans la grande mêlée du monde et des passions. La grâce a ouvert devant ses regards de radieuses perspectives. Elle est protégée contre le découragement et armée pour lutter avec énergie : le ciel l'attend. Avec un tel

espoir au cœur, la défaite est impossible et la victoire finale est assurée.

Le Rosaire est donc une prière animée, émouvante, en parfaite harmonie avec les divers besoins que la nature et la grâce ont mis en nous.

C'est un même cri d'admiration s'adressant à la même Vierge, mais dans combien d'états différents, depuis l'oratoire de Nazareth jusqu'au ciel, en passant par le Calvaire, et avec quels accents tour à tour joyeux, douloureux et triomphants !

C'est un même cri de confiance montant vers la même Mère puissante et bonne, mais avec quels retours sur nos propres joies, nos défaillances, nos misères, nos vertus, nos devoirs et nos espérances !

Cette pratique de piété envers l'auguste Reine du ciel est à la fois si simple et sublime, qu'elle convient indistinctement aux ignorants et aux savants. Elle est la prière universelle par excellence. Si tous ne peuvent l'approfondir, tous peuvent la comprendre. L'illustre Ampère, de l'Académie des sciences, ne la récitait pas avec une ferveur moindre que l'humble Bernadette de Lourdes.

Il y a dans le Rosaire une manne cachée qui, comme celle du désert, se partage également

entre tous ceux qui se lèvent pour la recueillir. De cet aliment céleste, l'homme distrait par les intérêts ou corrompu par les plaisirs de ce monde, a souvent redit le mot des Israélites charnels : « Mon âme éprouve du dégoût pour cette nourriture si légère ». Mais jamais un chrétien, préoccupé avant tout de ses intérêts éternels et avide seulement des plaisirs de Dieu, n'a tenu un pareil langage. Pour lui, cette manne est délicieuse et fortifiante. Elle a sur ses lèvres la douceur du miel et dans son esprit le goût du divin froment. Son âme s'en nourrit avec bonheur. Il semble à l'enfant qui prie sa Mère, qu'il reçoit d'elle un surcroît de vie surnaturelle, de cette vie qui est vérité, amour, pureté, de cette vie qui est une participation à la sainteté, à la nature, et au bonheur même de Dieu !

CHAPITRE XX.

Exules.

A lire quand l'âme est troublée.

Il est une supplication mille fois répétée depuis des siècles au sein de l'Église catholique. Elle est sortie de tant d'âmes accablées sous le poids de la vie, elle a jailli de tant de cœurs flétris par le mal, qu'elle ne peut revenir sur nos lèvres sans nous émouvoir et nous remuer profondément. Elle touche à des mystères dont nul ne peut se désintéresser.

C'est un cri de détresse, une plainte déchirante, dont l'accent exprime la misère extrême où nous nous débattons ici-bas. En même temps, c'est un recours sublime de confiance à Celle dont nous attendons en grande partie notre salut. Ecoutez : — « *Ad te clamamus, exules, filii Evæ.* — O Mère, nous crions vers vous, nous les exilés, les fils d'Ève. »

Ce mélancolique aveu de nos tristes destinées et cet ardent appel à la protection de Marie forment la prière qui convient le mieux pendant les heures inquiètes et troublées.

Quand la conscience se déconcerte au spectacle

des erreurs, des contradictions, des souffrances, des passions et des crimes dont le monde est rempli, il est nécessaire, pour en avoir l'explication, de se rappeler que nous sommes des exilés, de malheureux fils d'Ève. Il est bon, surtout, de se souvenir, afin de reprendre courage, que la patrie absente, la patrie où règnent le vrai, le bien et le bonheur, peut être reconquise avec l'aide d'une autre Mère, toute-puissante, celle-là, pour sauver, comme la première l'a été pour perdre.

Exilés, fils d'Ève, ô Marie, nous poussons des cris vers vous.

I. — Eratis sicut oves errantes.

Vous étiez comme des brebis errantes.

L'exilé ! Nous l'avons tous vu à nos côtés. Nous pouvons, en deux mots, raconter son histoire.

Il marchait dans la vie comme dans la nuit. Son pas, mal assuré, suivait les détours incertains d'un sentier bordé de précipices. Si pâle était la lueur jetée par sa lampe, qu'à grand'peine il distinguait les objets d'alentour. Encore, son flambeau menaçait-il de s'éteindre au moindre souffle passant dans l'air. Il allait lentement, péniblement, le pauvre voyageur, et que de fois il s'égarait dans l'ombre !

Il avançait néanmoins. Si, de temps à autre,

il s'arrêtait, c'était pour chercher des yeux un visage sympathique, serrer une main amie, écouter une parole de tendresse, s'oublier auprès d'un cœur compatissant. Espoir de trouver, dans la douceur du sentiment fraternel, une force pour vaincre sa fatigue, une lumière pour éclairer ses ténèbres, une consolation pour adoucir son amertume ! Trop souvent, en reprenant sa marche, il emportait à l'âme une blessure nouvelle, ayant expérimenté qu'au fond des plus attirantes affections il n'y a qu'égoïme caché ou impuissance absolue.

Il cheminait donc, perdu au dehors dans l'énigme des choses, désolé au dedans par un affreux désert. Il se traînait tristement, allant on ne sait où, au port ou à l'abîme. Peu semblait, d'ailleurs, lui importer. Soudain, il s'affaissa sous nos yeux, et il disparut pour jamais de la surface de la terre. Où est-il ? Qui nous le dira ?

C'est l'histoire de l'homme, l'éternel exilé. Les générations se succèdent sans fin, la loi est toujours la même : aller au gouffre final à travers l'incertitude et la douleur. En ce moment, c'est nous qui voyageons dans le mystère. Comme nos devanciers, nous suivons l'âpre sentier, ne sachant autre chose, sinon, qu'après avoir beaucoup lutté et souffert, nous tomberons à notre tour pour ne plus nous relever. La raison ne possède pas la clef de ce redoutable problème. La foi seule nous

la donne : nous sommes des fils d'Ève, *filii Evæ* ; si ses fils, donc ses héritiers.

Le sort d'Ève était enviable lorsque, comblée de tous les dons, riche de tous les biens, elle charmait l'homme innocent par la douceur de sa compagnie et commandait en reine à tous les êtres de la création. Elle connaissait alors la perfection et la félicité autrement que de nom.

La faute commise, tout son prestige s'est évanoui. Celle qui était grande se trouva soudain déchue au sein de la nature en révolte. Celle qui brillait d'une si pure beauté s'est flétrie dans la honte des mauvais instincts. Celle qui vivait dans la lumière sentit son esprit se couvrir d'un voile épais. Celle qui était immortelle se courba sous la pesante main de la souffrance, avant d'être terrassée par l'implacable main de la mort.

Combien de fois, hantée par le souvenir du bonheur disparu, la coupable et malheureuse femme n'a-t-elle pas repris, en gémissant sous le faix de sa misère, le chemin du Paradis, du séjour de l'innocence. Elle ne devait jamais plus en franchir le seuil gardé par un chérubin. Elle devait tristement succomber sur la terre d'exil.

C'est sur cette terre d'exil, que nous, ses fils et ses héritiers, nous nous éveillons à la vie, étonnés de nous trouver si ignorants, si enclins au mal, si misérables, avec d'infinis désirs de vérité, de vertu et de paix. Nous aussi, nous nous sentons

en pays étranger, et à peine pouvons-nous faire un pas que nous marchons à la recherche de la patrie. On dirait que, d'instinct, nous nous penchons sur le sable pour y découvrir les traces de celle qui nous a précédés sur la voie du retour. Nous aussi, tourmentés par un ressouvenir du passé, nous nous élançons vers le bonheur entrevu dans un songe, oubliant l'archange qui en interdit les approches.

Inexplicable monde que celui où nous sommes condamnés à passer quelques jours ! Il ressemble à la fois au plus merveilleux des palais et au plus dur des ergastules. Nous y sommes logés en rois et traités en esclaves.

Au-dessus de nos têtes, s'élevant comme un dôme, l'azur étoilé du firmament ; sous nos pieds, un luxueux tapis de verdure et de fleurs ; devant nos yeux, le spectacle grandiose et varié de la nature ; pour enchanter nos oreilles, le concert de mille voix mélodieuses ; pour enivrer tous nos sens, les brises embaumées des beaux jours !

Par contre, à côté de ces somptueux débris d'une antique opulence, quelle misère ! Faut-il subvenir aux premiers, aux plus impérieux besoins de l'existence, nous nous heurtons partout à une terrible malédiction.

Maudit le grain de froment qui, pour germer, exige des sillons arrosés de nos sueurs ; maudite la grappe de raisins qui, sans un épuisant labeur,

se perdrait bientôt parmi les buissons épineux : maudite la science qui creuse l'âme et ne la remplit pas ; maudite l'affection qui se dégage à peine de l'intérêt ou de la fange ; maudite la vertu qui n'existe que par l'effort, la lutte et parfois le sang ; maudite enfin la vie elle-même, contre laquelle tout s'arme et conspire !

Le superflu nous est prodigué et le nécessaire nous manque. De cette anomalie naissent tous nos gémissements et toutes nos agitations. Ce qui nous est indispensable nous blesse, ce qui nous est inutile nous sourit ; comment demeurer en repos ? Comment ne pas fuir la région douloureuse pour tendre vers un lieu meilleur ? Comment ne pas aspirer à un nouvel ordre de choses plus harmonieux en lui-même, plus en rapport avec nos indestructibles désirs ?

Pauvres exilés, pauvres fils d'Ève !

II. — Reducam te in terram.

Je vous ramènerai dans la patrie.

En devenant chrétien, l'homme voit ses vœux réalisés dans ce qu'ils ont d'essentiel. Le baptême laisse, sans doute, au corps ses infirmités, mais il place l'âme sur les frontières de la patrie. Que dis-je ? la grâce lui en assure déjà l'invisible et mystérieuse possession. Ne lui rend-elle pas l'innocence, et, avec l'innocence, l'amitié de

Dieu ? L'amitié de Dieu, c'est la source de tout bien, le gage de la paix et du bonheur. L'âme humaine s'égarait dans les ténèbres d'une vaine raison, une lumière indéfectible s'offre maintenant à la guider ; elle souffrait sans consolation, l'amour divin lui présente ses pures délices ; elle vivait sans espoir, les promesses de l'immortalité sont venues ranimer son courage.

Nous chrétiens, de par Dieu dont la parole nous instruit, nous avons la seule science qui importe. Nous connaissons les causes suprêmes. Nous n'ignorons plus qui nous sommes, d'où nous venons, où nous allons. Derrière nous, devant nous, la route est éclairée. La foi nous livre les secrets de l'éternité. De par Dieu qui nous aime, une ineffable douceur se répand en nous, dont le charme nous préserve des vaines séductions et la constance nous épargne les déceptions amères. Cette douceur suffit à l'apaisement de notre cœur et le dispose à aimer lui-même purement et généreusement. De par Dieu qui nous anime, nous sentons croître en nous une vie nouvelle, sur laquelle la mort n'a pas de prises, la vie sans déclin, que rien n'altère, que rien ne limite. L'enveloppe corporelle tombera sans doute, mais afin que la fleur divine, jusque-là cachée dans l'invisible, s'épanouisse en pleine gloire.

Ah ! Ne soyons plus à la recherche de l'Eden

matériel ! Aidons plutôt la grâce à étendre dans notre intérieur le domaine sacré dont l'existence est indépendante de toute condition terrestre. C'est dans ce noble jardin que Dieu maintenant se plaît à venir et à séjourner pour la joie de sa créature régénérée. Cultivons avec ardeur les vertus surnaturelles. C'est à leur ombre seulement qu'il aime à s'asseoir pour converser avec nous.

Mais nous demeurons quand même les fils d'Ève, et l'épreuve qui perdit la mère peut de nouveau causer la ruine des enfants. L'œuvre de Rédemption, opérée par l'Homme-Dieu au prix que nous savons, est en nous à la merci d'un caprice, d'un doute, d'une erreur d'une inconstance, d'un entraînement, d'une fascination. L'arme dangereuse dont Ève s'est blessée à mort reste entre nos mains : nous sommes libres. Dieu n'a pas voulu que nous fussions des êtres sans conscience, sans responsabilité et sans mérite. Mais comme Ève nous pouvons abuser, pour notre malheur, de cette auguste prérogative.

Satan n'en est plus réduit à des ruses grossières, il n'a plus besoin d'emprunter les allures du serpent. Il tient aujourd'hui tant d'esprits et de cœurs sous son empire, qu'il lui est facile de voiler sa présence et de porter sûrement ses coups.

Le tentateur est parmi nous. Il nous apparaît sous les traits de l'indifférence religieuse, du scepticisme, de la négation, du scandale, de la

science, du pouvoir, de l'opinion, du plaisir, de la gloire, de l'amour et de l'amitié. Il cherche à nous surprendre en se dissimulant derrière l'homme ou plutôt en se faisant homme.

Prenant successivement tous les masques et tous les tons, il nous aborde et nous dit :

« Ce qu'on t'enseigne au nom de Dieu n'est qu'erreur, mensonge, fable, imposture. N'en crois rien. Rejette les préjugés d'un autre âge. Le Coran vaut l'Évangile. Cesse de regarder au delà de toi et de tes semblables. Il n'y a de Dieu que vous dans l'univers. »

Il dit encore :

« La contrainte imposée à ton cœur, à tes sens, est un injuste esclavage. Émancipe les uns et rend à l'autre son entière indépendance. Brise tout joug, répudie toute loi. Il n'y a qu'une règle de vérité, ta raison ; il n'y a qu'une règle de conduite, ton plaisir. »

Il continue :

« Chimère, l'immortalité ; imagination, la durée éternelle. La vie présente est tout. La terre est le seul jardin où tu puisses cueillir quelques fleurs. Ne regarde pas en haut mais en bas. N'attends rien de l'avenir et couronne-toi de roses aujourd'hui ; il n'y a pas de lendemain à la mort. »

Impossible de ne pas entendre cette voix. Elle s'élève de partout, elle sort de toutes les bouches,

elle descend de toutes les tribunes, elle retentit sur toutes les places publiques. Voix multiple, puissante, infatigable ; voix insidieuse, qui tantôt flatte et tantôt raille, tantôt s'attendrit et tantôt raisonne, souvent injurie et parfois menace !

Sous peine de perdre la vie surnaturelle, il nous est ordonné de vaincre sans cesse cette tentation sans cesse renaissante. La plupart d'entre nous n'entament même pas la lutte. La voix leur plaît et ils sont heureux de se laisser persuader. Les voyez-vous étendant la main vers le fruit défendu? Ils le cueillent en souriant et le mangent avec délices. Mais ils sentiront bientôt son amertume leur brûler les entrailles. Puisse alors le repentir réparer la faute !

Ève était seule et dénuée de secours au moment où elle engageait la conversation qui la rendit coupable. Notre faiblesse dépasse de beaucoup la sienne, il est vrai, mais nous avons au ciel une auxiliatrice invincible. N'est-il pas écrit de Marie, l'Ève nouvelle « qu'elle écrasera la tête du serpent »? Il semble que ce soit sa principale fonction, depuis qu'il y a sur la terre des exilés aux prises avec l'ennemi. Son alliance nous est un gage assuré de victoire, en dépit de tous les efforts et de toutes les ruses de l'enfer.

Comment n'interviendrait-elle pas lorsqu'une âme en danger, une âme qui va faiblir, jette vers elle cette prière suppliante, si propre à la tou-

cher : « O Mère, je crie vers vous, moi, pauvre exilée, pauvre fille d'Ève ! »

Il y va de la foi de cette âme. Les idées qui ruinent toute croyance religieuse l'assiègent, l'objection se dresse menaçante, le doute se glisse où régnait une paisible certitude ; épouvantée, ne trouvant sur la terre que des lumières insuffisantes, elle s'adresse à la Mère de l'intelligence, *Mater agnitionis*, à la Vierge fidèle, *Virgo fidelis* : « Marie, vous qui régnez dans la gloire après avoir vécu parmi les obscurités, vous qui êtes l'étoile de ceux qui voyagent dans la nuit, ayez pitié de mes ténèbres, faites luire sur moi l'un de vos rayons, faites que je voie assez pour garder en Jésus et en Vous une absolue confiance. Rendez la sécurité à une exilée en marche pour vous rejoindre au ciel, confirmez l'espérance d'une malheureuse fille d'Ève, mais qui est aussi votre enfant. *Ad te clamamus, exules, filii Evæ.* »

Ce serait folie à elle de parlementer avec un adversaire jamais à court d'arguments spécieux. Même victorieuse dans la lutte, elle en sortirait affaiblie ou blessée. Il lui resterait des impressions qui seraient comme une défloration de sa foi. D'ailleurs, repoussé sur un point, le tentateur se hâterait de reprendre ses avantages d'un autre côté. La religion touchant à toutes les questions, la querelle s'éterniserait. Une vie entière, doublée d'un grand génie, n'y suffirait pas. Ah!

puisque les objets auxquels nous croyons ne sont pas des idées mortes, mais des êtres vivants, n'est-il pas plus naturel et plus prudent de s'adresser à eux par la prière et de leur demander une manifestation de leur présence en nous? Et, puisque Marie a charge de nos âmes, ne vaut-il pas mieux placer la virginité de notre foi sous sa garde inviolable? Comme il est doux de rentrer dans la paix de l'évidence religieuse, à la clarté rassurante qu'elle sait faire luire dans l'esprit, en réponse à nos gémissantes supplications! On peut dire qu'elle n'attend pas la fin de l'exil pour nous montrer Jésus.

Il n'y va plus seulement de la foi, mais de la vertu morale, du devoir. Voici que les passions déchaînées montent à l'assaut de la conscience. La volonté chancelante est sur le point de succomber sous leurs coups. Le péché est aux portes. L'orgueil, la sensualité, la haine, l'injustice vont triompher. N'est-ce pas l'heure pour l'âme tentée de se rappeler qu'elle a, dans cette lutte, une alliée au ciel? N'est-ce pas l'heure pour elle de se jeter avec son fardeau de misères aux pieds de Celle dont elle peut espérer le salut : « Immaculée Mère, vous qui n'avez jamais connu la souillure, à qui toute honte fut épargnée par miracle, Vierge sainte, Vierge pure, daignez étendre le miracle jusqu'à moi, par l'assainissement de mon cœur, par l'extinction du feu mau-

vais qui me brûle ; je vous demande l'amour des vertus qui furent votre honneur, j'implore de vous la force de les pratiquer. Toute-puissante Marie, préservez de la chute l'héritière d'Ève, n'est-elle pas aussi votre fille ? *Ad te clamamus, exules, filii Evæ.* »

Qui ne l'a maintes fois éprouvé ? Lorsque le vent des passions souffle en tempête, la raison est incapable de le maîtriser par ses seules ressources. Les moyens naturels de résistance sont d'une notoire inefficacité. Aveugle, qui ne le voit pas ! Insensé, qui ne l'avoue pas ! Jamais une belle idée ne préserva du crime une créature humaine. Au moment critique, l'attrait du mal fut toujours le plus fort. Le mal n'est vaincu que par la grâce, à l'aide du secours que Marie est chargée de dispenser à ses enfants. Par nos prières, par nos supplications, elle tombe plus abondante, plus puissante de ses mains maternelles.

L'âme, même affermie dans la foi et dans la vertu, est sans cesse circonvenue par une dernière tentation, moins violente sans doute que les deux premières, mais plus pernicieuse, en un sens, par ses effets. Il s'agit de ce que l'apôtre appelle la fascination de la bagatelle. La bagatelle, ce sont les mille détails, les mille soins, les intérêts compliqués, les devoirs de société, les grandes et les petites affaires, dont l'ensemble

fait de la vie extérieure un torrent qui arrache l'homme à toute préoccupation supérieure et l'emporte dans l'océan des choses matérielles pour l'y submerger. Ses pensées, désirs, intentions, déterminations de toute espèce, ne s'enracinant plus dans le divin, la vie surnaturelle n'est plus qu'un mot vide de sens. Les relations avec Dieu deviennent de pure forme. La grâce demeure sans action efficace sur la direction de l'existence. Déchristianisation, retour au paganisme, abandon de soi à l'instinct de la nature : tel est le péril ! Il apparaît d'autant plus redoutable qu'en perdant l'homme, il peut lui laisser une apparence d'honnêteté morale, même un vernis de religion. Comment une âme chrétienne, qui sait que le sang de Jésus-Christ n'a pas coulé sur le Calvaire pour amener un pareil résultat, ne tremblerait-elle pas ? Comment, du fond de son exil toujours plus accentué dans les choses sensibles, ne crierait-elle pas vers sa Mère : « O Marie, vous dont la personne ne fut rien devant les hommes parce qu'elle était livrée à la grâce invisible, dont l'âme était absente de ce monde parce qu'elle était réfugiée en Dieu, qui avez vécu sur la terre sans y être attachée, ayez pitié d'une victime de la faute par laquelle le genre humain a été précipité dans les sens et par eux dans la matière, brisez les liens qui m'attirent avec tant de force en bas, délivrez-moi de la

tyrannie des impressions charnelles, écoutez mon humble et ardente prière. *Ad te clamamus, exules filii Evæ.* »

L'obstacle enlevé, rien ne s'oppose plus à la marche victorieuse de l'exilé. Il avance dans la grâce et la sainteté. La vie d'union intime avec Dieu, tout à coup tirée de son inactivité, sortie de l'ombre, grandit en lui et y porte des fruits. Son âme se couronne de vertus et de mérites, tandis que son cœur savoure les joies que procure la possession du souverain bien. Aux gémissements des fils d'Ève succèdent les cantiques d'allégresse des fils de Marie.

CHAPITRE XXI.

Jérusalem.

Comment on atteint le but de la vie.

Aller à Jérusalem, la cité de prédilection, la ville sainte, demeure de Jéhovah, était l'un des vœux les plus chers des anciens Israélites. Qu'ils fussent disséminés sur la terre de promission ou dispersés dans les pays étrangers, un seul désir, un seul espoir, naissait en eux aux approches de la grande fête mosaïque de la Pâque. L'âme de la nation tout entière tressaillait dans les synagogues à la lecture de ce psaume devenu de circonstance : « On m'a dit : — Nous irons dans la maison de Dieu — et cette parole m'a rempli d'allégresse. » Ce chant sacré revenait sur toutes les lèvres, enflammait tous les cœurs, et chacun faisait avec une foi émue les préparatifs de départ pour le temple où résidait le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi, in domum Domini ibimus.*

Sous l'humble toit qui abritait l'enfance du Sauveur, pendant longtemps, l'heure de la joie universelle donna le signal de la tristesse, car c'était l'heure d'une séparation cruelle. « Les

parents de Jésus, dit l'Évangile, avaient coutume de se rendre tous les ans à Jérusalem, pour les solennités pascales. » Cette phrase ne signifie-t-elle pas qu'ils s'acquittaient de ce devoir sans le tendre objet de leur amour? Et si le texte sacré nous apprend ensuite qu'à douze ans Jésus accompagna Marie et Joseph dans la capitale juive, n'est-ce pas comme s'il nous affirmait que ce fut pour la première fois? Quoiqu'il en soit, ce voyage que l'Esprit-Saint signale à notre attention marqua dans l'existence de l'auguste Famille et prête à d'utiles réflexions. A l'aller, Jésus, par sa présence, en fut la bénédiction et la douceur; au retour, Jésus, par son inexplicable disparition, en fut l'amertume et la désolation. Qui ne reconnaît dans ce pèlerinage de Jérusalem tour à tour béni et désolé, le drame dont l'âme chrétienne est l'invisible théâtre? Dans ce drame, dont le temps présent est le cadre, un intime contentement et un secret désespoir se succèdent alternativement, selon que Jésus nous honore ou nous prive de sa divine et mystérieuse société. Nous sommes des voyageurs, nous aussi, nous sommes en marche vers la Jérusalem de nos rêves, vers la vision de paix dont l'idée nous hante, vers la montagne de la Pâque éternelle, vers le sanctuaire où se cache Dieu, le Bien suprême. Avec ou sans Jésus sur le chemin de Jérusalem : ces deux mots disent admirablement ce

qu'est notre pèlerinage ici-bas, et quelle en sera un jour l'issue. Avec Jésus, méditons d'abord cette devise qui est la formule de la vraie vie chrétienne, qui en est la lumière et la gloire.

I. — Vocati in societatem Jesu.

En compagnie de Jésus par vocation.

Pénétrons dans une âme parvenue à l'un de ces tournants de l'existence où, s'interrogeant sur ce qu'elle est, sur ce qu'elle veut, elle se rend compte de l'irrésistible mouvement qui l'emporte vers un avenir inconnu à la raison. Un merveilleux spectacle nous attend si elle a gardé sa simplicité, sa pureté et sa foi premières. Nous la voyons reposer dans un ineffable sentiment de paix et de sécurité. Sa pensée et son amour, ouverts à toutes les inspirations du beau, à tous les souffles du bien, sont sous le charme et l'action du monde supérieur. C'est en elle comme un épanouissement de noblesse et de grandeur surnaturelles. Elle ne connaît ni doute, ni défiance, ni crainte. N'avance-t-elle pas dans une voie qui lui paraît sûre ? Ne poursuit-elle pas un but conforme à ce qu'il y a de plus noble en elle ? Ne se sent-elle pas d'invincibles énergies pour y atteindre malgré tous les obstacles ?

Pendant qu'à ses côtés, d'autres âmes, sur la foi de lueurs incertaines, sur l'autorité d'une opinion publique en perpétuelle contradiction avec elle-

même, ou d'une science éternellement recommençante, errent dévoyées parmi d'épaisses ténèbres, accumulant déceptions sur déceptions, incertitudes sur incertitudes, elle continue de monter dans une lumière sereine et pure, vers plus de lumière encore, vers la lumière pleine et indéfectible. Elle dit : « Je vois, je crois, là même où les autres murmurent : « Nous ne voyons pas, nous ne savons pas. »

Dans leur nuit décourageante, ces dernières se détournent avec horreur des sentiers austères du sacrifice, elles hésitent le plus souvent sur le simple chemin du devoir, elles tombent même dans tous les précipices où l'instinct mauvais les pousse, laissant au hasard le soin de dénouer leur destinée. La première les plaint, mais ne les imite pas. Passant avec dédain, avec dégoût, auprès des vulgaires séductions, elle franchit les degrés d'ascension disposés par Dieu dans le cœur de l'homme, elle s'élève de vertu en vertu, et ne s'arrêtera que dans cette perfection plénière dont la volonté divine est l'expression, dont le ciel sera le haut prix. Elle dit : « Je puis et je veux », quand les autres se contentent de gémir : « Ni nous ne pouvons, ni nous ne voulons. »

En dépit de la félicité dont elles semblent jouir, des plaisirs qu'elles s'accordent sans scrupule comme sans remords, celles-ci demeurent en proie à un mal secret, profond, inguérissable. Au

fond d'elles-mêmes, elles se lamentent de se sentir le cloaque de tous les vices, de toutes les passions, et de n'avoir à escompter que les chances du néant. Triste ressource ! Douloureuse abjection ! Malgré les souffrances et les croix qu'elle rencontre partout sur ses pas, celle-là au contraire est établie dans une paix fondamentale que rien ne peut troubler ni détruire. La seule perspective du bonheur espéré, du bonheur attendu, du bonheur sans fin et sans mélange, lui en procure déjà un avant-goût assez délicieux pour éteindre tout autre désir, suffisant pour calmer ses impatiences. Elle dit : « J'espère et je suis consolée », lorsque les autres soupirent : « Nous nous consumons de tristesse. »

Pourquoi un tel abîme entre cette âme et ces âmes ? Pourquoi la clarté, la force et la joie d'un côté, et, de l'autre, la défaillance, l'incertitude, la faiblesse et la honte ?

« Je ne suis pas seule sur le chemin de la vie, répond l'âme favorisée, je marche en compagnie et sous la conduite d'un guide bien-aimé qui me dirige et me prête son appui. » « Nous n'avons personne avec nous, répondent les secondes, nous sommes sans direction sûre, sans aide efficace, et nous allons péniblement, à l'aventure, de l'inconnu du berceau à l'inconnu du tombeau ! »

L'âme vraiment chrétienne et sainte monte

vers la demeure de son Père, vers la maison du ciel, guidée par Celui qui en est descendu pour murmurer à l'oreille de tout être, de passage ici-bas : « Viens et suis-moi. » Elle a le bonheur, comme Marie et Joseph, d'aller à Jérusalem avec Jésus. Elle le sent près de soi, elle l'entend, elle le voit, elle goûte la douceur de son intimité. A ses côtés, elle voyage en ce monde sans crainte et sans fatigue, joyeuse, éclairée par sa lumière, encouragée par sa voix, soutenue par sa main.

Pourquoi ne serait-ce là qu'une illusion mystique ? Le prétende qui voudra. Pour nous, nous savons que Jésus n'est pas mort mais vivant, que s'il a quitté la terre il y revient sans cesse, et que s'il se dérobe à nos sens il a le secret et le pouvoir de se révéler à notre conscience. Il se révèle, en effet, dans les mystérieuses opérations de sa grâce ! Sa grâce, c'est lui-même se communiquant, se donnant. Ceux qui l'ont expérimenté ne peuvent douter. Ils ont en eux une certitude positive, une certitude infaillible. N'est-ce rien que ce courant de forces invisibles qui passe dans tout leur être, pénétrant, excitant, élevant et transposant toutes leurs facultés ? La présence ineffable de Celui que le baptême leur a donné pour frère et pour associé dans la vie a fait lever sur eux un soleil qui ne se couche jamais et qu'aucun nuage ne peut voiler. Sous ses rayons, ils entrent progressivement dans la claire vue des

choses divines, ils voient, ils savent le réel et l'absolu de la vie. Ils possèdent cet état de foi qui vaut l'évidence et en donne la jouissance. Comme les disciples d'Emmaüs, ils se sentent du feu dans le cœur pour aimer avec passion tout ce dont parle leur divin Compagnon, et il parle de tout ce qui est beau, grand, sublime, du devoir, du sacrifice, de la gloire éternelle, de la perfection totale. A l'exemple des apôtres que l'Esprit de Jésus au Cénacle a saisis et revêtus de la force d'en haut, ils cèdent au souffle puissant qui les emporte dans la voie où le guide les précède toujours, et dussent-ils à leur tour y trouver la douleur, l'humiliation et la mort, ils ne se découragent pas. Ils se plaisent, selon un mot de saint François de Sales, à être dépouillés de tout, à être crucifiés, sûrs de trouver, après trois jours, dans les flammes de la résurrection, un vêtement de lumière et une vie immortelle.

Les apôtres s'étaient embarqués seuls sur le lac de Tibériade. La nuit était noire et un vent d'orage soulevait les flots. Ils ramaient péniblement et n'avançaient guère. Ils étaient le jouet de la tourmente qui les emportait, tour à tour, dans les directions les plus opposées. Le rivage se dérobait toujours devant eux. C'était à désespérer. Tout à coup, une forme humaine, se frayant un chemin à travers les vagues et l'obscurité, s'avance à leur rencontre. Ils le reconnaissent bientôt,

c'était le Maître, c'était Celui dont l'absence se faisait si cruellement sentir depuis plusieurs heures, c'était Jésus. Ils le reçoivent à bord, ils sont rassurés. Aussitôt que le tout-puissant Pilote s'est assis au milieu d'eux, l'embarcation prend un ferme équilibre et, malgré les ténèbres, les vents et les flots conjurés contre elle, se dirige tranquillement en ligne droite vers la rive désirée. On aborde en un instant ; joyeux, les disciples descendent à terre où ils se remettent de leurs craintes et de leurs fatigues.

Cette histoire devrait être la nôtre. Nous sommes des passagers en ce monde. Nous faisons la traversée de la vie et nous nous dirigeons vers un rivage que tous nos désirs appellent, que tous nos espoirs attendent : le rivage, nous en savons le nom, c'est le bonheur ! Nous ramons sans trêve ni répit, nous ramons de toutes nos forces, mais nous ramons dans la nuit, et les vents contraires sont déchaînés. Notre barque n'obéit pas à nos efforts, elle dévie à gauche, revient à droite, se précipite en avant, est vivement ramenée en arrière. Ballottée dans les sens les plus divers, heurtée par les flots, touchant aux écueils, faisant eau de toutes parts, elle sera brisée ou engloutie avant de parvenir au but. En vain nous nous agitons, nous nous épuisons, c'est peine et temps perdus.

A nous, a comme aux pôtres, il faut Jésus pour

pilote sur cette mer ténébreuse et orageuse de l'existence. Le baptême l'avait installé au gouvernail de notre raison, mais qui de nous ne l'a chassé souvent de ce poste de salut ? Nous avons voulu être heureux sans lui, et nous n'avons fait que constater notre impuissance et les dangers où nous courons. L'inquiétude et le désespoir finissent tôt ou tard par s'emparer de notre âme. C'est presque toujours le moment choisi par Jésus pour revenir et se présenter devant nous. C'est d'abord un fantôme qui fait peur. Ne cédons pas à l'effroi, reconnaissons le Maître. Un repentir sincère, accompagné d'espérance et d'amour, aura bientôt dissipé l'ombre troublante pour laisser apparaître Jésus dans sa calme sérénité. Accueillons-le, prenons-le avec nous, confions-lui notre barque, qu'il tienne la barre, et bientôt, nous aussi, nous serons remis sur la ligne droite et nous continuerons, pleins de joie, notre route vers la rive, sans plus craindre ni les vents ni la nuit.

Heureux ceux qui accomplissent la traversée d'ici-bas en compagnie de Jésus, en compagnie du plus sûr des guides et du meilleur des amis ! Il est le seul qui n'abandonne jamais, le seul qu'on retrouve toujours après l'avoir quitté, le seul qui soit tout amour, le seul qui ne connaisse pas l'impossible. « Il fait bon demeurer ici », s'écriait Pierre au Thabor, parmi les splendeurs de la transfigura-

tion, image du ciel. S'il y a une infinie douceur à se reposer avec Jésus au but atteint, dans la paix et la sécurité, il y a, ce semble, plus de douceur encore à tendre au but avec lui, parmi les orages et les périls. On se serre contre son cœur dans un mouvement de foi et de confiance qui vaut le bonheur !

II. — In medio tui est.

Il est en toi.

Mais cet exposé n'est-il pas chimérique? Y a-t-il, correspondant à cette théorie séduisante, une réalité positive, vivante, pouvant être saisie par la conscience sinon par les sens ? Car enfin, que de chrétiens, même en état de grâce, n'ont pas le sentiment de cette présence d'un guide invisible à leurs côtés !

Au temps où Jésus vivait sur la terre, parlait, agissait, faisait des miracles, il y avait des scribes et des pharisiens qui voyaient Jésus sans le voir, l'entendaient sans l'entendre, le possédaient sans le posséder. Une personnalité divine se manifestait au milieu d'eux, avec une évidence corporelle, et elle leur échappait. Pareil malheur arrive à la plupart des chrétiens de nos jours, même les meilleurs. Jésus habite leur âme et ils ne le savent que par ouï-dire. Ils ont perdu ou n'ont jamais eu la faculté de le voir ou de l'entendre. En eux, les sens de la vue et de l'ouïe intérieures sont dis-

traits ou malades. Qu'ils les guérissent d'abord, et ils verront ce qu'ils n'ont jamais vu, ils entendront ce qu'ils n'ont jamais entendu ! Le traitement à suivre est simple. Jésus lui-même l'a indiqué : « Bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu ». Tant que notre cœur se plaît à regarder au dehors et à s'éprendre de ce qui brille ici-bas, nos yeux, remplis d'images terrestres et fixés sur des objets sensibles, ne savent plus s'ouvrir sur le monde du dedans, ni contempler l'immatérielle beauté des êtres qui le peuplent. Ils n'en soupçonnent rien. Tant que notre cœur aime à écouter les bruits assourdissants que font les créatures, les vains tumultes des hommes et des choses, nos oreilles sont inhabiles à percevoir les harmonies qui n'ont rien de terrestre, à saisir les vibrations de l'Esprit. Elles n'ont d'attention que pour les résonnances des corps. Nous sommes emprisonnés dans le monde des apparences, et le monde réel, invisible, le monde spirituel et divin nous demeure fermé. Les causes cachées et vivantes, les réalités éternellement subsistantes nous échappent, et nous sommes toujours tentés d'en contester l'existence comme imaginaire ou douteuse. Nos yeux malades ne pouvant supporter la lumière, nous la nions ; nos oreilles assourdies ne pouvant prêter attention aux voix intérieures, nous refusons d'y croire. Rien de plus. La faute n'en est pas à Dieu, mais à nous. Nous n'avons

pas le cœur pur. Il est livré à l'idole qu'il aime et adore. Il ne voit et n'entend qu'elle.

Que faire ? Se recueillir, s'envelopper d'ombre et de silence ; se ménager quelque part en soi une retraite où viennent mourir tous les vains tumultes et s'éteindre toutes les fausses lueurs ; dire aux créatures : disparaissez, taisez-vous, n'approchez pas du sanctuaire ; orienter les puissances de son être vers le Bien suprême par une aspiration ardente, une prière pleine de désirs, une foi dédaigneuse de tout ce qui est en bas. Alors, le voile matériel, si épais jusque-là, se déchire lentement, le saint des saints apparaît, l'âme entrevoit l'ange conducteur, elle perçoit le bruit de ses pas, de son souffle, de sa voix. Ce n'est d'abord qu'un faible murmure, mais il est si doux ; qu'une vision lointaine, mais elle est si radieuse ! Suaves prémices de la présence sensible de Jésus, première récompense du cœur qui se purifie pour contempler Dieu ! Il en est de cette âme favorisée comme de l'Épouse qui s'est retirée dans sa demeure et repose solitaire loin de tout bruit. Elle a dit : « *Ego dormio*, je dors, je suis étrangère à tout ce qui se passe autour de moi, je n'ai plus de pensées, ni de désirs, ni de paroles, ni de mouvement pour les objets qui m'environnent ; au jugement des créatures, je suis insensible, morte. Je dors, mais mon cœur veille, *sed cor meum vigilat*, mon cœur a les yeux

ouverts, les oreilles tendues, il est en attente, il guette l'approche de Celui qui est caché dans le voisinage. Le voici, je reconnais sa voix, c'est la voix du bien-aimé ! » Elle s'est levée pour aller à lui, pour le regarder de plus près et le mieux entendre. Elle a ouvert sa porte, et c'est une brise embaumante qui est entrée, l'arome d'une fleur céleste ; c'est le parfum que laisse après lui le Dieu qui marche devant nous. Remplie soudain d'une suavité et d'une vigueur infinies, elle dit : « Je courrai à l'odeur de tes parfums, je courrai sur le chemin où tu me précèdes et où tu m'attires, je courrai sur les sommets de la perfection. »

Beaucoup, après avoir respiré ce parfum de l'Époux, après avoir connu les émotions extraordinaires dont sa présence est la source, s'arrêtent et retournent en arrière, ils retournent aux pensées, aux affections, aux paroles et aux séductions de la terre. Leur amour redevient impur et leur âme se dessèche. Les saintes joies leur sont retranchées ; ils en conçoivent d'abord une réelle tristesse, mais ils finissent par se résigner. Ils se rassurent en se disant : Ce n'était qu'une illusion de mon imagination échauffée, ce n'était qu'un effet de sensibilité nerveuse. Cette fois, leur cœur est bien près de s'endormir pour toujours.

Celui, au contraire, dont le cœur ne s'endort pas, celui qui s'est mis résolument en chemin,

attiré par l'odeur des divins parfums, et marche avec l'ardent désir de mieux entendre la parole, d'apercevoir plus distinctement la face du bien-aimé, n'est jamais déçu. Bientôt la vision entrevue se change en une merveilleuse apparition : « Que tu es beau, mon bien-aimé, tu es l'élu entre mille ! » chante son âme ravie. Bientôt le léger murmure se transforme en une harmonie calme et pure : « Que ta voix est douce, elle est comme le miel à ma bouche, » s'écrie-t-elle encore.

Pour mieux voir Jésus, il faut dissiper sans cesse les ténèbres de la raison personnelle, de la raison humaine. Il faut dégager son esprit des idées terrestres, des idées partielles, incomplètes, puisées aux sources inférieures, inspirées par les intérêts et les passions du temps présent. Moins il y a dans l'âme de cette obscure fumée qui est le produit de l'orgueil intellectuel, plus Jésus brille et resplendit à nos yeux.

Pour mieux entendre Jésus, il importe d'obéir généreusement à son austère conseil : « Vends tout ce que tu possèdes et donnes-en le prix aux pauvres. »

Plusieurs sont effrayés de cette parole. Comme le jeune homme de l'Évangile, ils s'éloignent pour n'en plus être obsédés, et bientôt, en effet, ils en sont délivrés, car le Maître se tait avec tristesse. Ce silence leur paraît un bien, ils se trompent,

c'est un châtiment et leur paix est celle des lâches, des vaincus à l'avance.

Tout abandonner, tout sacrifier, tout sans excepter la vie elle-même, ne tenir à rien en ce monde, se dépouiller des pensées et des désirs égoïstes, laisser les biens périssables à ceux qui sont pauvres des biens supérieurs, à ceux qui se contentent de cette misère : aussitôt ce sacrifice accompli, la voix cesse d'être intermittente et prend des intonations d'une suavité infinie. L'âme charmée, émue, ne se prête plus aux bruits extérieurs, elle est tout entière à la conversation céleste qui se tient au dedans. C'est la conversation délicieuse, interminable, éternellement recommençante de l'Époux et de l'Épouse. Elle n'a qu'un sentiment et un terme pour l'exprimer : Mon bien-aimé est à moi et moi je suis à Lui.

Tel est le dernier mot de l'amour divin sur la terre, tel est le sens surnaturel de la vie. Elle n'est belle, elle n'est bonne que lorsque Dieu lui-même nous prend par la main pour nous aider à la traverser. L'Incarnation, la Rédemption, tous les mystères et tous les sacrements, n'ont d'autre but que de nous donner un Dieu ici-bas pour compagnon, pour guide et pour ami, en le rapprochant de plus en plus de nous.

Et maintenant la question qui se pose est grave. Pour tous le voyage est commencé, pour plusieurs

il touche à sa fin, pour le grand nombre il se poursuit avec des pensées et des espérances d'avenir plus ou moins long. S'ils n'ont pas Jésus avec eux, tous leurs pas sont perdus. Ils marchent dans un désert. Ils voient devant eux un but, un but enchanteur, des biens, des plaisirs, une source délicieuse, une vallée fleurie, un lieu de repos et de félicité, un lieu paradisiaque. Ils vont pleins d'ardeur, bravant la fatigue, portant le poids du jour et de la chaleur, surmontant les obstacles — erreur, illusion, mirage — le but recule toujours... Ils marchent, ils marchent et n'arrivent jamais — on n'arrive qu'avec Jésus !

Être en état de grâce, vivre sans péché, vivre dans l'amitié divine, c'est évidemment avoir Jésus avec soi, vivre avec Jésus ; c'est aller vers la Jérusalem céleste sous la conduite de Jésus. Mais si par la grâce nous avons un guide sur le chemin du ciel, apparemment, c'est pour le consulter sans cesse ; c'est pour fixer les yeux sur lui et apercevoir les signes qu'il nous fait, pour tenir les oreilles attentives et comprendre toutes les paroles qu'il nous adresse. Le silence intérieur, le recueillement, la prière sont de rigueur. Le Seigneur ne parle pas dans le bruit, il ne se montre pas dans le tourbillon.

Voir les signes et entendre la voix du Guide divin ne suffit pas. Il faut lui témoigner une confiance absolue et lui sacrifier sans hésitation

toute vue contraire aux siennes. Dans les conflits qui s'élèvent entre lui et nous, c'est Lui qui a toujours raison, et nous qui avons toujours tort. Le devoir est de s'en rapporter uniquement à Lui pour la direction du voyage, le choix des sentiers et le règlement de la marche.

Enfin, une dernière condition est requise pour avancer vite et arriver haut, c'est de le suivre sans hésitation, sans paresse, sans lassitude, avec un courage résolu, une ardeur grandissante, en mesurant nos pas sur les appels et les mouvements de sa grâce. A sa voix, nous devons nous animer et nous porter toujours en avant sans nous déconcerter en face des obstacles, sans craindre les périls, sans redouter les ennemis ; nous devons nous animer et aller de difficultés vaincues en difficultés vaincues, à travers les régions du sacrifice, vers plus de perfection et de sainteté. Il sera temps de nous arrêter seulement quand le guide nous dira c'est assez, prononcera la parole qui met fin, non pas à l'amour, mais à l'effort, à la lutte, au labeur.

Alors, le voyage touchant à son terme, le corps tombera, la terre s'évanouira, le temps cessera d'être, l'éternité commencera, et l'âme échappée de sa prison, de son lieu d'exil, se trouvera tout à coup dans le séjour du repos et de la félicité, sa glorieuse conquête. Cette fois, elle verra Jésus face à face dans la lumière, et elle sera avec Jésus dans le paradis pour toujours.

CHAPITRE XXII.

Quum redirent.

Comment on manque le but de la vie.

Une pénible épreuve attendait Marie pendant le retour du voyage fait à Jérusalem en compagnie de son fils adolescent. Dès le premier soir, celui-ci ne paraît pas au campement. Nul ne l'avait vu. Saisie d'une mortelle inquiétude, la divine Mère reprend précipitamment le chemin de la ville sainte. Elle y multiplie les démarches, mais en vain ; Jésus demeure introuvable. Lorsque, après de longues recherches, elle se rend une dernière fois au temple, elle n'a pas la force de pousser un cri de bonheur en apercevant son enfant bien-aimé au milieu des docteurs. La plaie est encore trop vive. C'est une plainte ineffable qu'elle laisse échapper de ses lèvres : « Pourquoi, mon Fils, avoir agi ainsi envers nous ? Voici trois jours que, pleins d'affliction, votre père et moi nous vous cherchions. »

L'homme n'est plus seul pour accomplir son laborieux pèlerinage ici-bas, pour aller de Nazareth à Jérusalem, pour monter du lieu des corps au lieu des âmes, pour monter de la cité de

la terre à la cité céleste. Jésus a voulu, par amour, nous servir de guide. La foi nous le fait entrevoir à nos côtés et la grâce nous donne le doux sentiment de sa présence. Avec Lui, on part sans crainte, on avance avec sécurité et on arrive infailliblement. Rien n'effraie, car sa parole et son sourire portent la joie dans le cœur. Avec lui, le sentier perd de ses aspérités et le but va se rapprochant dans une grande lumière d'espérance. Félicitons les âmes dont la course s'effectue sous la garde d'un tel protecteur. Jamais elles ne s'égarent, jamais elles ne défaillent. Jésus marche devant elles en précurseur et elles marchent à sa suite en prédestinées !

Ceux qui jouissent pleinement de ce précieux avantage ne sont pas nombreux. Si, pour la plupart, nous voulions réfléchir aux conditions morales et religieuses où nous nous débattons pendant notre court passage en ce monde, force nous serait d'avouer la triste vérité. La vérité est que Jésus semble s'être retiré d'auprès de nous et que nous allons à l'aventure. Au fond de nous-même, lorsque nous y descendons, c'est comme une anxiété de tout notre être. A certains moments de crise aiguë, volontiers nous pousserions à notre tour ce soupir poignant : « J'ai presque perdu le Christ. »

Il n'y a pas de plus grand malheur, il n'y en a pas de plus commun aujourd'hui. Plusieurs s'en

applaudissent comme d'une délivrance ou d'un progrès. Ils se mentent à eux-mêmes. C'est inutilement qu'ils veulent se prouver qu'ils ont tous les éléments pour être heureux, et que, le Christ absent de leur cœur, rien ne leur manque. Tout leur manque et ils souffrent cruellement. Ils côtoient l'abîme et ils sont seuls, comment ne seraient-ils pas saisis de vertige? Avec Jésus — nul ne peut faire que telle ne soit l'unique formule du bonheur présent et futur, dès lors par une conséquence inéluctable — sans Jésus — devient la devise de la vie maudite, de la vie vouée à l'erreur, au mal.

Sans Jésus! Méditons ce mot qui caractérise tant d'existences humaines. Les pages rapides qui vont suivre montreront par quel enchaînement d'infidélités on franchit un à un les degrés qui conduisent à la perte totale et irrémédiable de Jésus. Serait-ce un vain espoir de penser que nous pourrions, par ce moyen, jeter une salutaire alarme dans quelques âmes, chrétiennes de nom et d'habitudes, païennes d'idées et de fait, et par là les ramener à une vue plus claire et à une pratique plus sérieuse de leur grand devoir, si l'Évangile représente encore à leurs yeux la règle suprême du salut. Qu'elles sachent enfin ce qu'il y a de redoutable et de stigmatisant pour elles dans cette parole : Sans Jésus!

I. — Abscondisti faciem tuam.

Vous avez caché votre face.

Nous ne décrirons pas ici l'art avec lequel Jésus se dérobe par intervalles aux empressements des chrétiens les plus généreux et les plus saints. Il lui plaît souvent, en effet, de mettre leur foi et leur amour à l'épreuve, en leur ôtant la douceur de sa présence et de ses divines consolations. On dirait qu'il s'éloigne et se cache, comme s'il était mécontent. En réalité, il veut se faire désirer et chercher avec plus d'ardeur. Son but atteint, il se montre de nouveau ; le charme de sa société en est augmenté et rendu plus cher. Perdre ainsi Jésus n'a rien d'effrayant, c'est l'annonce et le prélude de joies prochaines, de joies nouvelles et exquises. De longues années d'intimité n'avaient-elles pas précédé et n'ont-elles pas suivi les trois jours d'extrême désolation où Marie fut plongée par la disparition de son Fils bien-aimé ?

La perte de Jésus devient sérieusement inquiétante lorsqu'elle se présente comme un châtiment. Ce cas est le plus fréquent. On peut mener une vie irréprochable, éviter soigneusement le péché, pratiquer fidèlement le devoir, aimer le bien, avoir des élans vers l'éternelle beauté, se conserver dans l'esprit de prière, se nourrir quotidiennement de la chair et du sang du Sauveur, et cependant être sans Jésus, souffrir cruellement

de son absence et se plaindre longtemps de ses rigueurs. On vit de lui, on vit pour lui, et il ne se montre pas, il ne se fait pas sentir. On le veut, on le demande, on le poursuit et il échappe toujours au moment où l'on croit le posséder. Il est là cependant, tenant compagnie à notre âme par sa grâce, au plus intime de nous-mêmes, seulement il nous prive sans pitié du plaisir et des forces qu'il semble naturel de puiser dans son adorable voisinage.

Il faut bien le reconnaître, la source des émotions qui répandaient en nous tant de fraîcheur et de vigueur s'est tarie au moment précis où dans le contentement d'une perfection qui nous suffisait, mais ne suffisait pas à notre auguste guide, nous avons ralenti le pas dans le chemin devenu plus âpre, et refusé d'aller plus vite, d'aller plus loin, de monter plus haut. Oui, certes, Jésus a d'impérieuses exigences pour ceux qui font profession de l'aimer et de le suivre. Avec lui, il faut marcher tant que dure le jour, avancer tant que le but n'est pas atteint, ne se reposer jamais. Celui qui regarde en arrière n'est pas digne de Lui. Il nous précède et nous crie : « *Veni coronaberis* ». Viens avec moi, viens sur la colline où se cueillent les palmes immortelles, où se tresse la glorieuse couronne.

Nous avons eu foi, nous avons couru pleins d'ardeur, mais, hélas ! un jour, la beauté des palmes

et l'éclat de la couronne ont cessé de tenter l'ambition de notre âme. Un jour, nous avons manqué de cœur pour faire un pas décisif dans l'humilité, le sacrifice, l'héroïsme. Nous avons lâchement reculé. A la voix sainte qui nous sollicitait avec de mystérieuses et suaves instances, nous avons préféré les voix capricieuses qui opposaient des fins de non recevoir. Elles disaient : « Cette satisfaction n'est-elle pas légitime, pourquoi y renoncer ? Cette souffrance est-elle nécessaire, pourquoi l'embrasser ? » Nous avons cru et nous avons cessé d'être avec Jésus, nos désolations intimes ont commencé.

Un touriste était parti de grand matin pour la montagne. Il s'était juré d'en atteindre les plus hauts sommets afin d'y respirer l'air pur des vastes espaces, d'y contempler la majesté des lointains horizons. D'abord, il marchait allègrement et gravissait les sentiers escarpés en devisant joyeusement. Les heures passaient et il montait toujours. Il n'éprouvait pas de fatigue. « Voici un passage dangereux, lui dit tout à coup son guide, mais ne craignez rien, prenez cette corde, attachez-vous solidement à moi, placez vos pieds où je place les miens, et avançons..., encore un effort et nous touchons au point culminant. — Non, répond le voyageur, j'ai peur, j'ai assez vu, je ne demande plus qu'à me reposer et à descendre. » A ces mots, le guide s'incline, sa mission est terminée.

Qui n'a été souvent le héros d'une scène semblable ? Au matin de notre vocation ou de notre conversion, nous entrions avec courage, c'est trop peu dire, avec enthousiasme, dans la voie étroite, résolus à suivre Jésus, jusqu'où il voudrait nous conduire. Les cimes étincelantes de la sainteté exerçaient sur nous un irrésistible attrait. On y est si proche du ciel, si près de la beauté et du bonheur suprêmes ! Qui pourrait nous empêcher de les atteindre ? Les premières difficultés n'étaient pas pour nous étonner. Nous les surmontions avec un élan tout angélique. Jésus n'était-il pas à nos côtés ? Il applaudissait à chacune de nos victoires, et chacun de ses applaudissements doublait nos forces. Nous portions notre croix avec amour et notre croix nous portait. Nous prétendions à tout. Présomption ! Illusion ! Une heure a sonné, heure redoutable où l'invisible compagnon nous a dit : « C'est bien, mais il faut oser davantage. Afin de me ressembler plus parfaitement, livre-toi à la volonté de ceux qui te veulent du mal, préparent ton humiliation et ton anéantissement. Etends-toi sur le bois infâme qu'ils ont préparé dans leur méchanceté, permets qu'on t'élève comme moi au-dessus de terre, laisse-toi abreuver de fiel et percer d'un glaive au cœur. C'est à cette hauteur de sacrifice que te veut mon amour. »

A cette terrible exigence, nous avons répondu

dans notre foi épouvantée : « Seigneur, c'en est trop, épargnez-moi ce calice, je ne me sens pas le courage d'aller si avant dans l'héroïsme, il me suffit d'être à mi-côte du Calvaire. » Après avoir insisté vainement, Jésus, voyant que notre refus d'aller plus loin était définitif, s'est éloigné de nous et nous avons commencé à nous sentir dans l'abandon. Il s'est fait en nous un silence significatif. Toute lumière s'est évanouie et toute consolation a disparu. C'était le froid de la nuit. Le ressort intérieur s'est détendu et nous avons commencé de défaillir sur le chemin. A chaque défaillance, les ténèbres sont devenues plus noires et le silence plus lourd. La surprise, la crainte, l'ennui nous ont envahis progressivement, et nous nous sommes trouvés réduits à cet état où l'on ne goûte ni les joies de Dieu ni les joies du monde. Notre âme, dont rien n'apaise la faim, s'est mise à se lamenter douloureusement : « Jésus, mon bien-aimé, où êtes-vous ? Pourquoi m'avez-vous délaissée ? où vous retrouverai-je ? » Comme l'Épouse des Cantiques, surprise de l'absence prolongée de l'Époux, elle s'est agitée dans la nuit, elle a couru à travers les rues de la ville, à travers les campagnes, demandant à ceux qu'elle rencontre, gardiens et bergers, s'ils connaissent la retraite où se cache son Bien-Aimé disparu. Son Bien-Aimé est le plus beau entre mille. Elle court à l'odeur de ses parfums. Qu'on

lui dise où il est, et elle ira, elle le saisira, elle ne se séparera plus de Lui.

Trop souvent, la crise a pris fin dans une dangereuse résignation. Nous avons persisté dans notre refus d'accorder à Jésus ce qu'il nous demandait, et Jésus a continué de se tenir dans l'éloignement, sans se laisser toucher par nos gémissements et nos supplications. Il ne les a pas entendus, il n'a pas voulu les entendre, parce que nous n'avons pas compris ou que nous n'avons pas voulu comprendre.

II. — Et ecce iniquitas.

Et voici le péché.

Ainsi privés des encouragements de Jésus, nous ne nous maintenons même pas sur les hauteurs conquises; le retour en arrière commence bientôt, la chute est rapide. Les anciens élans vers une perfection surhumaine se réduisent à la simple ambition de ne pas pécher gravement. Des sentiers élevés et ardus on passe dans les chemins communs. Après tout, il n'est pas nécessaire de jouir des bonnes grâces de Jésus, il suffit de ne pas rompre avec lui et de rester dans les termes d'une amitié qui préservera de l'enfer. N'est-ce pas encore un grand bien et une sorte de sainteté? Oui, mais que deviennent la plupart des chrétiens à qui la voie étroite fait horreur et qui

cherchent les routes larges et fleuries ? Ayant cessé de connaître ou n'ayant jamais connu le sentiment délicieux qui rend Jésus présent au cœur, ils ne se sentent liés à Lui que par les obligations de la conscience. Liens solides en apparence, fragiles en réalité. On hésite rarement à les briser, afin d'avoir la liberté de s'engager dans les directions tour à tour indiquées par l'opinion, l'exemple, la passion, l'intérêt ou le caprice du moment. Lorsque Jésus appelait à la perfection, il avait tort ; il a tort encore lorsqu'il veut retenir dans le simple devoir. Plus de frein, dès lors. On entre dans le désert de l'égarement sans fin. On glisse sans s'arrêter sur la pente du mal. L'abîme réclame, et on y descend, l'âme légère et insouciante.

Chacune des lois divines apparaissant comme une défense d'entrer dans un sentier qui conduit au bonheur, sous forme d'une jouissance, d'un plaisir, d'un agrément, d'un repos, d'un honneur, en un mot, d'un bien actuel, facile, charmant, désirable, on se trouve successivement amené à regarder comme oppressive et à transgresser comme injuste chacune des lois divines. Les barrières abattues, la marche devient si agréable, le but est si rapproché ! Un pas, et l'on se trouve au pied de l'arbre fascinateur, on étend la main et l'on cueille le fruit savoureux. Seuls, les ignorants et les timorés pourraient avoir des hésitations.

Y a-t-il moins d'erreur à nous interdire le bien à notre portée et à notre convenance qu'à exiger de nous l'impossible ? Un pareil raisonnement (quel chrétien ne l'a pas tenu mille fois dans le secret de son cœur ?) conduit à tous les excès, à tous les dérèglements. L'âme qui a cessé de connaître les joies de Dieu est bientôt livrée à l'anarchie des instincts déchaînés.

Les plus ardents parmi ceux qui savent ainsi s'émanciper, ne craignent pas de satisfaire jusqu'à leurs pires désirs. Et pourquoi pas ? Séduits par une secrète et spécieuse logique sur laquelle ne prévaut aucune objection de la conscience, ils se disent que nul penchant n'est mauvais, pourvu qu'il soit une source de jouissances et qu'aucune action n'est coupable dès lors qu'elle plaît. La volonté de Dieu écartée, la conclusion paraît évidente. Il n'y a plus rien en dehors de la volonté humaine ! Chacun est à soi-même son propre législateur. C'est la liberté du vice et du crime. Il n'y a plus de honte qui fasse rougir, plus d'horreur qui fasse reculer. Contre ceux que leur esprit emporte à ces extrémités dangereuses la société a pris ses sûretés. Elle s'est garantie contre leurs entreprises possibles par un code sévère, appuyé par la force publique, au besoin par l'échafaud. Ne serait-il pas plus sûr et plus noble de prémunir ces malheureux contre leurs propres pensées, en plaçant Dieu à l'entrée de leur

âme encore droite et pure, comme la règle suprême du bien et du devoir.

Les plus sages savent s'arrêter à temps dans les déductions pleines de périls d'une raison trop hardie. Ils transigent toutes les fois que l'intérêt le commande impérieusement. Ils gouvernent avec art la liberté de pécher qu'ils ont conquise, sans compromettre jamais leurs avantages. Il y a large intervalle entre l'austère morale de l'Évangile et les prescriptions du code, les susceptibilités de l'opinion, les conventions sociales. La nature déréglée y trouve un vaste champ pour donner carrière à ses désirs. L'âme peut, en sécurité, s'y permettre toutes les audaces et toutes les infamies de l'idée et quelquefois de la parole. Les sens y rencontrent assez de boue pour se souiller à leur contentement. On y jouit sans crainte des douceurs charmantes de tous les péchés mortels dont le monde accorde l'absolution sans peine. Cette manière d'être et de comprendre la destinée de l'homme se généralise aujourd'hui, c'est pourquoi nous assistons à la renaissance, dans toute leur laideur et toute leur hypocrisie, des mœurs païennes. Pourvu qu'ils aient les joies de la renommée, des honneurs, du pouvoir, des plaisirs, de la richesse, de la considération, de l'amitié, de l'amour, du jeu, du théâtre ou de la table, nos contemporains se déclarent satisfaits et sans autre ambition.

Quant à Jésus, il ne compte plus, il est absolument écarté. On se passe de lui. On ne le connaît plus. On le fuit. Sa pensée même est importune. On ne prononce jamais son nom, ou si on le prononce encore dans de rares circonstances, c'est avec je ne sais quelle ironie ou je ne sais quel respect humain. Beaucoup de chrétiens pourraient, s'ils voulaient rentrer en eux-mêmes et être sincères, dire : J'en suis là, c'est la peinture de mon état intime.

N'exagérons pas. Il arrive encore, dans cette déchristianisation de la vie, qu'on pense à Dieu et à son Christ, mais par un excès de précaution prudente, pour ne pas trop souffrir de leur absence et pour s'assurer contre certaines éventualités, après tout, possibles. Qui sait le fond des choses? Qui répond de l'avenir? Qui connaît le lendemain de la mort? Qui a vu l'au delà? En se retirant de l'âme en proie à ses passions, Jésus laisse après lui un représentant, un vengeur, le remords.

Si faible que soit la foi, tant qu'elle demeure intacte, le remords veille dans la conscience pour gâter le plaisir de vivre avec indépendance, de vivre sans Jésus. Cet hôte est gênant, et force est de compter avec lui. Menace-t-il du supplice éternel qui attend tous les prévaricateurs de la loi divine? On lui représente que rien n'est encore perdu. On retrouvera Jésus plus tard, en temps opportun.

dans l'âge mur, dans la vieillesse, et, au pis aller, à la veille de mourir. La voix importune continue-t-elle de murmurer et de menacer ? On lui prouve qu'elle a tort et qu'on n'est pas si loin de Dieu. Ne lui consacre-t-on pas l'emploi de plusieurs jours par année, de plusieurs heures par semaine et de plusieurs minutes par jour ? Ne prend-on pas la défense de ses intérêts contre ses ennemis publics ? Ne garde-t-on pas les bienséances à son endroit ? Dès lors, il ne saurait se montrer insensible à ces sacrifices, on peut compter sur sa miséricorde et attendre l'avenir avec confiance.

Vains subterfuges. La vraie vie, la vie du cœur et de l'âme, l'adoration et l'amour, l'encens, appartiennent à l'idole. On sauve seulement les apparences avec Jésus, avec Dieu. Voilà pourquoi, au fond, il n'y a ni paix ni sécurité. On le sent vaguement tant que dure l'ivresse, cruellement lorsque l'heure de jouir est passée.

A cette heure qui sonne tôt ou tard pour tous, à cette heure redoutable, le souvenir du guide divin se présente à l'esprit, subitement revenu de son ivresse, et il faut de toute nécessité, pour se préserver d'un affreux désespoir ou se rapprocher de lui dans un élan de sincère pénitence ou s'en éloigner définitivement en se réfugiant dans l'incrédulité. Quand on a résisté longtemps aux appels et aux menaces de Jésus, on ne se souvient de lui que pour l'apercevoir sur un tribunal dans une

attitude sévère et courroucée. Autrefois les pécheurs soutenaient cette vue, et les plus endurcis avaient le secret, à force de larmes repentantes, de faire descendre le juge de son siège, ils l'obligeaient à faire l'office du Bon Pasteur qui se penche vers sa brebis blessée, la panse et la rapporte sur ses épaules au bercail. Maintenant on trouve trop humiliant cette manière de calmer sa conscience. Plus on a commis de péchés graves, plus on est couvert d'infamies, et plus on relève la tête devant la justice éternelle. On brave ses arrêts et l'on tombe dans ces profondeurs de l'abîme où l'on ne craint plus rien, où l'on méprise tout. C'est le troisième degré dans la perte de Jésus. Il n'y a pas de pire malheur.

III. — Et facta est nox.

Et voici la nuit.

Le retour au bien de ceux qui ont dissipé les trésors de leur âme dans les joies mauvaises se fait de plus en plus rare et difficile. Pour eux, ce n'est pas une solution d'endormir leurs remords dans une paix factice dont la lourdeur même est une souffrance intolérable. Ils n'hésitent pas à céder à la tentation de les étouffer entièrement par la suppression de la cause qui les fait naître et les entretient. Tant que la foi brille dans l'esprit, le remords crie, dans la

conscience. Eteindre la lumière, c'est imposer silence à la voix, c'est ôter la douleur. Qui passe son existence à repousser Jésus-Christ de son cœur par une désobéissance obstinée ne tarde pas, dans un siècle comme le nôtre, à trouver un moyen efficace de le chasser de ses pensées. On a commencé par ne pas vouloir du guide, le guide était gênant; on finit par ne plus vouloir non plus du juge, il est par trop sévère, ni du vengeur, il est par trop effrayant.

Otons à ce vengeur, à ce juge, à ce guide l'auréole divine que les siècles ont fait rayonner autour de son front, et de Jésus-Christ, auteur de toute sainteté, ennemi de tout péché, il ne restera qu'un homme, plus grand que les autres si l'on veut, mais un homme, sans caractère surhumain, sans mission d'en haut, sans autorité absolue, sans pouvoir coercitif. Dès lors, l'obligation disparaît de ses lois et la terreur de ses menaces. On peut rire à son aise des unes et violer les autres sans crainte comme sans scrupule. Il n'y a plus de juge, plus de tribunal, plus de sentence à redouter. On ne se soucie plus d'une perfection chimérique, d'un but imaginaire. On s'en remet de tout à la bonne nature. On ne croit plus qu'en elle. C'est elle qu'on aime, en elle qu'on espère. Des devoirs, il ne reste que celui de modérer ses passions afin d'éviter le conflit avec les passions d'autrui.

Devoir qui est un intérêt bien entendu, et qui se réduit à une précaution nécessaire. Cette modération fait l'honnête homme selon le monde. Honnête homme! puisque ce titre suffit pendant la vie, pourquoi serait-il insuffisant à la mort? Le prêtre qui a visité certains pécheurs sur leur lit d'agonie sait jusqu'où cette aberration peut être poussée, lorsque la corruption de l'esprit a suivi en eux la corruption du cœur!

Cependant tout n'est pas dit, car les négations les plus radicales n'anéantissent pas le fait religieux. Le fait religieux subsiste malgré tout, et il enveloppe de sa splendeur ceux qui lui ont interdit pour toujours l'accès d'eux-mêmes. Ils ont beau chasser l'idée surnaturelle, cette idée se présente à toutes les portes de leur âme. Ils rencontrent partout Jésus-Christ sur leurs pas et cette rencontre ne laisse pas de les troubler dans leur quiétude. Leur état d'esprit devient étrange et une singulière folie s'empare de leur cœur. Ils ont tué Jésus-Christ en eux, et ils sont si peu sûrs de sa mort qu'ils ont toujours la terreur de le voir ressusciter. C'est pourquoi leur plus grande ambition est de l'anéantir partout où ils le voient vivre Rien n'est négligé par eux pour atteindre ce précieux résultat qui les confirmerait dans leur bonheur de ne plus croire. Ils font une guerre acharnée à l'idée chrétienne. A force de répulsion et de haine pour elle, ils en devien-

nent fanatiques et naïfs. Ils applaudissent à tout attentat contre l'Église, tout discours impie les enchante, le moindre écrit irréligieux les fait tressaillir d'aise. Toute objection leur semble irréfutable; tout blasphème, un acte glorieux, toute négation, sans réplique. Ils en arrivent à prendre leurs désirs passionnés pour des raisons péremptoires, et les injures ou mensonges pour des preuves solides. Ils font un ridicule abus des mots et des noms et ne s'en doutent pas. Quand ils ont dit ou écrit « superstitions, absurdités, fables enfantines, » ils croient avoir donné le coup de grâce à la piété, à la foi, à la religion ! Lorsqu'ils ont attribué le talent, le génie et la science à ceux qui flattent leur impiété, ils n'admettent pas que dans un croyant il puisse exister autre chose qu'ignorance et faiblesse intellectuelle. De tels procédés ne sont pas pour recommander leur cause. Le simple bon sens n'a pas de peine à constater le vice qui leur ôte toute portée sérieuse.

Néanmoins, le chrétien qui a ainsi brisé définitivement avec Jésus et a placé tout son espoir dans le néant a commis le péché irrémédiable. On ne se repent pas de ce péché, on ne l'avoue même pas, car il se présente sous la forme d'un acte de raison. La raison ne doit de compte à personne, elle prétend ne relever que d'elle-même. Elle a rompu avec la vérité en lui refusant sa qua-

lité de vérité. On peut dire qu'elle a commis le péché contre l'Esprit-Saint, le péché qui ne sera pardonné ni en ce monde ni en l'autre, le péché qui plonge l'âme dans une nuit éternelle. L'âme aime cette nuit, elle s'y plaît, parce qu'elle couvre la honte des actions mauvaises. Malheur aux renégats de la foi chrétienne. A moins d'un miracle que Dieu ne leur doit pas, qu'en tout cas il ne prodigue pas, ils mourront dans leur iniquité. En faut-il une autre preuve que celle de l'expérience quotidienne? Ah! soyez pécheurs, livrez-vous à vos passions, puisque vous n'avez pas le courage de vous vaincre, mais n'éteignez pas la lumière, la lumière qui vous obligera à vous condamner vous et vos œuvres, la lumière qui vous fera rougir et trembler au milieu de vos désordres, la lumière qui vous forcera un jour à regarder vers Jésus, le Sauveur, le guide divin, lorsque vos remords seront devenus intolérables, lorsque la mort s'approchera pour vous saisir. Avec la lumière, il reste au moins, dans le chrétien le plus dépravé, une noblesse et un espoir. Le flambeau de la foi éteint, que reste-t-il?

A quelle âme chrétienne n'arrive-t-il pas de se trouver plus ou moins seule et abandonnée sur le chemin de la vie? Soutenus et consolés par la présence sensible du guide invisible, nous avons tous eu l'ambition d'entrer à sa suite dans

la voie étroite et d'y marcher à grands pas. Nous avons marché quelque temps avec une ardeur généreuse, et, un jour, nous nous sommes arrêtés devant les vertus difficiles, les sacrifices héroïques. En vain Jésus nous a pressés d'avancer, nous nous y sommes refusés. Alors Jésus s'est éloigné de nous, il a cessé de se faire sentir à notre cœur et nous a retranché toute joie surnaturelle. L'état de tiédeur a commencé pour nous, et nous avons connu le premier degré dans le malheur de perdre Jésus.

Si Jésus nous a privés de la douceur de sa présence, il nous conserve cependant le bienfait de sa grâce, c'est pourquoi nous n'avons pas perdu toute confiance, et il nous reste le mérite de nous maintenir au moins dans le devoir strict. Mais bientôt, si nous n'y prenons garde, notre volonté, aux prises avec la passion, se lassera de lutter. L'accomplissement intégral de la loi divine lui semblera impossible, et, malgré les réclamations de la conscience, elle finira par se soustraire à l'observation de certains commandements qui la gênent. Nous serons punis de cette faiblesse ou de cette lâcheté par un éloignement plus prononcé de Jésus. Nous cesserons de lui plaire et son amitié se changera en aversion. Il se retirera de notre volonté et la laissera dans l'état de péché. C'est le second degré dans le malheur de perdre Jésus.

On peut être privé de la grâce et conserver encore la foi, c'est-à-dire avoir Jésus présent à l'esprit. Mais ne nous y trompons pas. L'esprit lui-même, sous la pression de la volonté pervertie, ne tardera pas à se détacher du Maître, en contestant l'autorité de sa parole, en obscurcissant les preuves de sa divinité. Il y réussira trop facilement. Alors en nous ce sera la nuit de l'incrédulité et le vide affreux du néant. A ce troisième et dernier degré dans le malheur de perdre Jésus, l'âme entière se trouve dans un abandonnement total, absolu.

Tant que dure le temps présent, le désastre à tous ses degrés est réparable. Jésus ne refuse jamais de se laisser retrouver après que nous l'avons perdu par notre faute. Sommes-nous tièdes ? nous pouvons recouvrer les délices de son amour ; pécheurs ? nous pouvons rentrer dans sa grâce ; incrédules ? nous pouvons ouvrir de nouveau les yeux à sa lumière.

Mais avant tout, comme Marie, le soir où elle s'aperçut de la disparition de son Fils, il importe que nous comprenions l'étendue du malheur de n'être plus ici-bas avec Jésus. Il faut que ce cri sorte des profondeurs de notre âme : « O tristesse, ô douleur, j'ai perdu mon guide, j'ai perdu le Christ, j'ai perdu le flambeau, la force et la joie de ma vie. La désolation habite en moi. » — Après ce triste aveu, comme Marie encore, nous devons

refaire dans les larmes et l'angoisse tout le chemin parcouru dans le mal et l'imperfection c'est-à-dire tout le chemin parcouru sans Jésus. Nous ne devons ni épargner nos peines, ni compter nos pas. Jésus pourra longtemps peut-être se dérober à nos désirs. Ne désespérons pas, il nous attend dans le lieu de sa retraite, impatient d'être découvert. C'est au temple, qu'après des recherches plus ou moins longues et infructueuses, nous aussi, nous aurons la joie de revoir son doux visage. Réclamons-le à l'Église, demandons-le aux docteurs, aux prêtres qui éclairent l'âme en la purifiant, la fortifient en la pardonnant, l'attendrissent en l'exhortant. Ainsi nous obtiendrons que le Maître divin de la vie se montre à nous de nouveau et reprenne à nos côtés ses fonctions de guide, sur le chemin qui conduit à la patrie, à la Jérusalem céleste.

CHAPITRE XXIII.

Fulcite floribus.

Pour la clôture du mois de Marie.

Voyez l'enfant qui s'éloigne tout à coup de sa mère au cours d'une promenade et revient joyeux lui offrir une modeste fleur cueillie dans le champ voisin ! Assurément, le don n'a pas grande valeur, car si la mère le reçoit avec complaisance, bientôt elle le laissera, comme par mégarde, tomber à terre, où il sera foulé sous les pieds du passant. Cependant la scène est touchante. Elle a permis à deux âmes, à deux cœurs, de se confondre un instant dans le plus doux et le plus délicat des sentiments. La petite plante offerte et acceptée gracieusement a servi de symbole à l'affection sacrée qui unit deux êtres humains.

Revienne le mois de mai avec son jeune soleil, ses prairies émaillées de vives couleurs, ses parfums et ses concerts, la piété chrétienne éprouve un désir d'enfant, le désir de mettre toutes ces magnificences de la nature aux pieds de la Mère céleste. *Luceat lux.* Elle veut pour la Vierge Marie une auréole de lumière, *florete flores*, avec

un trône paré et embaumé de fleurs, autour duquel retentissent des cantiques harmonieux, *cantate canticum*. Si, devant ce spectacle, l'incroyant demeure dédaigneux dans sa sèche raison, le chrétien s'arrête charmé. Il lui semble que le regard maternel de la divine Reine se fixe sur lui avec un aimable sourire.

Ce sont les fêtes surnaturelles du cœur. Hélas ! comme toutes les fêtes d'ici-bas, celles-ci ont une fin. Voici que les chants vont cesser, les corolles se flétrir, les illuminations s'éteindre, et de tout ce pieux appareil il ne survivra demain qu'un souvenir ajouté à tant d'autres souvenirs. Je me trompe. Rien ne détruira l'impression sainte produite en nous par une grâce plus abondante et des prières plus ferventes. Il restera surtout les résolutions que les exemples de Marie nous auront suggérées et qui fructifieront dans l'avenir.

Les vertus ont un éclat qui jamais ne se ternit et des parfums qui jamais ne s'évaporent. Il semble qu'un bouquet de ces fleurs immortelles, cueilli dans le jardin de notre âme et présenté à la céleste Mère au moment de prendre congé de ses autels, ne serait pas pour lui déplaire. Si nous avions soin de choisir celles que pendant sa vie elle a cultivées elle-même avec un soin jaloux, celles par conséquent qui sont demeurées les plus chères à son cœur, l'attention aurait une délicatesse qui ne la laisserait pas insensible, et

c'est avec faveur qu'elle les recevrait de nos mains filiales.

I. — Violas date.

Donnez des violettes.

A Nazareth, que voyons-nous ? Une humble Vierge, une humble épouse d'ouvrier, une humble servante du Seigneur. L'humilité de Marie lui a valu, elle-même le déclare, d'être distinguée entre toutes les femmes par le Très-Haut, et sa bassesse a été le principe de toutes ses gloires. Nous comprenons par là quelle est la vertu qui doit figurer d'abord dans notre mystique offrande.

La nature nous en offre dans sa flore une image frappante. Il est une plante qui, la première, paraît après l'hiver, sort à peine de terre, se cache dans les herbes et les buissons et ne s'épanouit qu'à regret dans les riches parterres ou les serres somptueuses. Ses couleurs sont pâles et modestes, on ne les aperçoit pas à longue distance. S'il vous arrive de la fouler aux pieds, sa seule vengeance sera de vous embaumer de ses parfums devenus soudain plus suaves et plus pénétrants. N'est-ce pas ainsi que l'âme humble, en s'éveillant aux premières touches de la grâce, prend conscience de son néant, se dérobe aux regards du monde, se défie de la gloire humaine, et des blessures faites à sa sen-

sibilité naturelle ne laisse sortir que douceur et bonté. La violette et l'humilité sont sœurs.

Être humble c'est rester dans la vérité, c'est se voir et se sentir petit à la lumière de la raison et de la foi. Que sommes-nous en présence de Dieu, l'être infini ? Un pur néant. Que sommes-nous par rapport à l'univers ? Un grain de sable dans l'espace, un point dans la durée. Être humble c'est s'avouer tel et ne pas monter sur un piédestal pour se grandir à ses propres yeux et aux yeux des hommes, c'est ne rechercher l'estime et l'admiration de personne, c'est demeurer sans inquiétude et sans chagrin à la place que la Providence nous a faite au soleil. La violette se plaint-elle de son sort ? Essaie-t-elle d'égaler ou de dépasser les plantes qui l'entourent ? Les envie-t-elle ?

Être humble, c'est encore ne briller qu'à demi, ne pas mettre en évidence la noblesse ou la distinction qui peut se trouver en nous, ne pas forcer l'éclat de notre mérite. C'est au contraire adoucir, tempérer les côtés trop marquants de notre personnalité en jetant un voile discret sur nos qualités. Un peu d'ombre sied bien à la beauté des âmes ; elle en augmente le charme. Si la violette était moins pâle, ne serait-elle pas moins touchante ? Donner plus de vivacité à ses couleurs, ne serait-ce pas lui ôter de son prix ?

Être humble enfin, c'est ne connaître ni l'im-

patience, ni la colère, ni la vengeance. C'est avoir tari dans son cœur la source du fiel et de l'amertume. C'est y avoir accumulé des trésors de bonté, de douceur et d'indulgence, pour les heures où gens et choses se donnent le mot pour nous accabler, pour les heures où nos âmes sont froissées, foulées, brisées, où le monde fait passer sur elles ses indifférences froides, ses mépris outrageants, ses ingratitudes sans nom. Alors une liqueur bienfaisante et calmante se répand sur nos plaies intimes pour les guérir à mesure qu'elles sont ouvertes en nous. L'arome s'en exhale au dehors, parfume l'arme qui nous blesse et la fait tomber des mains de l'adversaire. On cesse de frapper un être qui ne sent pas les coups et qui rend le bien pour le mal. N'est-ce pas ainsi que la violette embaume le pied qui l'écrase et l'anéantit ?

II. — Lilia colligite.

Cueillez des lis.

Une pureté sans tache, une inviolable virginité fut la seconde vertu de Marie. Elle fut la mère très chaste, *Mater castissima,* la mère très pure, *Mater purissima*, la mère immaculée, *Mater inviolata*, la mère incorruptible, *Mater intemerata*.... Elle est la femme admirable dont les anges ont chanté la gloire dans la nuit illuminée de Noël lorsqu'ils ont vu son intégrité se

couronner, par un prodige ineffable, d'un fruit béni, d'un fruit divin. Avec la violette, offrons-lui le lis emblème de chasteté parfaite.

Qui de nous ne s'est arrêté devant cette fleur portée sur une tige haute et frêle comme pour signifier qu'elle ne tient au sol que de loin et faiblement ? Qui n'a pas admiré son calice entr'ouvert comme pour recevoir la rosée du ciel et en échange lui faire hommage de sa blancheur et de ses parfums ? Ainsi l'âme dans sa simplicité et sa candeur native s'élance de terre et cherche l'espace pour dilater sa pensée et épanouir son amour sous la grâce bienfaisante et les regards charmés de Dieu. Le corps pour elle n'est plus la masse accablante qui la matérialise et la souille. Il est le support qui la soutien en attendant l'heure bénie où le roi descendra dans son jardin et viendra la cueillir pour en orner son céleste palais.

« Considérez les lis des champs, a dit le Maître, jamais Salomon dans toute sa gloire n'a été vêtu comme l'un d'eux. » Mais pour conserver la fraîcheur de sa royale parure, le lis de la pureté demande à croître dans la solitude des vallons et à s'abriter derrière un rempart d'épines. Deux mots de l'Écriture, deux mots énergiques et pleins de sens dans leur brièveté, le font entendre : *Lilium inter spinas*, *lilium convallium*. Jamais

les saints ne se sont lassés de les méditer. Leur foi y trouvait de mystérieuses et sublimes leçons.

Les épines nécessaires à l'épanouissement des lis, ce sont tous les dards qui percent et blessent s'il le faut jusqu'au sang, jusqu'au cœur, jusqu'à l'âme. Il n'est point de chasteté réelle sans une mortification active et incessante de tous les instincts de la nature. Un cercle d'épines pour retenir la pensée et l'imagination toujours prêtes à s'égarer dans de tristes sentiers, un cercle d'épines autour du cœur pour empêcher ses affections d'aller à des objets indiqués de lui : une barrière d'épines devant chacun des sens pour en prévenir les funestes écarts, souvenons-nous que telles sont les indispensables conditions requises pour demeurer dans une grande pureté d'âme et de corps.

Dieu souvent se plaît à placer entre nous et le mal la haie préservatrice, c'est pourquoi nous voyons les humiliations, les tristesses, les déceptions, les maladies et le ssouffrances de tout genre, intervenir sans cesse dans notre vie. Ne murmurons pas, ne nous plaignons pas. Bénissons la Providence et acceptons tous les côtés douloureux de l'existence pour en recueillir le divin bénéfice. Parfois Dieu semble avoir semé le bonheur sur nos pas, c'est qu'il compte sur de nobles et héroïques sacrifices de notre part. Il attend que nous tressions de nos propres mains la couronne qui doit garantir notre chasteté contre toute

atteinte. Il veut que nous nous imposions une salutaire contrainte, que nous prenions des épines pour les entrelacer autour de notre vertu.

En juin, certaines montagnes se tapissent de lis blancs comme la neige, et il n'y a qu'à se baisser pour en moissonner des gerbes. Mais hélas! quand les troupeaux paissent en liberté dans ces lieux, la plupart de ces fleurs sont bientôt endommagées, ternies, maculées. Seul, le petit nombre de ceux qui croissent dans les fissures des rochers ou parmi les buissons échappe à cette profanation. Malheur aux âmes dont approche l'immense troupeau des êtres qui, cherchant leur pâture dans les plaisirs sensuels, vaguent de tous côtés sur la montagne de la vie, froissant, brisant, flétrissant, souillant tout sur leur passage. Elles ne conserveront pas longtemps leur innocence. Celles qui veulent briller d'une beauté sans tache, doivent tenir à distance les bêtes impures. Elles ne le peuvent qu'en s'abritant derrière un rempart d'épines. Les épines ici, c'est tout ce qui repousse ceux qui viennent à nous avec de mauvaises intentions, cherchent leur propre satisfaction, et voudraient de notre vertu faire le jouet de leur passion. Les épines, ici, c'est l'austérité des mœurs, l'horreur des jouissances coupables, l'amour du devoir et du sacrifice. Toute âme qui se réfugie dans ces sentiments est en sûreté, elle est intangible. Elle inspire le respect

et nul n'approche d'elle que pour l'admirer. *Lilium inter spinas.*

Mais la solitude des vallons n'est pas moins nécessaire à l'éclosion du lis. *Lilium convallium.* La fleur de pureté ne se plaît pas dans les milieux mondains et profanes. Elle n'y trouve pas la sève divine et elle y souffre dommage. Aussi, comme les âmes ambitieuses de se conserver dans toute leur fraîcheur surnaturelle se hâtent de fuir la société des hommes ! Les unes se réfugient à l'ombre éternelle des cloîtres, les autres demeurent dans le monde sans connaître ses divertissements. N'y aurait-il que l'impalpable poussière qui s'élève dans les assemblées tumultueuses, elles savent bien que leur vertu s'en trouverait ternie ! Quant aux fêtes brillantes où court la multitude de ceux qui font de la vie un amusement, elles s'en détournent avec prudence. Après les feux d'artifice, quand les gerbes d'étincelles se sont éteintes dans la nuit, ce qui reste dans les mains, c'est du papier fumeux et noirci. Les hommes ne se réunissent guère entre eux que pour se corrompre mutuellement, même à leur insu. On ne peut se mêler à eux sans subir de réels abaissements, sans avoir le sentiment de compromissions dont gémit la conscience alarmée. Loin du monde, loin des créatures, c'est là que le lis se trouve en pleine sécurité, comme c'est dans les vallons sacrés

qu'il rencontre un sol favorable à son parfait épanouissement.

Les vallons sacrés sont les invisibles régions où coulent les torrents de la grâce, les eaux pures et fécondes qui ont jailli sous les pas de l'Homme-Dieu. Seules, les âmes dont les racines plongent dans cette terre bénie, dans cette terre grasse et arrosée, seules, les âmes animées par l'amour du céleste Époux ont une beauté sans égale, une beauté surhumaine, une beauté angélique. Quelque chose de Dieu même a passé en elles puisqu'elles vivent de sa vie.

III. — Rosas spargite.

Mêlez-y des roses.

Après l'humilité, après la pureté, la vertu qui a mis le sceau à la perfection de Marie, c'est la charité. La plus sainte dilection a toujours rempli son cœur virginal. Elle a aimé son Fils qui était en même temps son Dieu, et les hommes qui étaient en même temps ses enfants, avec une tendresse incomparable. Elle a montré, au Calvaire, ce qu'elle pouvait souffrir par amour. Elle a aimé sans réserve ni retour, jusqu'au sacrifice et à l'immolation ; jamais amour ne posséda plus de candeur, ne montra plus de générosité. C'est pourquoi à la violette et au lis nous ajouterons la rose pour compléter notre bouquet. La charité

est la reine des vertus, comme la rose, son symbole, est la reine des fleurs. Il n'est pas jusqu'aux deux couleurs blanche et rouge de la rose qui ne rappellent les deux qualités principales de tout amour qui se donne avec ingénuité et se dévoue jusqu'à la mort.

Toute la loi et toute la sainteté se réduisent à aimer Dieu et les hommes, à vivre et à mourir dans leur service. Qui les désunit dans son cœur n'aime que soi. Séparés de Dieu, les hommes cessent trop souvent d'être aimables et deviennent un objet de répulsion. Séparé des hommes, Dieu n'accepte pas notre amour, notre amour lui paraît faux et mensonger. Dieu d'abord, les hommes ensuite, telle est la double fin de la charité chrétienne et surnaturelle.

Aimer Dieu est le principal et le plus indispensable de nos devoirs. C'est un devoir de reconnaissance et de justice. Pour nous amener à l'existence, n'a-t-il pas tiré libéralement de son sein une partie de son souffle, et si j'ose dire, une partie de son âme ; pour nous racheter, n'a-t-il pas versé jusqu'à la dernière goutte le sang qu'il avait pris dans les entrailles de la Vierge Marie ? Mon Bien-Aimé est blanc et il est rouge, *candidus et rubicundus*, s'écrie l'Épouse des cantiques. Ce bien-aimé, c'est Dieu lui-même, Dieu se donnant à nous deux fois ; une première fois, dans les joies sans mélange de la création, une seconde fois,

dans les joies douloureuses de la Rédemption. A nous maintenant de ne pas nous montrer ingrats. Comme a dit le Maître, nous devons aimer Dieu de tout notre esprit, de tout notre cœur, de toutes nos forces. Tout l'amour de notre être appartient de droit à l'Être suprême. Nous devons nous consacrer à sa gloire tout entiers et sans réserve d'aucune sorte. Nous aimerons Dieu dans toute la candeur de notre âme quand pas une des pensées de notre intelligence et pas un acte de notre vie ne s'écartera de ce noble but. Mais un tel amour ne va pas sans martyre. Il a la nature et le monde armés contre lui. Nous aimerons Dieu avec une parfaite générosité, lorsque nous réduirons au silence les puissances ennemies qui protestent et se révoltent au dedans de nous, et lorsqu'au dehors, nous braverons résolument l'opposition des indifférents et les hostilités des impies, quel que soit leur rang ou leur nom. Sachons lutter et souffrir pour Dieu, lutter avec courage, souffrir avec joie ; ce n'est pas assez, au besoin, sachons à notre tour donner notre sang et mourir. Alors seulement, nous serons quittes envers Lui.

Le prochain réclame pareil don et pareille abnégation de nous-même. Il attend que nous l'aimions lui aussi sans réserve et sans mesure. Plus il peine, plus il est pauvre, et plus il a droit à notre pieux amour. Pour nous rendre ce

devoir plus facile et plus sacré. Dieu lui-même s'est incarné dans les malheureux de tout genre.

Dès lors qu'un homme gémit, la foi nous montre Dieu en lui. Aux déshérités de la terre faisons largement part de notre substance, de nos richesses, si nous en avons, et si nous n'en avons pas, rompons notre pain avec eux ; ce qui nous en restera sera meilleur. Soyons les apôtres de la vérité auprès de ceux qui en sont dénués, faisons connaître les biens supérieurs à ceux qui les ignorent, rompons le pain de l'âme avec tous ceux qui sont affamés d'un aliment divin. Donnons enfin de notre cœur à ceux qui pleurent. Soyons compatissants à toutes les misères qui s'offrent à notre regard. Ne refusons jamais l'aumône d'une parole affectueuse et consolatrice. Pour mieux la dégager de tout égoïsme, faisons passer notre affection à travers le cœur de Jésus. Elle sortira de ce foyer épurée, agrandie, enflammée, héroïque. Ah ! quel bonheur pour le chrétien d'aimer et d'être aimé saintement et divinement ! Quelle joie profonde de donner et de recevoir les preuves d'un dévouement que rien ne peut rebuter ou diminuer ! Comme l'amertume de la vie serait adoucie si nous avions tous dans le cœur la grande pitié qui a cloué Dieu à la croix pour nous sauver.

Il y aurait du baume pour toutes les plaies, un

remède à tous les maux. L'humanité aurait une consolation immense comme sa souffrance.

Et maintenant qu'adviendra-t-il des roses, des lis et des violettes que nous venons de réunir dans l'intention de les déposer aux pieds de Celle qui fut la plus humble, la plus pure et la plus aimante des créatures? Ces fleurs, ou plutôt les vertus qu'elles figurent, ne sont guère, dans la plupart d'entre nous, qu'à l'état de promesses et d'espérances. Telles quelles, Marie les agrée. La piété les revêt de si belles couleurs, les imprègne de si suaves parfums que notre divine Mère daigne se montrer touchée de l'offrande. En sera-t-il comme de ces fleurs de givre que l'hiver attache aux branches nues des arbres et des buissons? Les passants en cueillent de magnifiques bouquets aux haies glacées du chemin, mais bientôt tout fond entre leurs mains et il ne leur reste plus qu'un faisceau de tiges noires d'où découle une eau jaunâtre. C'est le sort ordinaire de nos meilleures résolutions. Le matin, grâce au calme et à la ferveur de la prière, elles naissent et brillent comme des étoiles dans notre âme. Il semble qu'elles vont éclairer notre journée et s'incarner dans toutes nos œuvres pour les illuminer de sainteté. Le soir, quand nous examinons notre vie, nous y trouvons la fange et les épines du péché. A la chaleur de l'action,

nos bonnes pensées se sont évanouies et éteintes dans les ténèbres du mal ou de l'imperfection.

La triste expérience du passé doit-elle nous décourager ? Le sentiment de notre faiblesse présente doit-il nous ôter toute confiance ? Non. Ne nous lassons pas d'apporter nos pieux serments aux pieds de Marie. Nous sommes toujours certains de lui être agréables en dépit de nos fautes accumulées. La preuve en est dans l'intime joie qu'elle répand dans notre cœur, lorsque nous jurons d'imiter ce que nous admirons en Elle.

Confions à ses soins maternels ces fleurs si tendres et si frêles, écloses à la lumière de ses exemples et au souffle de ses inspirations. Demandons-lui de les amener à un parfait épanouissement. Elle entendra notre prière. Elle se plaira à l'exaucer, elle nous en donne l'assurance. Elle veillera sur notre âme ensemencée de saints désirs et l'aidera à devenir le jardin du Roi. Elle lui enverra la rosée du matin et la pluie du soir, sans lesquelles tout se dessèche, se flétrit et meurt dans ce parterre d'élection. Sous sa bénédiction, les vertus en promesses et en espérances deviennent peu à peu des vertus réelles et substantielles. L'humilité apparaît revêtue de ses modestes couleurs, la pureté élève avec gloire son calice d'argent vers le ciel, la charité entr'ouvre ses fraîches corolles. Elles unissent leur parfum pour embaumer l'air que nous respirons et

former autour de nous une atmosphère de grâce et de sainteté. Alors nul ne peut approcher de nous sans comprendre le sens sublime de cette parole de l'Apôtre : « Nous sommes la bonne odeur du Christ ». Cette bonne odeur est d'autant plus suave qu'elle se mélange davantage à l'arome virginal des vertus de Marie.

Oratoire de Paris, le 21 Septembre 1895.
(*En la fête de Notre-Dame de la Merci.*)

TABLE DES MATIÈRES

			Pages.
Préface			v
Chapitre	I^er^.	Virgo præclara	7
—	II.	Virgo sanctissima	19
—	III.	Lignum vitæ	33
—	IV.	Benedicta in mulieribus	43
—	V.	Tu lætitia Israël	57
—	VI.	Maria	71
—	VII.	Mater	83
—	VIII.	Mater alma	95
—	IX.	Pia Mater	109
—	X.	Mater Dolorosa	124
—	XI.	Mater amata	138
—	XII.	Tota pulchra es	151
—	XIII.	Immaculata	167
—	XIV.	Hodie nata est Virgo	185
—	XV.	Angelus nuntiavit Mariæ	199
—	XVI.	Dies purificationis Mariæ	217
—	XVII.	Panagia	229
—	XVIII.	Regina	242
—	XIX.	Rosarium	256
—	XX.	Exules	269
—	XXI.	Jérusalem	284
—	XXII.	Quum redirent	301
—	XXIII.	Fulcite floribus	323

SAINT-ÉTIENNE, IMPRIMERIE CH. BOY, RUE DE LA LOIRE, 13.

BT 601 .B33 1896 SMC
Badet,
Marie et l'ame chretienne
47232866